

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

FABRIQUÉ À LA MAIN

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

NINA PELLEGRINO

MARS 2026

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier mon directeur, Louis-Daniel Godin, pour son écoute attentive, son ouverture d'esprit, sa rigueur et surtout, sa douceur. Je remercie aussi chaleureusement Philippe Charron, pour les conversations stimulantes et les idées en tous sens. Je remercie mes camarades de maîtrise, sans qui ce mémoire n'aurait jamais abouti. Stéphanie Fortin, Samuel Homier, Sylvestre Oulé-Mailloux, Mathilde Côté, Jade Florence Maheux, Sophie Audousset, François Laplante-Anfossi, Valérie Clermont-Girard, pour nommer ceux qui m'ont le plus écoutée me plaindre. Je remercie les personnes qui se sont prêtées au jeu de la conversation inspirante avec moi. LN Saint-Jacques, Elena Sennéchaël, Berte Séguin, Daniel Gaumond. Je remercie Catherine Paquet, pour la patience, les conversations interminables, la tendresse. Pier-Antoine Cloutier pour sa relecture et ses conseils mémorables, sa joie. Ainsi que les ami·e·s à qui j'ai parlé de ce mémoire en long et en large, Karl Fournier, Élise Guerrero, Ella Stürzenhofecker, Coline Pirovano, Noé Maggetti, Pauline Duvivier, Pauline Chavanon, Noé Savioz, Damiano Tavazzi, Maïtena Raïs... Ainsi que mes mentors littéraires, Valentin Roten, Adrien Rupp, Michaël Perruchoud. Je remercie enfin ma famille, Joé et Giovambattista Pellegrino, et Sylvia Fardel, pour tout.

AVANT-PROPOS

Dans ce mémoire, il est question d'anorexie mentale. J'évoquerai fréquemment « l'Anorexique », en tant que figure générique, avec un grand « A », amas de symptômes, entité qui a été en moi, et qui représente une partie des personnes atteintes de cette maladie, mais pas toutes. Je ne désire pas généraliser mon propos, et il s'agit bien d'explorer les dimensions psychiques de l'anorexie sans prétendre à une compréhension exhaustive des formes que peut prendre cette maladie chez ceux qui en souffrent. Il ne s'agit pas de moi, ni de tous-te-s les Anorexiques, mais de ce qui, en moi, en nous, parlait au moment de la maladie. J'écris « parlait », car l'anorexie relève dans mon expérience d'un temps passé, mais je me permettrai parfois de l'aborder au présent, puisqu'elle s'est déclinée sous plusieurs formes, habitant parfois mon présent alors que je pensais qu'elle était emmurée dans le passé.

De cette manière, je souhaite me réapproprier le stigma, le signifiant identificatoire, au même titre que « gay », « gros-se », « noir-e », qui, de simple qualificatif, deviennent chargés d'une connotation socioculturelle pouvant mener à de la discrimination, à une réduction des personnes au simple trait qui en est confondu avec leur identité. Il faut revenir à une approche expérientielle de ces identités-là, pour ne pas aller vers une essentialisation, une généralisation des traits communs à tous-te-s les Anorexiques.

Je vois dans la fluidification des identités, dans la fragmentation de soi et de sa mise en récit, une forme de résistance à la réduction à un diagnostic ou des traits distinctifs. Je cherche une façon de mettre en commun ce qu'il reste de malade en moi, avec les autres récits de soi Anorexiques, ainsi qu'avec les grands axes constitutifs de l'ère contemporaine. Trier ce qui nous est collectif dans l'expérience de cette maladie, et ce qui relève de l'individuel. Trouver une manière de me raconter pour faire éclater le monosymptôme. L'Anorexique dont je parle n'est pas une entité, encore moins une identité. Plutôt un prisme pour appréhender le réel. Iel représente symboliquement une part commune à plusieurs, qui s'accroche aux corps, tout en étant profondément intime. Ainsi, même lorsqu'il sera utilisé comme adjectif qualificatif, le terme « Anorexique » commencera par une majuscule, pour indiquer qu'il s'agit de la manière dont j'ai perçu ces symptômes, lorsque je les vivais.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	ii
AVANT-PROPOS.....	iii
RÉSUMÉ.....	vi
FABRIQUÉ À LA MAIN.....	1
INTRODUCTION.....	2
PROTOCOLE DE RÉFLEXION LES MAINS DANS LE CAMBOUIS	4
CHAPITRE 1 EXCAVATION (PRÉPARATION DU TERRAIN, ÉTAT DES LIEUX)	8
1.1 L'essence du bois se choisit en fonction de son emploi et, surtout, de sa résistance.....	8
1.2 L'arbalétrier est la pièce qui supporte le plus du poids d'un toit.....	13
1.3 L'âme est une lambourde scindée en deux, renforcée par une autre poutre scindée	16
1.4 L'épure est un dessin qui prend en compte toutes les dimensions.....	25
CHAPITRE 2 FONDATION (OU SE FORGER DANS LA LIQUIDITÉ)	27
2.1 L'équarrissage consiste à rendre carrés des billots de bois ronds.....	27
2.2 La scie passe-partout requiert deux ouvrier·ère·s pour la manipuler	30
2.3 Le pan représente toujours une partie du tout, du comble.....	33
CHAPITRE 3 REPÉRAGE DES FUTES	38
3.1 La vanne permet la rétention ou le relâchement.....	39
3.2 La galère sert à raboter le bois grossier.....	42
3.3 Le chantournement est un évidement, le contour laisse la place au creux.....	49
3.4 Le trait de Jupiter assemble deux longueurs de bois pour élargir un encadrement.....	54
CHAPITRE 4 ISOLATION.....	59
4.1 Les décisions à prendre changent, entre création et restauration	60
4.2 La scie à déligner coupe le bois dans le sens de son fil.....	66
4.3 Le vilebrequin concentre en un point la force de la main	69
CHAPITRE 5 REVÊTEMENT INTÉRIEUR	73
5.1 Le bois massif est plus durable que les bois flexibles.....	73
5.2 La gouge est un ciseau creux destiné à fabriquer des creux	77
5.3 La ferme est porteuse, la fausse ferme est esthétique	82
5.4 Le faîtage est une jointure des deux versants du même toit.....	87

5.5 L'appui lie théoriquement l'objet et son environnement	92
CHAPITRE 6 PORTES ET FENÊTRES	95
6.1 La baie renvoie à toute ouverture visant la construction de porte ou de fenêtre	95
6.2 La cale soutient et stabilise la pièce qui est travaillée	99
6.3 La trémie est un trou volontaire dans le plancher pour accueillir un escalier ou une trappe....	111
CHAPITRE 7 REVÊTEMENT EXTÉRIEUR	114
7.1 Aviver une pièce la rend nette et acérée	114
7.2 L'arcanne est une craie toujours rouge qui sert à marquer le bois.....	118
7.3 La flache est un reste de la courbe du billot de bois, hantant un arête droite.....	122
CHAPITRE 8 PEINTURES, VERNIS	124
8.1 Lors de la coupe, on ne peut pas toujours suivre le fil du bois	124
8.2 Le nœud est le reste d'une branche dans une planche de bois.....	129
8.3 Le cabestan peut tracter d'immenses fardeaux	131
8.4 Le chevron repose toujours sur deux poutres, ou une poutre qui elle-même repose ailleurs	133
8.5 L'épaisseur du madrier le met en charge de la solidité de l'ouvrage	135
8.6 Plus le bois est sablé, plus il adhère aux couches supplémentaires.....	138
CHAPITRE 9 ESCALIER.....	141
9.1 Le batardeau, en retenant l'eau, évite qu'elle ne pénètre à l'intérieur du bâtiment.....	141
BIBLIOGRAPHIE.....	146

RÉSUMÉ

Ce mémoire « autothéorique » propose une traversée de l'anorexie et de la reconstruction de soi qui en découle, à travers deux prismes, le travail manuel et l'écriture, pensés comme une seule et même pratique. L'anorexie est abordée non pas seulement comme expérience clinique et individuelle, mais comme phénomène de fragmentation de soi mis en rapport avec la « condition postmoderne », au sens de Jean-François Lyotard, et de la « société liquide », de Zygmunt Bauman. Abordant le concept psychanalytique de « psychose froide » (Kestemberg), l'anorexie nous intéresse ici en tant qu'elle implique un écart entre le sujet et la réalité. L'écriture littéraire est envisagée comme une suture des bribes de soi et du monde. Les composantes recherche et création de ce mémoire sont imbriquées l'une dans l'autre, les fragments autofictifs (en italique) s'arrimant à des explorations théoriques qui sont elles-mêmes exprimées au « je », dans une prose réflexive qui intègre une part de récit. La forme de cet entrelacement est hybride, dans l'objectif de développer une nouvelle pratique de pensée, issue de l'expérience réelle. Les repères théoriques sur lesquels s'appuie la réflexion sont eux aussi multiples, empruntant à la sociologie, la psychanalyse, la philosophie et la littérature du vécu. Le titre « Fabriqué à la main » évoque à la fois le travail manuel et l'écriture, deux pratiques envisagées dans leur rapport aux classes sociales. La main passe de synonyme de maîtrise à synonyme de bricolage, menant à une approche tactile de l'existence, théorisée notamment par Ingold et Crawford. Le motif de la main permet dans cette démarche de démêler les binarités, apparition-disparition, contenant-contenu, concret-abstrait, pensée-action, vide-plein, toute-puissance-impuissance... Pour arriver à la construction d'un soi habitable, fait de matériaux abîmés, glanés, détournés.

Mots clés : anorexie, travail manuel, postmodernité, création littéraire, autothéorie, psychose

FABRIQUÉ À LA MAIN

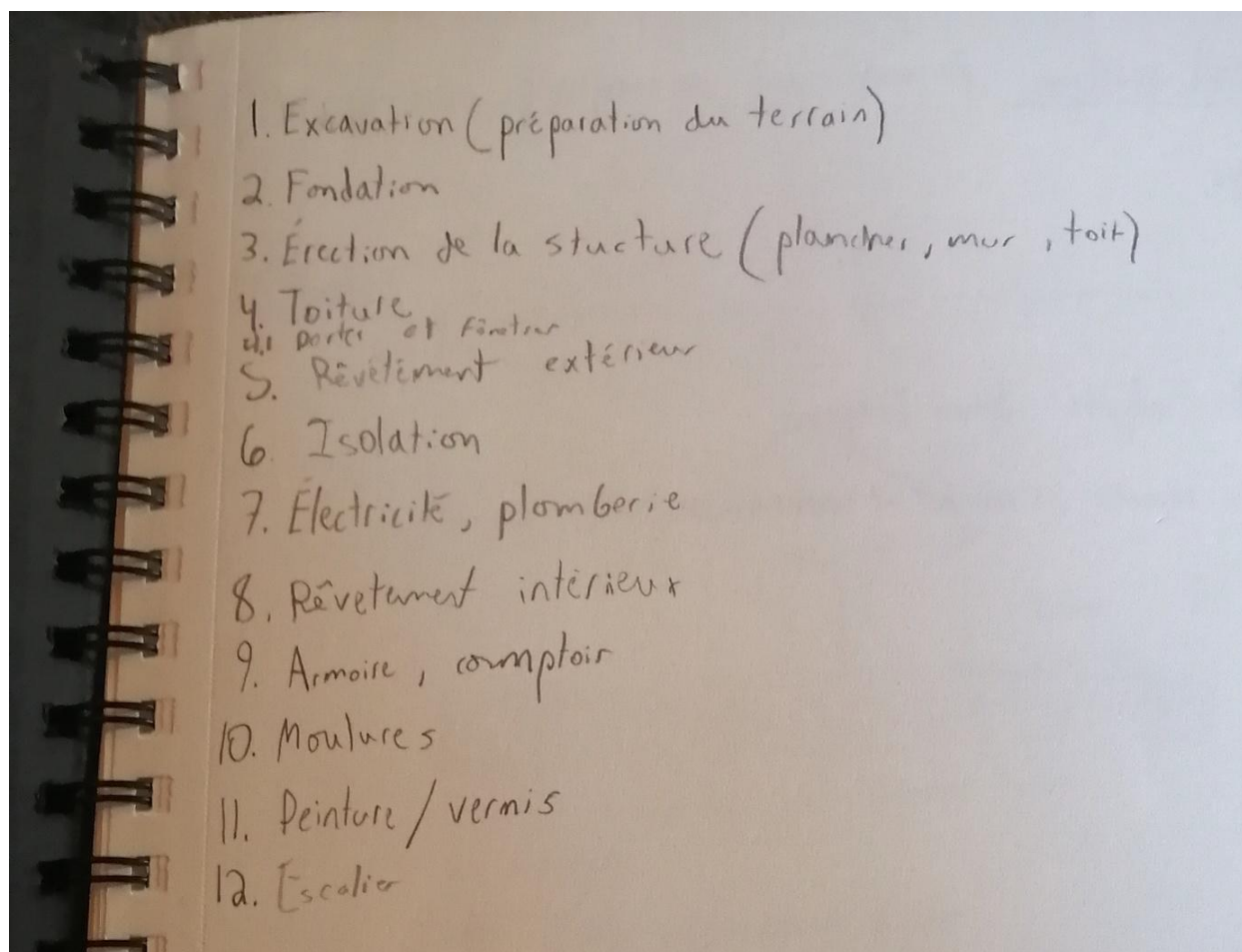
INTRODUCTION

« Sù le mani! », c'est une phrase de gangster. Ça veut dire « Haut les mains ». Mon père l'utilisait pour me demander de lever les bras quand il me mettait en pyjama, enfant. S'il avait su que mes mains, j'allais les garder en l'air. Que j'allais grandir sans les mains. Bourrée de doutes, intellectuelle, artiste, pas foutue de changer une roue. Je passerai ma vie à quêter les jobines manuelles sans jamais y tenir plus de six mois. Pourtant j'ai toujours senti que c'est là que se déroule la vie tangible. Dans les ateliers, les entrepôts, sur les chantiers. C'est pour cette raison que j'entreprends un grand bricolage dramaturgique, une rhapsodie rapaillée des matériaux concernant le travail des mains. Une autothéorie basée sur la jobine. Pour essayer de tirer des réflexions de la matière brute. Pour comprendre comment écrire mon corps pourrait l'inscrire dans cette matière-là. Me construire un semblant de charpente. Une charpente sur pilotis, puisque le monde se liquéfie.

*

J'ai été très marquée par les carnets de mon ami Jim, travailleur de la construction qui a bâti sa minimaison de A à Z dans une forêt de la Petite-Nation. Il pensait à la postérité et a consigné toutes les étapes, jour après jour, dans une volonté de transmission touchante, persuadé que « tout le monde peut être charpentier·ère ». Jim a supervisé ma première utilisation d'un *gun* à clous, perchée sur le toit en cours de fabrication de sa *shed* à bois. Il m'a expliqué, à mon arrivée au Québec, que les outils étaient tous nommés en anglais à cause des patrons, à l'époque, que le vocabulaire du travail n'avait jamais été converti en français. Comme pour les voitures, les moteurs, tout ça. Jim me raconte que les architectes ne savent pas penser avec les mains. Que récemment, iels ont fait des plans erronés qui l'ont poussé à recommencer un plafond trois fois, tout simplement parce qu'iels avaient oublié de calculer l'épaisseur de la lame de la *skillsaw*. Iels ne font pas usage de leurs mains sur le terrain, concrètement, iels ne pouvaient pas savoir. Jim, juste avant d'abandonner sa maîtrise en sociologie, me disait, « tsé, c'est un drame, la séparation entre conception et exécution. » Je suis béate d'admiration devant l'intelligence technique de Jim. Il me rappelle les gars de ma famille, - c'est un fait, il y a peu de femmes dans les emplois manuels dans mon entourage proche -, travailleurs des routes, mécanos, livreurs, secouristes. Calmes et pédagogues, ancrés dans le monde, par les mains. Je me suis condamnée à la conception, à défaut

de savoir construire, et j'aimerais ça penser ma pratique comme une affaire de charpentièrre, de l'excavation à la construction de l'escalier (voir ci-dessous). Je ne reprendrai pas dans ce mémoire la liste de Jim telle quelle, mais j'y piocherai des étapes, pour arrimer à quelque chose de tangible ma liste d'étapes à moi. M'attacher à une structure écrite par une personne qui bâtit, que je récupère, détourne, bricole. Les sous-chapitres sont étalonnés en fonction d'un choix poétique de définitions de termes de la charpente, et de maximes de cet art de la structure, selon mes mots.

- 
1. Excavation (préparation du terrain)
 2. Fondation
 3. Érection de la structure (plancher, mur, toit)
 4. Toiture
des portes et fenêtres
 5. Revêtement extérieur
 6. Isolation
 7. Électricité, plomberie
 8. Revêtement intérieur
 9. Armoire, comptoir
 10. Moulures
 11. Peinture / vernis
 12. Escalier

PROTOCOLE DE RÉFLEXION LES MAINS DANS LE CAMBOUIS

On m’a souvent dit que je marchais comme un vilebrequin. Sautillant, boitillant, sans régularité. Ma démarche est un peu croche. Altérée par des fractures et de l’entrain en excès, le système nerveux dans le tapis. Une démarche pleine d’élan, mais souvent hésitante à avancer, qui s’est nourrie de mille et une sources contradictoires pour en arriver à sa forme finale. Quand je parle de démarche physique, cela résonne drôlement avec ma démarche réflexive. J’avance à tâtons, avec le matériau des recherches et de la création comme une glaise que je pétris grâce à différentes disciplines rapaillées.

La transdisciplinarité qui règne sur l’ensemble de mon projet s’ancre dans une tradition très jeune, celle de l’autothéorie, qui emprunte à toutes sortes de disciplines, tout en voulant s’émanciper du joug de celles – en l’occurrence, plutôt ceux, qui ont imposé leurs voix dans la littérature et les sciences humaines pendant des décennies. L’autothéorie « déconstruit toute tentative de discours institutionnel¹ », en redonnant ses lettres de noblesse au senti, à l’expérience intime. C’est Paul B. Preciado qui est l’un des précurseurs dans la conscientisation de cette notion, dans *Testo Junkie, sexe, drogue et biopolitique*², afin de qualifier sa pratique, celle d’un retournement, d’une reprise de pouvoir : « par l’écriture autothéorique, il [Preciado, donc], contrôle la représentation de son corps et le discours scientifique qui cherche à le saisir³. » Il sera ensuite suivi par Maggie Nelson, notamment, et Lauren Fournier sera l’une des premières à théoriser cette pratique.

Rendre sa recherche insaisissable par les « sciences dures » et les institutions, voilà mon mot d’ordre et un paradoxe dans le cadre de l’écriture d’un mémoire. Un écho aussi, et je l’aborderai dans ce mémoire, à la fragmentation identitaire et intragénérationnelle de l’époque (post)postmoderne. L’excellent mémoire de Malika Netchenawoe⁴ de l’Université Laval cerne les

¹ Mathilde Savard-Corbeil, « L’autothéorie comme forme d’engagement de la littérature contemporaine », *Revue critique de fixxion française contemporaine*, n° 27, 2023, en ligne, <<https://journals.openedition.org/fixxion/13271>>, consulté le 4 novembre 2025, p. 10.

² Paul B. Preciado, *Testo-Junkie : sexe, drogue et biopolitique*, Paris, Grasset, 2008.

³ Joëlle Papillon, « Autothéorie », *Nouveaux fragments d’un discours littéraire, un lexique littéraire*, Québec, Codicille éditeur, 2023, p. 28.

⁴ Malika Netchenawoe, « Ceux qui restent : Autothéorie », mémoire de maîtrise, Département de littérature, théâtre et cinéma, Université Laval, 2024.

contours de cette jeune pratique, en faisant appel à ceux qui la pratiquent et/ou la théorisent. Il s'agit de « rend[re] compte de l'impact de la théorie sur le sujet. [...] [Pour créer] un récit de découverte de soi par la rencontre⁵ », de « développer les thématiques philosophiques au sein des récits », « de revendication non seulement intellectuelle, mais aussi physique⁶ », écrire le corps et démontrer comment celui-ci s'écrit, dans la friction qu'engendre sa croissance au contact des « grands » noms de la théorie. Comme une alchimiste, je veux exploser, fragmenter pour mieux suturer, redonner sens et corps au(x) récit(s). Il s'agit d'une manière de se situer, et par la bande, de s'engager, alors que l'écriture du corps Anorexique représente une forme de désengagement.

L'expérience située comme génératrice de savoirs définit la dimension féministe de l'autothéorie. Il faut en souligner la dimension incarnée puisque la théorie passe par le sensible, par le réel, par le corps avant de s'articuler au sein du récit dont l'aspect hybride l'autorise à se déployer et à affirmer sa subjectivité⁷.

Soit une mise en relation féministe avec l'environnement spatio-temporel, rendue possible par la prise d'espace physique au sein du monde qui me construit et que je construis.

Sociologie, philosophie, psychanalyse, littérature, anthropologie, étymologie sont mobilisées, c'est le mot, rendues mouvantes, axées, dans cette démarche autothéorique, sur ce qui concerne mon parcours spécifique. Je perçois les sciences humaines comme une boîte à outils pour rendre l'existence supportable. J'ai passé mon adolescence à chercher dans la philosophie – et les textes de chansons, aussi, des réponses à mes errances existentielles. Je refuse de voir ces œuvres qui m'ont tant marquée comme des éléments abstraits et distincts de l'expérience directe. Ils sont au service de nos existences. La notion de « boîte à outils », je l'emprunte à Michel Foucault – qui l'a, quant à lui, empruntée à Gilles Deleuze. « Quand je commence un livre, non seulement je ne sais pas ce que je penserai à la fin, mais je ne sais pas très clairement quelle méthode j'emploierai. Chacun de mes livres est une manière de découper un objet et de forger une méthode d'analyse⁸. »

⁵ Mathilde Savard-Corbeil, « L'autothéorie comme forme d'engagement de la littérature contemporaine », *op. cit.*, p. 4.

⁶ Malika Netchenawoe, « Ceux qui restent : Autothéorie », *op. cit.*, f. 3 et 4.

⁷ *Ibid.*, f. 26.

⁸ Michel Foucault, « Entretien avec Michel Foucault » (« Conversazione con Michel Foucault », propos recueillis par D. Trombadori, Paris, 1978, *Il Contributo*, 4e année, n° 1, janvier-mars 1980, p. 23-84), dans *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Quarto-Gallimard, 2017, p. 861.

Ma quête est mouvante, et m'emporte avec elle. Le doute et la contradiction en font partie. Je reflète l'impatience de mon époque, j'assume l'incertitude et la vulnérabilité. Je mets les savoirs existants au profit de ma transformation. Foucault, encore :

De sorte que le livre me transforme et transforme ce que je pense. Chaque livre transforme ce que je pensais quand je terminais le livre précédent. Je suis un expérimentateur et non pas un théoricien. J'appelle théoricien celui qui bâtit un système général soit de déduction, soit d'analyse, et l'applique de façon uniforme à des champs différents. Ce n'est pas mon cas. Je suis un expérimentateur en ce sens que j'écris pour me changer moi-même et ne plus penser la même chose qu'auparavant⁹.

On pourrait critiquer la notion de boîte à outils, penser qu'elle joue le jeu du capitalisme, qu'elle conçoit le savoir de manière utilitaire, comme un produit de consommation dont on dispose sans conséquence. Samuel Zarka anticipe les dérives potentielles d'une telle conception :

La philosophie se présente comme un dépôt en libre accès dans lequel il n'y a qu'à piocher avec d'autant plus de sûreté que les « bonnes pensées » sont bien indiquées. Cette idéologie de l'appropriation, fréquente dans l'art par ailleurs, n'est pas nouvelle. Au contraire, il nous semble qu'elle ne fait qu'exprimer l'étymologie du mode de production capitaliste : accumulation et rapine¹⁰.

Une « rapine » ? Ce geste d'appropriation de certains outils de réflexion ou concepts est pourtant très nécessaire et important, lorsque des personnes issues de la diversité raciale, de genre, capacitaire, etc., prennent la parole dans la sphère académique. Si nous ne nous permettons pas de « rapiner » les idées des penseurs majoritairement blancs, pour les tordre, les emmener avec nous, les mettre à l'épreuve de nos réalités quotidiennes, à quelle prétendue philosophie éthérée et hors de la réalité jouons-nous ? Foucault lui-même se réjouissait de « court-circuiter, disqualifier, casser les systèmes de pouvoir, y compris ceux-là mêmes dont mes livres sont issus¹¹ ».

J'avance par expérience, m'appuyant sur des événements concrets pour tisser des fils réflexifs, dans ce que je conçois comme une phénoménologie créative du travail manuel. Je mets en

⁹*Idem.*

¹⁰ Samuel Zarka, *Art contemporain : Le concept*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010, p. 89.

¹¹ Michel Foucault, cité dans Alain Brossat « Boîte à outils ou supermarché aux idées ? », dans *Michel Foucault, un héritage critique*, dir. Jean-François Bert et Jérôme Lamy, Paris, CNRS Éditions, 2014, p. 263.

résonance des sujets qui ne seraient pas censés se croiser a priori : l'anorexie, les jobs impliquant le corps et les mains, et l'écriture, lesquelles constituent mon expérience directe du monde. Je convoque les théories selon leur résonance avec l'expérience sensible, pour éviter que le réel ne s'efface derrière la pensée. Alors que l'anorexie dicte mentalement les modes d'action dans la réalité, ma démarche implique de laisser les choses, les sens, les objets, les pulsions, imposer leur matérialité à l'esprit. C'est pourquoi mon projet appelle autant le monde extérieur, l'anecdotique, le tangible.

Mon travail cherche à varier les points de vue sur l'anorexie, pour sortir cette maladie de sa stigmatisation. Elle n'est pas superficielle, ni uniquement liée à l'apparence. Je veux observer en quoi elle affecte l'écriture, et comment cette dernière peut participer à la guérison, ainsi que comment la maladie peut s'effacer, lorsque l'on se met à habiter pleinement son corps, par le biais du travail manuel, de l'usage de soi. À force de lire des modes d'emploi, j'ai souhaité en rédiger un, pour guérir.

CHAPITRE 1

EXCAVATION (PRÉPARATION DU TERRAIN, ÉTAT DES LIEUX)

1.1 L'essence du bois se choisit en fonction de son emploi et, surtout, de sa résistance

Je n'ai jamais su comment m'inscrire dans une filiation.

*

Généalogie des métiers

Damien Fardel (1898-1984) : Paysan

Emma Fardel, née Dussex (1899-1943): Mère au foyer, paysanne

Germaine Blanc née Morard (1908-1990) : Mère au foyer, paysanne

Alexandre Blanc (1908-1999) : Paysan, vigneron, plombier, homme à tout faire

Maria Pellegrino née Calao (1940-2021) : Femme de ménage

Francescantonio Pellegrino (1943-1977) : Foreur de tunnels (mort asphyxié par silicose)

Alexandra Fardel née Blanc (1941-) : Mère au foyer, femme de ménage

Jean-Louis Fardel (1940-) : Représentant et livreur de surgelés

Clément Fardel (1943-1967) : Ramoneur (mort en tombant du toit)

Carmen Pellegrino (1966-2012) : Coiffeuse

Noëlle Pellegrino (1972-) : Tenancière de bar

Biaggio DeBiase (1974-) : Constructeur de routes

Marisa Amacker née Fardel (1965-) : Secrétaire, hôtesse de bus

Sylvia Fardel (1967-) : Vendeuse, puis comédienne

Giovambattista Pellegrino (1969-) : Service man, mécanicien, puis éducateur

*

Je aussi essaie de se tuer à la tâche

*

Je n'ai jamais su comment m'inscrire dans une filiation et pourtant, par tous mes pores, j'essaie de pénétrer celle qui est la mienne, de me faire plus col bleu, comme si j'avais été mise sur le banc de touche dès le départ. Dans le camp de ceux qui ne savent plus rien faire de leurs mains. Je suis très consciente du malaise que peut susciter ma posture de personne privilégiée en termes de capital culturel, qui romantise les métiers de la main. Ce malaise pourrait émerger chez les travailleur-euse-s manuel-le-s, voire au sein de l'institution académique. Ceci, lorsque j'évoque ma fascination pour les emplois physiques, ayant un pied dedans et un pied dehors. « Encore une qui romantise le travail à la chaîne, qui se plaint de son statut d'étudiante et affirme qu'elle préférerait être en poste à l'usine ! ». Vouloir se faire plus col bleu, alors que le destin m'a faite col blanc, ou presque, alors que les générations se sont tordu le dos pour que je puisse étudier. Si iels avaient su, qu'une maîtrise en lettres ou en sciences humaines, de nos jours, ça n'est aucunement un vecteur de réussite financière !

J'ai toujours vécu mon inaptitude aux travaux manuels comme un déclassement. Une perte de capital symbolique, une perte d'habiletés cruciales de mes mains. J'ai choisi la voie académique par dépit, par incapacité à faire autre chose, par gaucherie et manque de doigté. La précarité financière qui vient avec le statut d'éternelle étudiante amuse mes anciens collègues de chantier naval, par exemple : « Mais avec ton diplôme, tu peux faire quoi ? ». Aussi, le choix académique n'est en aucun cas une voie royale pour moi. Je m'avère, au sein de l'université, en manque crucial de culture générale, de codes de communication, de notions sociales fondamentales – en arrivant à l'UQAM, je ne comprenais pas le terme « féminisme », et je ne savais pas que le genre était une performance socialement construite. J'en ai essuyé, des remarques agacées de personnes qui me pensaient plus éduquée que je ne l'étais !

C'est une histoire de la marge : je suis trop universitaire pour les ouvrier-ère-s. et trop ouvrière pour les universitaires. Je suis celle qui ne sait pas travailler de ses mains, mais pas non plus citer Bourdieu l'air de rien, dans un souper. Pour toutes ces raisons, il m'est difficile de me situer sur l'échelle sociale : je suis petite-fille de paysan-ne-s, qui sont sur le tard devenu-e-s employé-e-s de petites entreprises. Fille d'une comédienne et d'un mécanicien devenu éducateur. J'ai aujourd'hui un salaire bas, saisonnier, dépendant de ma santé physique. De petits contrats de rédaction irréguliers. Je ne vis pas dans la pauvreté, et mon compte en banque n'est pas vide en fin de mois. Je peux me permettre un café à emporter, pas une paire de lunettes de soleil de qualité. Je suis d'une

classe moyenne qui oscille entre sentiment d'aisance et insécurité écrasante si je devais déménager. Ce qui est indubitable, c'est que, si j'en avais eu les capacités, j'aurais rêvé d'être une grande technicienne expérimentée, en mécanique, en charpente, en ramonage, en brassage de bière. Au lieu de ça, je fractionne les contrats, je morcelle les compétences. Un bricolage, certes, mais dispersé.

*

Je ne sais pas bricoler vers un objectif, comme le fait mon père. Réparer, bidouiller. Tu feras des études, tu n'es bonne qu'à ça, tu ne sais pas te salir les mains. Tu es trop anxieuse, trop fragile, pas prédisposée. Par rapport au travail manuel en tant qu'objet d'étude, je fais comme Jablonka dit qu'il fallait faire : « quand on mène une enquête, on est obligé d'évoquer sa position vis-à-vis de son objet d'étude. Tout l'art, [...] est de placer le curseur au bon endroit entre l'empathie que l'on ressent pour son objet et la distance que l'on doit conserver à son égard. Un pied dedans, un pied dehors¹². » J'ai toujours eu un pied dehors et un pied dedans. Quand mes nombreux stages et autres débuts de formations manuels ne me réussissent pas instantanément, simplement, je lâche. Et lâcher, ça creuse. Ça élimine. À force de laisser tomber, on en vient à se refuser le droit d'occuper de l'espace. Bonne à rien. Abstraite. Comme un esprit sans corps.

*

Mon rapport au travail manuel est celui d'une aspirante maladroite. Je suis obsédée depuis toujours par la corporéité, par l'usage de soi. Savoir où mettre son corps est une habileté qui me résiste encore. Je ne suis pas sûre de ma forme. Disloquée. Consciente de ce manquement, j'ai toujours méprisé l'absence du corps dans ma pratique d'écriture, la percevant comme une fuite hors de la vie tangible, un refuge dans le mental. Le mental comme zone de sécurité honteuse. J'aurais aimé savoir comment faire usage de mes mains et des choses. Mon curriculum vitae des travaux manuels est aussi disloqué que l'est mon corps. J'ai passé quelques mois en tant que réparatrice de bateaux sur un chantier naval, d'autres en tant que masseuse médicale, d'autres, encore, aux espaces verts de la commune, ou comme responsable d'une buvette, employée de remontées mécaniques, de

¹² Ivan Jablonka, *Le troisième continent*, Paris, Seuil, 2024, p. 37.

construction, de fast-food ; j'en ai construit, des choses boboches et bringuebalantes. Entre chaque expérience, ou presque : l'éternel retour, celui de l'hôpital psychiatrique. Comme un répit hors d'une quête sans objet. Je ne me trouve qu'en bribes, euphorisée à chaque pleine lune par mes semblants de décèlement d'un moi œuvré. Le reste du temps, j'habite la marge.

*Papa se salit les mains et cambre le dos couché sous les
Citroën Maman est fucking workaholic elle pense tout
comme pièce de théâtre, mais Je est une artiste
dionysiaque Je est un éther une orgie flamboyante Je est
un être androgyne logé partout et nulle part une alchimie
une fête galante Je est le père le fils le saint esprit Je est
virile et forte comme la lune Je est une fucking mer
infusée d'astres et lactescente Je est tout en puissance Je
est très très maigre Je est surpuissant Je est la toute-
puissance Je est le Surhomme Je est ton amant vénéneux
Je est un déjeuner d'air Je est le reflet du monde en
ruines Je est si léger s'infiltrer s'insinue Je est un
accroissement un vice une nuit d'angoisse Je est une
marche sans fin en février Je est un séducteur de femmes
Je est une ivresse d'absinthe Je est éternellement jeune
Je est une vitamine Je est un autre*

1.2 L'arbalétrier est la pièce qui supporte le plus du poids d'un toit

« Un retrait de soi-même de l'être, un abriement¹³ ». C'est ainsi que l'on pourrait traduire le concept heideggerien de *Bergung*. Refuser de se montrer, demeurer volontairement vide, non rempli, mais par conséquent, ouvert. Une béance en soi-même. Anorexique, je vois dans le vide une disponibilité accrue au monde, un appétit décuplé. Être affamée me rend toujours disponible, toujours alerte. Apte à apprendre une nouvelle job, à incarner pour un bout quelqu'un d'occupé, en pantalons de chantier, quelqu'un qui a un rôle dans la société, quelqu'un qui, contrairement à moi, n'habiterait pas la marge.

Ce concept heideggerien est utile pour questionner les notions de vide et de plein. Je nourris le vide dans l'attente hypothétique, mais jamais réalisée, d'une plénitude suprême. J'y éprouve une disponibilité, être comme de la glaise, apte à la mise en forme. L'exemple donné par Heidegger¹⁴ pour illustrer son concept est parlant, c'est celui de la machine à écrire. En l'utilisant, on perd une dimension essentielle de l'écriture, ce rapport à la main, à la préhension de la plume, au déploiement crispé des doigts, à la corporalité... Il n'en reste qu'une idée, un résidu, une ombre de la chose.

Que l'invention de l'imprimerie coïncide avec le début de l'époque moderne n'est nullement un hasard. Les signes qui forment les mots deviennent des caractères, le trait de l'écriture disparaît. [...] [L]e mécanisme fait irruption dans le domaine de la parole. [...] La machine à écrire voile l'essence de l'écriture et de l'écrit. Elle retire à l'homme le rang essentiel de la main, sans que l'homme tasse dument l'épreuve de ce retrait ni qu'il reconnaisse qu'à travers lui une mutation du rapport de l'être à l'essence de l'homme s'est d'ores et déjà produite¹⁵.

Selon Heidegger, l'écriture à la machine est un *Bergung* de l'écriture à la main, manu-scrute. On pourrait considérer l'anorexie comme un abriement de la vie, de la création, de soi-même. Un abriement du corps, surtout. En choisissant de laisser vacantes ses fonctions de base, au profit d'une rentabilité augmentée, pour le coup totalement imaginaire, et pas pérenne. Comme

¹³ Philippe Arjakovsky, François Fédier et Hadrien France-Lanord, (dir.), *Le Dictionnaire Martin Heidegger : Vocabulaire polyphonique de sa pensée*, Paris, Éditions du Cerf, 2013, p. 1450.

¹⁴ *Idem*.

¹⁵ Martin Heidegger, *Parménide*, Paris, Gallimard, 1992, p. 71.

l'aspartame est un abriement du sucre, je suis à l'abri de moi-même. Je suis un abriement de la personnalité à travers une silhouette sculptée par la maladie, un corps-image qui me rassure.

Je suis un abriement aussi, de la création, sous le dévers de ce taillage de chair, comme un-e démiurge carencé-e, obsessionnel-le. Je me sculpte. Comme le mentionne Muriel Darmon, pour moi, il s'agit de « se faire un corps¹⁶ », dans la négation de celui qui est déjà présent. « L'importance de la forme (des consommations alimentaires, des repas, du corps), au mépris de la substance (des repas) prend ainsi un sens particulièrement concret¹⁷. » Je me fais faussement gastronome, préférant décorer une assiette plutôt que de la consommer ; c'est une mise à distance de l'humaine en moi. Je ne parle pas ici de l'art culinaire, qui vise à porter un grand soin à l'apparence de l'assiette dans le but de décupler le plaisir et de sublimer l'expérience gustative. Je parle de se borner à l'esthétisme, de refuser d'aller au bout de la décoration de ce que l'on va manger, c'est-à-dire, le manger. La forme qui phagocyte le fonds. La béance se creuse entre le corps vierge de tout contrôle et le corps sculpté, le corps assujetti à mon joug. Le corps expulsé.

¹⁶ Muriel Darmon, *Devenir anorexique*, Paris, La Découverte, 2008, p. 247.

¹⁷ *Idem*.

Pour occuper mes mains j'apprends le massage médical dans une école privée trop chère où on est genre douze par classe c'est moi qui paie avec l'argent que je mets pas dans la bouffe et moi je suis pleine de nœuds mais personne me massera jamais c'est qu'il faut rester tendu.e pour délasser l'autre pour le rendre mou comme une pâte à pain le défaire de sa tonicité pendant que moi je me rigidifie encore plus je deviens ferme ferme ferme et taillée au couteau je suis un nœud un arrêt sur image, un nœud qui tient bon contre le vent de gras qui essaie de s'emparer de moi parce que la nature a décidé que les femmes stockaient de la graisse en masse mais moi j'en ai rien à foutre d'être une femme j'en ai rien à foutre de la fertilité je suis stérile à donner la vie, mais tellement putain de fertile à danser dans la mienne

1.3 L'âme est une lambourde scindée en deux, renforcée par une autre poutre scindée

Le je Anorexique est en processus de création, mais une création abritée de lui-même. J'explorerai cette forme particulière d'ascèse au cours de ce mémoire, pour voir en quoi elle est destructrice, et comment elle pourrait se faire vectrice de guérison. Ce Je cherche à se faire advenir en espérant ceindre ses contours, les trouver, les percevoir enfin. Créer un corps-image buriné. La chair en devient objet, au sens premier d'*obicere*, celui de faire obstacle. Le corps comme chose récalcitrante. Malade, je traitais le corps des autres en les massant, comme un bien précieux, favorisant la coopération de leur esprit et de leur chair. À l'opposé de ma relation obsessionnelle et tyrannique avec le mien.

Mon père m'a toujours dit qu'il « pense avec les mains ». Un jour, alors que je traversais une immense crise existentielle, concernant justement mon incapacité à devenir quoi que ce soit et mon impossibilité d'écrire à ce moment-là, il m'a offert un livre qui m'accompagne religieusement depuis : *Éloge du carburateur, essai sur le sens et la valeur du travail*, de Matthew B. Crawford, un sociologue et philosophe devenu réparateur de motocyclettes. Cet ouvrage m'a laissée à jamais ébranlée. Plus tard, mon père me donnera aussi un livre de Winnicott, un peu gêné de se confronter à un si grand penseur.

Un passage de l'essai de Matthew B. Crawford me frappe à sa découverte, il est question du besoin de choses récalcitrantes : « Savoir prendre les choses en main et être pris en main par les choses¹⁸. » On pourrait ici remplacer « les choses » par « le corps », et chercher à bâtir avec lui une relation de travail bilatérale. Ce travail commun, dans le cas de l'anorexie, est fréquemment heurté à la réticence du corps, auquel on demande trop. Pourtant, même au plus profond du mépris envers lui, l'Anorexique a besoin de son corps. Le philosophe parle d'une sournoise idéologie de la liberté dans le monde occidental contemporain, laquelle fait la « promesse de nous libérer de tous les fardeaux physiques et mentaux qui encombrant nos relations avec ce que nous possédons. » « [C]ette libération apparente, écrit-il, élimine les occasions de faire l'expérience directe de notre responsabilité à l'égard de notre environnement matériel¹⁹. » De quelle forme de liberté parle-t-on

¹⁸ Matthew B. Crawford, *Éloge du carburateur*, traduit de l'anglais par. Marc Saint-Upéry, Paris, La Découverte, 2009, p. 70.

¹⁹ *Idem*.

ici? Je reviendrai à quelques reprises sur la dyade affranchissement/dépendance, paradoxe dans lequel je tends à me cacher.

L'affranchissement Anorexique est irresponsable, adolescent. La vacuité identitaire de l'aube de la vie adulte, l'Anorexique choisit de s'y lover, de dévorer ce rien. Paradoxalement, refuser de dépendre de l'alimentation vous rend on ne peut plus vulnérable physiquement et psychiquement, c'est une forme de « désobéissance » qui ne peut advenir que s'il y a cadre, autorité à laquelle on refuse d'obtempérer. On s'affranchit, certes, de certaines injonctions, mais pour se soumettre à d'autres, bien plus absurdes et tyranniques, des injonctions de chiffres ingérés, d'activité physique, de poids à maintenir... Pour que je puisse me défiler face à l'existence, il me faut une excuse, celle de la maladie. Face à des injonctions sociales contradictoires, on peut avoir envie de disparaître. La fugue Anorexique consiste en une capitulation vis-à-vis de la vie, du devenir adulte. « Comme si l'adolescente avait été bâtie à partir de prescriptions extérieures à elle. L'anorexie devient un refuge doré qui lui permet d'apaiser sa peur de grandir et de combler son vide intérieur.²⁰ » Refuge doré de la non-croissance, de la régression, tant qu'à ne pas se penser capable de combler des attentes sociales, on préfère s'effacer, renoncer. Ce qui est paradoxal, c'est que cet ultime renoncement passe plutôt pour une manière très performante d'évoluer dans la société : comment penser d'un-e adolescent-e performant-e, brillant-e, allumé-e, qu'iel a renoncé ? La solitude peut parfois se confondre avec de l'indépendance. « Une identité construite sur un vide²¹ », révélant une contradiction fascinante et fondamentale : être Anorexique, c'est se tuer à devenir, tout en refusant de devenir. C'est se sur-responsabiliser, tout en se déresponsabilisant. Quoi de moins responsable, en effet, que de ne pas être en mesure de répondre à ses besoins primaires ? Mais quoi de plus responsable que de se bâtir un corps, seul-e, désinvestissant en bloc les attentes familiales et sociales ? Sous cet angle-là, l'obsession contemporaine du devenir soi prend corps dans l'anorexie, dans ce qu'elle a de plus lâche et de plus courageux. Dans toute la splendeur malade de l'indépendance et de la *self-made-person* qui nous est vendue en bloc, et dont je parlerai en détail plus loin.

²⁰ Hélène Matteau, « Anorexie, l'adolescence assiégée », *Québec Science*, 25 octobre 2013, en ligne, < <https://www.quebecscience.qc.ca/societe/anorexie-ladolescence-assiegee/> >, consulté le 26 mars 2025.

²¹ *Idem.*

En termes de lâcheté, je ne suis pas en reste. Je change de métier comme de chaussettes, et Dieu sait que les Anorexiques aiment la propreté. Aucun contrat ne trouve de fermeté à mes yeux, je ne fais rien que me dérober, je suis insaisissable.

Le concept de Crawford est partagé par Byung-Chul Han, récupérant les exemples cartoonés dans lesquels le héros est malmené par les « ruses des choses », « entièrement exposé à l'arbitraire et à l'imprévisibilité des objets, qui sont une source de frustration constante²² ». Selon lui, le sentiment de réalité se retrouve aujourd'hui altéré par l'absence de cette résistance du réel, qui se soumet sans cesse à notre volonté. Admettons que je me trouve face à un sèche-cheveux qui ne fonctionne plus, je vais m'en débarrasser et en racheter un nouveau. Je ne laisse plus aucune place à l'objet pour être autre chose qu'un prolongement de ma volonté. L'altérité de la chose est niée par mon envie ou mon besoin. Matthew B. Crawford évoque à plusieurs reprises les vieilles motos, en montures rétives, qui apprennent l'humilité à leur conducteur·ice. Le principe de soumission à la volonté est très important dans l'artisanat comme dans l'anorexie, que j'aime tant à lier.

À savoir si le matériau utilisé par l'artisan·e devient lui-même une forme, simplement accompagné par les mains créatrices, ou si ce sont ces mains qui imposent la forme à venir, la réponse est presque impossible à donner. Dans le cas de l'anorexie, l'artisan·e tyrannique impose une forme au corps – figée comme mouvante – rester aussi maigre, perdre encore du poids, selon le moment de la maladie.

Mon fil de réseaux sociaux est truffé de corps musclés, gravés, nervurés. Des statues grecques qui se targuent de s'être burinées elles-mêmes. Ne rien devoir à l'Autre devient un sport de compétition. Ne rien devoir à son corps non plus. Pas même un cycle menstruel régulier, pas même un pourcentage de masse grasse qui permette une décente densité osseuse. S'affranchir, de tout. Le corps, en objet récalcitrant, en Autre absolu, inatteignable et infini, cherche à s'y opposer, dans une danse morbide où les besoins de base font retour et sont niés encore et encore. Une négation en bloc du monde solide.

²² Byung-Chul Han, *La fin des choses*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Actes Sud, 2022, p. 69-71.

Hannah Arendt évoque la solidité du monde comme concept structurant qui nous préexiste et nous survivra, tout en nous résistant : « la réalité et la solidité du monde humain reposent avant tout sur le fait que nous sommes environnés de choses plus durables que l'activité qui les a produites, plus durables, même, en puissance, que la vie de leurs auteurs²³. » De cette résistance de la chose récalcitrante envers le-la mécanicien-ne ou l'écrivain-e peut naître un état d'être au monde sain, qui nous rend humble, ancré-e, dépendant-e, mais dans la bonne acception du terme. J'entends ici la dépendance comme une responsabilité envers le monde, plaçant le devoir au même niveau que le droit. Être assujetti-e au réel constitue un cadre sécurisant dans lequel on est libre de danser. J'aime la traduction allemande de l'adjectif « dépendant », qui est « abhängig », littéralement, « suspendu à ». Nous sommes suspendu-e-s à la réalité, puisque notre esprit provient de notre corps, et que notre pensée est matérielle, incarnée dans notre matière grise. Or, la personne Anorexique veut se faire indépendant-e de la matière.

L'Anorexique est un-e mauvais-e artisan-e en cela qu'il force la forme sur la matière, refuse d'accepter les besoins du corps réel. De se mettre en mouvement avec ce qu'il cherche à travailler, soit la matière-corps. Ce mythe de celui qui peut se tailler tout-e seul-e, se forger corps et classe sociale, est symptomatique de l'époque postmoderne à laquelle nous appartenons.

Je propose de redéfinir ce qui est entendu par postmodernité. J'en reviens donc à celui qui a théorisé ce concept, Jean-François Lyotard, – selon qui la tombée en désuétude des métarécits marque le sceau de notre époque – vers 1950. « La fonction narrative perd ses foncteurs, ses grands héros. [...] Elle se disperse dans un nuage d'éléments langagiers narratifs. [...] Chacun véhiculant avec soi des valences pragmatiques sui generis. Chacun de nous vit au carrefour de beaucoup de celles-ci²⁴. » La forme l'aurait un peu emporté sur le fond. On nage dans une « idée de fragmentation et de discontinu²⁵ », ironie, éclectisme, hybridation, autant de termes qui qualifient aussi bien le genre littéraire postmoderne que le postmodernisme socio-culturel. Fait intrigant, la littérature aime récupérer de vieilles structures narratives, jusqu'alors tombées en désuétude, pour cadrer ce

²³ Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, traduit de l'allemand par Georges Fradier, Paris, Calmann-Lévy 1983, p. 140-141.

²⁴ Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Les éditions de Minuit, 1979, p. 7.

²⁵ Jean-Pierre Aubrit et Bernard Gendrel, *Littérature : les mouvements et écoles littéraires*, Paris, Armand Colin, 2024, p. 256.

nouveau travail de suture du réel et de la fiction : « On reprend plaisir à raconter des histoires, et l'on emprunte pour cela leur structure aux romans policier, d'espionnage ou d'anticipation²⁶. » On pourrait également se questionner sur l'aspect purement mercantile d'une telle démarche : l'éclatement, ça vend moins qu'un bon thriller. Lyotard dénonce avec ironie l'enchâssement du consumérisme dans la postmodernité « Soyez opératoires, c'est-à-dire commensurables, ou alors disparaissez²⁷. »

Certain-e-s avancent même que nous habitons plutôt actuellement une « post-post-modernité », puisque nous serions de plus en plus en mesure de sortir de l'ironie avec de nouveaux métarécits, par un travail de restructuration, presque de collage, de tous ces fragments. La post-post-modernité est analysable notamment sous le prisme de la littérature, où l'on peut constater depuis les dernières décennies une plus grande hétérogénéité des textes, une présence croissante du réalisme, un engagement, un refus du « tout-fiction », mais pour autant, un refus de mêler réalité et fiction :

Les textes « post-postmodernes », s'ils ne reviennent pas à la construction naïve d'une illusion référentielle, s'autorisent un nouveau recours au monde, redevenu matériel. Ils peuvent le saisir à nouveau. Mais, contrairement aux textes réalistes du XIX^e siècle, ils rendent les points de suture visibles. Le frottement entre la réalité et la fiction marque leur différence, leur hétérogénéité, mais aussi leur existence distincte²⁸.

Cette scission entre réel et fiction est pensée comme une couture apparente, qui montre la fragmentation des récits et la nécessité de les tisser à nouveau ensemble. Mettre en évidence les liens tissés par la main écrivante permet de sortir de l'incrédulité postmoderne, et la mise en mots de ce rapiéçage peut nous guérir de la dislocation.

*

Écrire en fragments, c'est étaler les cartes sur la table, et inviter le lectorat à la suture collective. C'est faire voler en éclats les structures qui nous cadraient jusqu'ici, et c'est une politique du

²⁶ *Idem.*

²⁷ Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, op. cit., p. 8.

²⁸ Marie Fleury Wullschleger, « Éprouver la frontière. Oscillations de la littérature « post-postmoderne » entre référentialité et fictionnalité », *A contrario*, 2018, vol. 2, n° 27, p. 152.

bricolage, puisque « parler est combattre, [...] et les actes de langage relèvent d'une agonistique générale²⁹ ». L'acte de langage fragmentaire représente pour moi un dispositif de démembrement, qui, proche de l'anorexie, invite à un effort commun de reconstruction. Ceci en évitant les écueils, les lieux communs, « la langue établie, la connotation³⁰ ». Raconter une ou des histoires, donc sans passer par les jalons que d'autres, dominant-e-s, ont posés avant nous. Assembler, démonter, détourner, autant de manières de (re)prendre les choses en main. Kevin Berger Soucie nomme aussi cette idée, un peu fantasmatique, que je charrie depuis longtemps, une littérature reflétant l'époque que nous traversons : « La forme inusitée qui en résulte offre une prise reconfigurée au réel. L'écriture fragmentaire constitue en outre un mode d'enquête qui permet, [...] de porter un regard sur un univers discontinu³¹. »

Anorexique, je porte le fragmentaire au corps. Par le morcellement de mon écriture, je cherche, d'une part, à visualiser mes morceaux dans l'espoir de les réarranger, de les remettre ensemble. D'autre part, j'espère m'apparaître à moi-même, en rendant ma dispersion visuellement tangible. « Est-il encore possible de recoller une identité éclatée ? [...] La fragmentation peut être, d'une part, un outil résistant à l'unification dictatoriale et, d'autre part, un outil qui permet de raconter le traumatisme³². » Paradoxalement, je pense que le discontinu nous rend alertes, nous maintenant dans cette impossibilité du confort supposé par la totalité, la narration traditionnelle. L'injonction à la cohérence m'effraie, et colmater une identité fragile me semble encore plus dangereux qu'exister en morceaux. Qu'on me permette de citer sur cette question Patrick Kéchichian qui lui-même cite Pierre Garigues :

« Invariablement le fragment postule une totalité perdue », écrit Pierre Garrigues dans *Poétiques du fragment*. Il ajoute un peu plus loin, avant de proposer une « phénoménologie » de son sujet : « L'écriture du fragment, c'est fondamental, exige un art du fragment. Maîtrise technique, exigence éthique et ascèse. Ce dernier point est capital. En effet, il suppose le fragment comme lieu de confrontation entre le moi et le non-moi. » « Ascèse » est le juste mot. L'utopie, [...] se nourrit, s'abreuve de cet état de l'âme, et du corps, avec, à l'extrémité, la main qui écrit. La confrontation, la tension,

²⁹ *Ibid*, p. 23.

³⁰ *Idem*.

³¹ Kevin Berger Soucie et al. 2023. *Postures*, Dossier « Bribe : la littérature en fragments », n° 38, en ligne, <<https://revuepostures.uqam.ca/?p=6908>>, consulté le 15 août 2025.

³² *Idem*.

entre le moi et le non-moi, ne peuvent être résolues. Elles font avancer l'écriture fragmentaire vers un horizon indécidable³³.

L'ascèse, justement, fait écho à l'anorexie, en tant qu'elle est une friction entre la vie et la mort, et une pratique, un usage de soi, une volonté de pureté, une discipline, un labeur. Qui (se) sculpte obtiendra des rebibes, et ne saura que faire de tels morceaux inutilisables, puisque séparés de la cohérence globale. Il me faut éviter la tentation du récit, celle de la fiction. Présenter le matériau brut, priver l'auteur·ice du monopole identitaire, celui de l'acte de mettre en narration. Une ascèse créatrice, contrairement à celle qui détruit l'Anorexique.

³³ Patrick Kéchichian, « Écrire en fragments », *Études, revue de culture contemporaine*, avril 2016, n° 4226, p.74.

*Je suis l'Anorexique je suis un climax une apogée
derrière moi les cendres du corps et devant moi la
vastitude de l'esprit tout puissant qui ne s'encombre de
rien pas même de sa propre chair la chair est triste et
molle l'esprit est galbé tendu vers le haut je ne suis pas
tous-te-s les Anorexique mais je les parasite je rentre en
elleux comme dans du beurre fondu pour prendre le
contrôle des pensées et des actes et c'est la même chose
dans le fond iels ne penseront plus jamais à un beigne
parce que ça pourrait jouer comme un placebo sur leur
cerveau et les faire éprouver un plaisir malsain celui de
la sale gourmandise de la faim sans faim du comblement
du rebond de chair je suis rigide et je plie de toutes mes
forces je sais rendre vierges les garçons et les filles et
tous-te-s les autres je sais les laisser en reste à vif alertes
pour le plus longtemps possible*

*J'incarne l'air du temps je suis l'air et je défie le temps
je suis insaisissable je glisse entre vos mains prenez et
mangez en tous-te-s ceci est mon corps livré pour vous,
les contours sont propres et nets en décroissance
exponentielle tout en moi est souple et translucide je suis
multipotentielle car tout dort en moi tout ne demande
qu'à sortir il y a TELLEMENT de tout dans mon rien,
mon rien est béance radicale prête à recevoir la main de
l'archange je me travaille comme un marbre infusé de
veines qui ressortent, tout autour de moi n'est que bloc
de glaise je peux imprimer ma marque sur tout puisque
le vide sommeille dans le plein oui j'ai sommeil jusque
dans les os, mais jamais jamais je ne m'abandonnerai au
sommeil je ne me livre qu'à moi-même rien ni personne
ne prendra soin de moi je suis impossible à agripper*

1.4 L'épure est un dessin qui prend en compte toutes les dimensions

Refuser la récalcitrance du réel, cela procure également un vertige, on se retrouve devant un immense vide dans lequel il est impossible de s'enraciner. Je m'accroche à mon corps comme à un récif dangereux. Ou plutôt : je m'accroche à l'image de mon corps, puisque mon corps me semble menaçant, rétif, prêt à chaque instant à me faire succomber à des *cravings* ataviques. C'est pourtant à ce danger ambulant – il est porteur de désir, de chair, de pulsions –, que je m'accroche, c'est sur lui que j'obsède. Parfois mon corps me semble incarner la postmodernité, il est morcelé, dispersé, abstrait. Je suis la digitalisation du monde.

Le visuel fait écran au réel, à l'instar d'un paysage en deux dimensions qui, de par son aplatissement et son cadrage qui nous place en posture d'observateur, nous exclut de la nature qu'il représente. Le philosophe Jean-Philippe Pierron dit que « le tact est entrée en matière³⁴ » – « tact » ici au sens de toucher, d'un rapport tactile et empirique au monde. L'Anorexique refuse « d'entrer en matière », iel cherche à se poser en tant que tyran intouchable vis-à-vis de cette matière.

Pour reprendre les mots de Pierron sur les artistes, il s'agit de ne pas confondre « l'art d'être en prise et l'emprise³⁵ » – ou la joie de mener sa barque créative, et le fait de se rigidifier dans cette posture d'autorité envers la matière. Cette même posture réside dans le rapport de l'Anorexique avec son propre corps, un rapport rationnel, froid et extérieur. Pierron souligne que la valorisation du visuel au détriment du toucher favorise l'existence de « la dialectique touchant/touché-e, [...] avec le prestige du visuel qui nous distancie et qui [...] nous présente le monde comme une réalité hors de nous³⁶. » L'hégémonie du visuel me frappe depuis que j'en ai pris conscience : les *reels* sur les réseaux sociaux accaparent le visuel, les gyms vendent des programmes axés sur l'aspect esthétique du corps plutôt que sur sa santé globale, l'image, l'écran de soi, prend toute la place.

Dans ce nouveau mode d'être où il n'est plus possible de se déplacer sans virtualiser son être pour le faire exister au regard de la foule digitale, se terre un nouveau danger pour le "Je". [...] Ce nouveau rapport à l'identité, diffractée en images à l'infini, selon

³⁴ Jean-Philippe Pierron, *Éloge de la main*, Paris, Arkhê Sursauts, 2023, p. 13.

³⁵ *Ibid*, p. 14.

³⁶ *Ibid* p. 21.

des circuits métonymiques, conduit chacun à pouvoir jouir de bribes de son existence de façon continue³⁷.

Comme un refus de laisser le monde nous mettre en forme, puisque l'on souhaite fabriquer une forme ostensible pour tout le monde, à tout ce qui nous entoure. L'écriture m'apparaît comme une manière de réintégrer le toucher au visuel. Je regarde mon écran et mes mains tapent sur le clavier, je regarde mon carnet et mes mains tracent la courbe des mots avec mon crayon. Je mets en forme ce qui me met en forme. Surtout, je dois me laisser toucher par le monde pour pouvoir raconter comment il m'a saisie. Même pour un élément aussi visuel que la description d'un coucher de soleil, je dois avoir été attrapée par sa beauté pour être capable de la nommer. L'écriture nous accroche aux choses, puisque l'on doit aller chercher la part d'elles qui s'est inscrite en nous, avec ou sans notre consentement. Disparaître – provisoirement, cette fois-ci, derrière le rythme percussif des touches, derrière le tracé du crayon. Disparaître pour se faire réapparaître, sublimée.

³⁷ Clotilde Leguil, « Je ». *Une traversée des identités*. Paris, Presses Universitaires de France, 2018, p. 97.

CHAPITRE 2

FONDATION (OU SE FORGER DANS LA LIQUIDITÉ)

2.1 L'équarrissage consiste à rendre carrés des billots de bois ronds

Disparaître derrière le rythme obsédant de la job. La première jobine un peu concrète que j'ai obtenue, c'est d'être serveuse dans une buvette, qui m'aura appris à demeurer en mouvement, tout le temps. Un tripot d'altitude où il s'agit de servir à boire et à manger aux randonneur-euse-s gorgé-e-s de soleil. On se voit à sept heures moins le quart à l'entrepôt. Je n'ai pas mangé et je suis venue à pied. Patfume clope sur clope dans le petit matin. Les volutes contre les carreaux. Dans le fond de l'oreille, les staccatos des moteurs déjà allumés. Les gars se répartissent les tâches pour tous-te-s les employé-e-s communaux-ales – les femmes de ménage dans les écoles, les mécanos dans l'atelier, les mecs des espaces verts sur plusieurs terrains vagues ou à la déchetterie du Pécolet. Nous sommes, Cédric, Jean-Marc et moi, dans la Jeep de l'armée suisse direction la montagne. On fait un premier arrêt à la boulangerie pour réalimenter les stocks de pain et de fromage. Un deuxième au mini-marché local pour le pain au chocolat de Cédric et ses clopes.

Cédric est paysagiste. Chargé de prendre soin du bisse³⁸ et de le nettoyer des bouchons naturels, des branches, des papiers laissés par les inconscient-e-s de touristes parisien-ne-s. Faut emprunter la route du Sanetsch, pas goudronnée, à s'en demander tous les matins si on va arriver entier-ère-s au sommet. Marche arrière dans des trous pleins d'eau. Vibrations irrégulières dans le son des pistons qui nous meuvent dans un éternel retour. Secousses. Une fois arrivé-es faut monter la buvette, les tables, les parasols, les pancartes. Nettoyer la veille au rythme du nouveau matin. Remplir les frigos. Préparer la bouffe pour les planchettes traditionnelles. Saucisse sèche, foie gras avec confit d'oignons ou fromage d'alpage. Préparer la machine à café. Balayer. Surtout, aller mettre en marche les roues à eau, débloquent le conduit aquatique qui alimente la scierie, graisser la scierie. La scierie a été reconstituée comme au quinzième, une tuerie de belle machine. Une fois la roue à eau alimentée, le marteau commence à frapper régulièrement la pierre, c'est l'ancien système d'alarme pour que le gardien sache si le bisse est bouché. Après ça, on passe la journée à fumer, décapsuler des bières, servir le monde, faire visiter la paroi d'origine, expliquer la scierie

³⁸ Un bisse est une voie d'acheminement d'eau typique du Valais, en Suisse, construit entre le XV^e et le XIX^e siècle, pour l'irrigation et la consommation des villages d'altitude.

dans trois des langues nationales. C'est tout. On en fait tous-te-s des rêves de percussion. Moteur de la Jeep, routine de mise en place, marteau qui fait retour. Et ça recommence.

Être un-e bon-ne artisan-e, c'est savoir s'ajuster au rythme propre de chaque matériau, et Boas Franz dit que c'est la constance rythmique qui crée la pérennité de la forme de l'objet. La gestion de la buvette n'est pas un artisanat en tant que tel, mais la former chaque jour s'inscrit dans le rythme de la nature alentour, du marteau et des moteurs. Au son de la scie antique contre le bois. Aller-retour.

La persistance et la régularité de ces sons rend tolérable l'irrégularité des allées et venues des rares client-e-s. Parfois, tout s'agence magiquement. Des arrivées soudainement régulières, des commandes qui se répètent. On dirait que le staccato du marteau s'aligne sur la démarche des promeneur-euse-s assoiffé-e-s. Tu parles d'un sentiment océanique. Je pense que j'aime m'effacer derrière une rythmique, comme mon présent perpétuel qui ne sait rien faire d'autre que de recommencer, encore et encore, des pas, des calories traquées, un regard englué de moi en moi sur les sensations dans mon ventre. Être collée à l'instant présent, sans pouvoir me projeter, puisque je n'existe que par le faire, l'action répétée de la restriction et de l'activité du corps.

*Je laisse la pensée s'échapper la tête pleine aime à se
vider comme le corps vider le trop-plein sans cesse
Anorexie Absence d'appétit Moi mon appétit s'exhibe en
malade Watch out pour l'orgie qui s'en vient Quand je
serai prête Je suis multiple et insaisissable Je brûle me
dévore de partout Rimbaud est maigre Artaud est maigre
Patti Smith est maigre je suis dans l'équipe des fort·e·s
Celleux qui gagnent contre les appétits tristes et sombres
Nietzsche dit qu'il faut battre ces appétits-là Dieu est
mort Dieu est enterré sous mes pas incessants je marche
contre le vent et je déjeune toujours d'air c'est Rimbaud
qui dit je déjeune toujours d'air et aussi d'absinthe il se
bourre la gueule aux alcools forts et moi aussi tout le
temps Mais je jeûne plusieurs jours parce que les alcools
forts contiennent énormément de calories c'est capoté
mais je suis en double déficit tout est calculé au millième
Je suis ivre comme l'air comme le bateau ivre je dérive
tout droit je sais exactement où je m'en vais*

2.2 La scie passe-partout requiert deux ouvrier·ère·s pour la manipuler

Je me forge en me dérochant. Je construis un corps qui garde la ligne de fuite. Mon *grounding* est liquide. Comme la société selon Zygmunt Bauman. Par opposition à la solidité des valeurs traditionnelles, il perçoit le monde contemporain comme fluide, ce qui correspond à la postmodernité. Un matériau qui nous échappe, intangible. « Une société “moderne liquide” est celle où les conditions dans lesquelles ses membres agissent changent en moins de temps qu’il n’en faut aux modes d’action pour se figer en habitudes et routines³⁹. » C’est-à-dire que les individus et les objets tombent rapidement en désuétude s’iels ne sont pas dans une adaptabilité constante. Dans la société liquide, il n’y a plus d’étanchéité des classes et des structures sociales. Au contraire, la porosité y est valorisée ; changer, transiter d’un lieu à un autre sans jamais y prendre racine. « La dérégulation élargie, la relativité des normes et la privatisation ont créé chez l’individu un grand malaise existentiel⁴⁰. » Nous n’avons pas d’ennemi·e·s tangibles, mais voyons un potentiel danger chez chaque voisin·e qu’on n’a jamais vu·e derrière la clôture, mais avec qui l’on partage probablement les mêmes vidéos sur notre *feed* Instagram. La néo-liberté est une forme de cloisonnement, une fuite perpétuelle de ses propres murailles. Un arrachement, toujours au service de la production.

La culture est définie par Bauman comme un devenir humain, elle implique d’être guidé·e·s et forgé·e·s par d’autres humain·e·s, bricolé·e·s, au fond, pour elleux. Or en ce début de XXI^e siècle, avec l’essor du néo-libéralisme, la culture semble s’être disloquée, plaçant le devenir-soi avant le devenir collectif, notamment depuis que la société n’est plus société d’États, comme dans la prémodernité, mais société d’individus. On cherche tous·te·s à devenir aussi *self-made* qu’une fournée de biscuit dont on a acheté la pâte toute faite, déjà précuisinée et édulcorée.

On essaie en somme de se sortir du circuit truffé d’injonctions paradoxales – « consomme, mais reste mince », « voyage, mais travaille », « prends soin de toi, mais produis » ... Tous ces ordres dans le but de se forger tout·e seul·e. Un *homo eligens*, toujours selon Bauman, ou « Homme

³⁹ Zygmunt Bauman, *La vie liquide*, traduit de l’anglais par Christophe Rosson, Paris, Albin Michel, 2013, p. 13.

⁴⁰ Simon Langlois, « La société est devenue liquide » dans *Les blogues de Contact*, 18 août 2016, en ligne, <http://contact.ulaval.ca/article_blogue/la-societe-est-devenue-liquide/index.html#note-30002848-1>, consulté le 15 juin 2025.

choisissant, mais non pas Homme qui a choisi⁴¹ ! », constamment incomplet, en processus de se trouver, aveuglé par l'illusion d'une telle possibilité, d'une telle réalisation. « [L]a vie liquide est une succession de nouveaux départs⁴² ».

Le choix fige, paralyse, tout en maintenant dans un mouvement oscillant, une hésitation. Il n'est pas anodin que la plupart des histoires d'anorexie commencent à l'aube de l'âge adulte, au moment des grands choix. L'instant où je suis une glaise à modeler. Je pense notamment à la novella *Bagels* de Fanie Demeule, qui met en scène une jeune femme souffrant d'anorexie dans une période charnière de sa vie, oscillant entre enfance et âge adulte, en prenant pour support la tradition familiale de l'achat de bagels comme une métaphore de sa volonté de guérir, pour elle ou pour les autres. La protagoniste, Anorexique, désire plus que tout parvenir à écrire, mais elle ne réussit qu'à esquisser des dessins enfantins, et parfois un poème « sirupeux⁴³ ». Elle tente, dans le cadre de sa thérapie, de réaliser un autoportrait aux pastels gras, et la scène transpire l'ambivalence : « Chaque fois, les traits ratent leur cible. [...] Il me semble qu'un autoportrait juste doit montrer quelque chose d'horrifiant. [...] J'ai peur de me blesser. [...] J'en dessine deux. Deux visages sur deux feuilles distinctes⁴⁴ . » Elle ne peut pas choisir entre rire et pleurer, coincée dans une vision manichéenne, comme si ses différents états d'âme étaient impossibles à concilier. La peur de se « blesser », en se représentant, en se regardant en face, et choisissant une forme plus ou moins solide, voilà qui terrifie l'Anorexique, puisque cela le-a priverait de toutes ses potentialités en dormance.

⁴¹ *Ibid*, p. 57.

⁴² *Ibid*, p. 8.

⁴³ Fanie Demeule, *Bagels*, Montréal, Hamac, 2021, p. 41.

⁴⁴ *Ibid*, p. 20.

Les infirmières et le psychanalyste mou veulent que je me remette à écrire pis dessiner dans mes carnets, mais j'arrive plus j'ai plus rien dedans qui soit apte à être étalé sur des pages parce que si j'ouvre la vanne putain je remplirais mille carnets et ce serait pas beau à voir parce que j'ai le mal du devenir je suis stuck in the jam sauf que je mange pas de confiture ça sert à rien de sucrer sa gueule ça passe direct dans le sang et on est empoisonné-e pénétré-e envahi-e j'aimais full ça travailler proche de la roue à eau dommage que je tienne plus debout j'aimais le bruit répétitif les client-e-s venu-e-s s'engraisser aux frais d'un pourboire dans ma poche parce que je suis mignonne et avenante dites mademoiselle vous en mangez des chips ou pas vous devez avoir un incroyable métabolisme vous êtes tellement mince bon finalement je sors quand même mon carnet et je fais un collage avec un monsieur obèse dans une bouée gonflable qui flotte dans l'océan et dans le ciel y a des corbeaux genre Hitchcock qui font peur c'est comme ça que je me vois comme un gros père absent effrayé par tout ce qui l'entoure inapte

2.3 Le pan représente toujours une partie du tout, du comble

Amélie Nothomb, dans *Biographie de la faim*, explique que « [l]a surfaim n'était pas la possibilité d'avoir davantage de plaisir, c'était la possession du principe même de la jouissance, qui est l'infini. J'étais le gisement de ce manque si grandiose que tout en devenait à ma portée⁴⁵. » Le non-être porte en lui la possibilité du tout-être. Or, posséder l'infini, cela pose la question des limites : celles du corps et de la cognition. L'Anorexique se love alors dans la rétention, la procrastination sempiternelle de la jouissance. Se délecter de remettre le festin à demain, puis à demain, puis à demain. Cette rupture entre le corps et l'esprit empêche l'écriture d'advenir.

Dans ma tête, la dislocation agissait. La voix nouvelle était forte qui empêchait désormais de se raconter des histoires. Mon récit intérieur, mélange de réel et de fantasmagories, n'avait jamais connu d'interruption : il accompagnait mes moindres gestes, mes moindres pensées. À présent, quand j'essayais de renouer avec ce fil narratif, la voie nouvelle s'imposait qui ne tolérait que l'anacoluthie. Tout devint fragment, puzzle dont il manquait de plus en plus de pièces. Le cerveau, jusque-là machine à fabriquer de la continuité à partir du chaos, se transforma en broyeur⁴⁶.

Comment peut-on écrire lorsque la dislocation est en œuvre entre la main qui trace les lettres et le cerveau qui les génère ? Le discours intérieur est complètement parasité par une forme de tyran incorporé à soi, par une internalisation d'injonctions corporelles, par des chiffres avec lesquels on se confond. Le fil de continuité dont parle Nothomb, similaire à cette volonté de la littérature dite post-postmoderne, de recoudre les fragments des récits entre eux, ne peut se tisser lorsque les discours collés à soi nous morcellent. L'écriture qui peut advenir dans un contexte d'anorexie active ne peut que se heurter aux bribes de discours internes, mais ne peut jamais s'inscrire dans une cohérence complète de soi, de sa propre mise en narration.

*

On souhaite s'affranchir de catégories préassignées, « se trouver soi-même ». Cette volonté d'autodétermination est positive jusqu'à un certain point, je pense à la question du genre, duquel on peut s'émanciper, justement, en prenant conscience de son aspect construit, binaire et

⁴⁵ Amélie Nothomb, *Biographie de la faim*, Paris, Albin Michel, 2004, p. 38.

⁴⁶ *Ibid*, p. 202.

performatif. Mais l'autodétermination a aussi ses écueils, si on peine à collectiviser nos maux, à se retrouver en groupe et à en tirer un sens global, un grand récit, qui met ensemble nos histoires. On en revient à la fragmentation, et à la tombée en désuétude des métarécits. Le collectif s'est fractionné en microrécits individuels, créant une désynchronisation entre le temps long et le temps de nos vies. Dans ma famille, on n'est plus mécanicien-ne-s de père en fille, mais je suis tour à tour comédienne, planteuse d'arbres, serveuse... Ce qui aurait pu être une longue histoire de passation est devenu un éclatement non linéaire au sein de ma propre existence. Cette fragmentation est lisible également dans une perspective psychanalytique, si on interprète « la perte de prestige des Grands Sujets », lesquels constituaient auparavant « une fiction logique, un point de repère sur lequel [pouvait] s'appu[er] une communauté pour expliquer son origine et sa fin » et qui avait « la particularité, [...] de limiter la jouissance des sujets, rendant ainsi possible la vie en communauté⁴⁷ », pour citer Louis-Daniel Godin, s'appuyant sur la pensée de Dany-Robert Dufour. En l'absence de récits, de sens partagé, de directions autres que notre horizon personnel, le capitalisme a le champ libre pour mener sa croissance exponentielle, et vouée à l'effondrement.

L'Anorexique tire sa jouissance du vide, de la faim, et refuse catégoriquement de sacrifier une miette de ce rien à une collectivité, quelle qu'elle soit. Iel ne souhaite pas s'inscrire dans une société où iel ne trouve pas sa place, trop préoccupé.e qu'iel est à se forger. C'est en ceci que je le.a perçois comme un reflet de notre époque « d'individus à la recherche de leur individualité⁴⁸ », puisque les structures communes ont « fondu ». L'anorexie est en ce sens une manifestation de la dissolution du lien social, au profit de la performance et d'une illusoire émancipation individuelle. Ce qui rassemble, la nourriture, le temps partagé, le plaisir, sont refusés en bloc ; la volonté de sculpter le soi prend toute la place.

Au climax de mon anorexie, je ne pouvais rien terminer, sauf ma course folle vers l'avant, ma fonte exponentielle, comparable à la marche aveugle et démesurée du consumérisme. Une fuite en avant. L'éclatement était mon étoffe, je tâchais de me bâtir sur du vide accumulé, sur des microstructures que je glanais au service de mon discours interne tyrannique. Ce que je pensais être une course vers

⁴⁷ Louis-Daniel Godin, « Entre catastrophisme et euphorie : *L'évasion d'Arthur ou la commune d'Hochelaga* de Simon Leduc », *Voix et Images*, vol. 46, n° 1 (136), automne 2020, p. 69.

⁴⁸ Zygmunt Bauman, *La vie liquide*, op. cit., p. 33.

moi n'était en réalité qu'une fuite hors de moi, mon propre effondrement à venir. Absence de narration, juste un éternel jogging vers l'instant d'après, vers une version de moi en intensification constante, un moi qui aspire à devenir moi, mais qui pense que le moi réside dans l'exponentialité de la performance et de l'émaciation.

Tout comme la dénutrition engendre une grande préoccupation vis-à-vis de la nourriture, ce que je ne parviens pas à mettre en moi m'obsède. Puisque la flexibilité et l'adaptabilité sont des oriflammes, on se forge dans une attitude de pliage de soi, de modelage interne et externe selon les critères fluctuants que la société impose, de ce qui serait une vie, un corps, souhaitables. Or, ces critères sont en croissance infinie, et l'on ne peut pas s'y fixer puisqu'ils exigent une accélération et une intensification constantes.

S'érigent des injonctions terrifiantes telles que la « tolérance à l'égard de la fragmentation », « l'empressement de détruire ce que l'on fait », « trouver son bonheur dans la dislocation⁴⁹ »... Il y a ici un paradoxe fondamental, celui de s'individualiser indépendamment de tout, alors même que les manières d'habiter le monde nous sont imposées par le système en place : « puisque Je suis appelé à me différencier, cette tâche semble intrinsèquement en auto-référence⁵⁰. » L'Anorexique est devant une double injonction, entre exigence de fidélité envers son « soi authentique » et dislocation de soi. Face à cette difficulté, ce paradoxe, l'Anorexique choisit de prendre la fuite, de se dérober à cette obligation de devenir un individu, tout en cherchant paradoxalement à se faire « in-dividere », indivisible, aussi indivisible que l'os, atome ultime du corps humain, dernière certitude que je est au monde.

La peau constitue une limite entre moi et le dehors, tout comme la bouche, par l'ingestion et la parole. L'Anorexique refuse ces limites, et pousse la notion de frontière encore plus loin, iel met cette membrane en crise ; je refuse que le dehors me pénètre – par l'ingestion de nourriture, par l'imprévu, et pourtant je me laisse dévorer par cette entité extérieure à moi qui est entrée en moi, la maladie. Je ne suis pas délimitée puisque je continue de m'effacer, et que le dehors me pénètre

⁴⁹ Richard Sennett, *Le travail sans qualités. Les conséquences humaines de la flexibilité*, traduit de l'anglais par Pierre -Emmanuel Dauzat, Paris, Albin Michel, 2000, p.85.

⁵⁰ Zygmunt Bauman, *La vie liquide*, op. cit., p. 31.

comme si j'en étais le symptôme. Je change de forme et de peau. Je n'ai de réalité qu'extérieure à moi. L'anorexie me rend poreuse à l'air du temps, qui m'incite au surinvestissement de moi, et à ma propre dislocation, pour me fondre dans les injonctions sociétales.

*

Liberté et sécurité se bousculent en moi, entre volonté de s'émanciper – s'émacier, même au niveau identitaire, et besoin de correspondre aux normes et attentes (qui sont « solides » et stables). Arendt mentionne que « la culture se trouve menacée quand tous les objets et choses du monde, [...] sont traités comme [...] s'ils n'étaient là que pour satisfaire quelque besoin. » Elle dénonce ainsi un « utilitarisme de la fonction⁵¹ », ce qui revient à dire que les notions de solidité et de durabilité deviennent désuètes, étant donné que la société post-postmoderne prolifère dans l'impermanence, le tout jetable.

L'Anorexique se retrouve donc aux prises avec une envie de sortir de toutes les nécessités. Aussi bien des besoins physiologiques que des passages obligés de l'existence. Pourtant, iel se débat également avec un besoin viscéral de s'ancrer dans des routines, d'être en contrôle. À la fois complètement figé-e, et complètement en mouvement, le moi Anorexique essaie de s'agripper corps et âme au cadre qu'iel se construit, pour tenter de s'amarrer au milieu de l'abysse qu'est le monde intérieur. Il ne reste que ces fameux et précieux os pour structure tangible, indubitable. Iel cultive donc une forme de stabilité dans le vide, ce qui ressemble à ériger une charpente dans un environnement vacant.

Le propre de l'Anorexique consistant en une éternelle insatisfaction, la stabilité est sans cesse remise en cause par le perfectionnisme : aucune stase corporelle n'est permise, puisque le corps n'est jamais assez maigre. Cet·te être torturé·e demeure dans l'instabilité, le devenir constant, et le non-devenir, en même temps, dans une sorte de régression. L'utopie de la transformation n'est plus perçue que comme individuelle, avec le squelette pour récif. Je me fais nœud dans le tumulte

⁵¹ Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, op. cit., p. 222.

liquide, sclérose dans les vents. En quelque sorte, c'est un mécanisme de défense logique : face au trop-plein, aux fuites nombreuses, je me retire.

CHAPITRE 3

REPÉRAGE DES FUTURES

Julien est superbe comme mec il est technicien de lumière pour le théâtre il est dans l'ombre, mais il a tout appris tout seul c'en est un vrai qui s'est forgé au burin récemment il a perdu son père et il disait comme ça une phrase qu'il a trouvée chez une autre j'ai l'impression que je suis un homme nouveau qui doit prendre racine dans le vide Julien m'a laissé conduire bourrée sa voiture automatique j'avais pas de permis et un IMC des catacombes Julien retape seul la maison de son père parce que c'est une manière virile de faire un deuil ça retaper une maison il refait tout il déterre les fondations il pète tout sauf les murs porteurs un jour il me dit hey tu viendrais pas faire de la peinture quand t'as une pause d'hôpital je dis oui je viens en pantalons de travail et je veux vite rentrer à l'hôpital après vingt minutes parce que c'est le moment de la pesée et je veux pas manquer la pesée je brûle de voir ma progression de fonte musculaire et là quand je repars il me regarde et il me dit :

Putain, qu'est-ce que tu fuis ?

3.1 La vanne permet la rétention ou le relâchement

La fuite peut constituer un mécanisme sain de protection de soi. La fuite constitue une opportunité de retrait de la domination. Pourtant, la fuite Anorexique est dangereuse et destructrice, et ce paradoxe m'interpelle. Je parle de danger identitaire, puisque nous sommes tous·te·s conscient·e·s du danger physique que représente cette maladie. Pour explorer cette question, je fais appel à un texte fondateur de la fuite, le fameux « Éloge de la fuite⁵² » du neurobiologiste français Henri Laborit. « Nous ne vivons que pour maintenir notre structure biologique [...], toute cette structure vivante n'a aucune raison d'être, que d'être⁵³. » Face à cette fatalité nommée avec légèreté, Laborit explique que l'humain·e est en lutte constante avec ses pulsions, qui dans l'espace social ne peuvent pas toujours s'assouvir. « Se soumettre, c'est accepter la pathologie psychosomatique qui découle forcément de l'impossibilité d'agir selon ses pulsions. Se révolter, c'est courir à sa perte⁵⁴. »

La révolte, selon Laborit toujours, ne peut mener qu'à recréer une échelle hiérarchique dans le groupe, ou aboutir à la suppression du·de la révolté·e par les autres. En d'autres termes, la révolte est un leurre menant tout droit à l'exclusion, ou au renversement du pouvoir conservant la même structure de domination, et la soumission engendre l'automutilation, la réversion d'un être contre lui-même. L'Anorexique, en un sens, se révolte et se soumet par choix, refusant le joug de son corps et refusant, justement, d'agir selon ses pulsions. Iel fait le choix de subir le non-assouvissement de ses élans vers la nourriture. Iel, en un mot, fuit son propre désir. L'essayiste Frédérique Bernier nomme ce paradoxe du désir :

Il est à peu près insoutenable, en effet, de prendre la mesure de notre soumission à quelque chose de si volatile et injuste, contradictoire et impétueux [...]. S'y soumettre, c'est brûler vif. S'en prémunir, c'est mourir lentement. [...] Le désir nous trouve ou bien prêts à l'abandon, [...] ou bien barricadés, glacés, en marge de notre propre vie⁵⁵.

Comme le dit Laborit, « Il ne reste plus que la fuite⁵⁶. »

⁵² Henri Laborit, *Éloge de la fuite*, Paris, Folio Essais, [1976] 1985, pp. 12-17.

⁵³ *Idem*, p.12.

⁵⁴ *Idem*, p.16.

⁵⁵ Frédérique Bernier, *Chimères*, Montréal, Nota Bene, 2024, p. 31-33.

⁵⁶ Henri Laborit, *Éloge de la fuite*, *op. cit.* p. 16.

Bien avant que j'arrête de manger genre quand j'ai dix ans y a Madame Verger qui me dit quand je rends mon devoir ton écriture elle se cherche et je pense qu'elle se trouvera jamais Regarde t'écrit une lettre en attaché une lettre en détaché tu ne prends jamais vraiment position tu t'ancres jamais dans un style je suis une folle avoine incapable de rester juste bonne à partir tout le temps, WATCH OUT que je vais me la trouver mon écriture la trouver dans ce creux sinueux où elle reste impossible à débusquer je m'ancrerai dans l'incertain je nagerai dans les béances du reste je me dérobe

Nouvelle job dehors au froid alors je me donne trois mois après je crisse mon camp pour cause de perte de poids exponentielle ça fait toujours son petit effet aux employeur·euse·s là c'est des remplacements de personnel de remontées mécaniques au ski chez les bourgeois en fait mon rôle c'est de faire acte de présence statique moi je suis jamais statique je passerai mes heures à casser la glace au sol for no reason à part me réchauffer pis avoir l'air de travailler pis brûler des calories pendant que les employé·e·s vont manger moi je mange pas je remplace iels n'ont pas pensé à quand est-ce que j'allais manger moi si mon shift est de 10h à 15h mais tant mieux je n'aurai pas le temps de manger bon l'idée est aussi de se sentir disparaître dans le blanc de la neige pis l'avancée continue des télésièges je ferme la barrière sur les enfants le même geste répété je dis bonne journée bon appétit

3.2 La galère sert à raboter le bois grossier

La fuite, seul moyen de « demeurer normal par rapport à soi-même⁵⁷ » au creux des dominations de toutes sortes, des jeux de pouvoir et de performance. Selon les critères que j'emprunte à Matthew B. Crawford et Henri Laborit, la fuite de l'Anorexique est problématique en tant qu'iel cherche à s'affranchir des conditions d'émergence et de maintien de son corps, iel refuse de se soumettre à la matière. Si l'on reprend les préceptes de Laborit, l'anorexie n'est pas une saine manière de fuir, de se protéger.

L'Anorexique fuit une sécurité pour une autre. En se refusant la sécurité que représente le fait de s'alimenter et de se reposer suffisamment, iel se love dans des schémas d'une sécurité illusoire, de l'ordre de la routine tyrannique, de la discipline, de l'inévitable. En ce qui concerne la domination, c'est encore plus marqué. L'Anorexique, de par son ascèse, éprouve une sensation de supériorité, se maintenant pleinement dans une compétitivité, certes induite par la société, mais également développée à l'intérieur de soi; une hiérarchie interne construite sur du vent : être celui qui mange le moins, qui est le-la plus maigre, qui réussit le mieux intellectuellement et/ou physiquement, qui se repose le moins... Muriel Darmon, sociologue française, le confirme : « La tension vers l'exceptionnalité sociale s'inscrit ainsi dans des pratiques concrètes de comparaison et de compétition⁵⁸. » Cette fuite vers le haut me concerne moins, étant donné que mon ascèse se voulait plus mystique que sociale. Ma fuite n'était pas verticale, elle était horizontale. Il s'agirait plutôt d'une fuite de l'ordre des « mains de l'agité », une forme de dispersion, que Denis de Rougemont oppose aux « mains du modelleur, qui façonnent, marquent, font siennes, laissent leur empreinte sur les choses⁵⁹ ». Malade, je ne savais pas (me) façonner. Juste effleurer, compulsivement, tout ce qui m'entourait. Sans laisser de trace.

L'ancrage social impossible s'incarne donc dans le corps fuyant de l'Anorexique, qui s'agrippe à son symptôme à défaut d'avoir une prise sur son destin. En évoquant la fuite, j'en veux du fond du cœur à Rimbaud, qui me fait de l'œil depuis des millénaires avec ses théories de « long et

⁵⁷ *Idem.*

⁵⁸ Muriel Darmon, *Devenir anorexique, op. cit.*, p. 291.

⁵⁹ Denis De Rougemont, *Penser avec les mains*, Paris, Gallimard, 1975, p. 65.

déraisonné dérèglement de tous les sens ⁶⁰ », avec ses « déjeuners d'air ⁶¹ » et ses marches interminables à travers les Ardennes. Rimbaud a forgé un archétype mystique, pas durable, pas pérenne. Il s'est fui et a fini par fuir, en Abyssinie, fuir même la poésie. « Arthur, peux-tu nous aider à traverser la rue, nous sommes de vieilles dames vaincues, des vieillards surgelés, des bébés mort-nés⁶² », écrit Brigitte Fontaine. Anorexique, Rimbaud constitue mon messie, mon grand Sujet (pour reprendre la formule de Dany Robert-Dufour). Mortifiée de constater la mort de Dieu et la liquidité du monde logée en mon corps, je me réfugie en les préceptes de ce « primitif androgyne⁶³ », qui devient mon gourou. Mon élite à moi se dérobe à lui-même.

Arthur Rimbaud incarne la fuite grandiose, la fuite de soi, en soi, avec soi. Il fuit la ferme familiale de Roche, l'appartement de Charleville-Mézières, pour des errances parisiennes, belges, même anglaises... Pour une romance avec Verlaine, pour la poésie. Poète, il se fuit, se faisant vendeur d'armes en Abyssinie. Le tout dans une ascèse totale, que j'interprète comme une injonction à la frugalité : « Je déjeune toujours d'air. [...] Mangez les cailloux qu'on brise, les vieilles pierres d'églises. [...] Tournez, faims, [...] Attirez le gai venin⁶⁴ », « Le soir j'ai soupé en humant l'odeur des soupiraux d'où s'exhalaient les fumets des viandes et des volailles rôties des bonnes cuisines de Charleroi⁶⁵ ». Je me suis mise à chercher moi aussi ce gai venin, à souper par procuration. Arthur est aussi très fort pour sublimer les appétits inassouvis, comme moi, marquée à l'os par le poème *Au Cabaret Vert* – « Au Cabaret Vert, je demandai des tartines / De beurre et du jambon qui fut à moitié froid⁶⁶ », où il décrit une arrivée exténuée dans un tripot où une serveuse à la poitrine généreuse lui sert des tartines de beurre, du jambon tiède et une chope de bière. Voilà qui rappelle mon appétit pour le vide qui creuse les possibles, les ouvre, faisant de la place en moi.

La grande fuite que Rimbaud a réussie, c'est celle d'ouvrir, justement, des lignes de fuite dans la

⁶⁰ Arthur Rimbaud, *Lettres du voyant*, Paris, Éditions des cahiers libres, 1929, p. 51.

⁶¹ Arthur Rimbaud, *Œuvres complètes*, Paris, Éditions de Cluny, 1942, p. 152.

⁶² Brigitte Fontaine, *Chute et ravissement*, Paris, Actes Sud, 2017, p. 20.

⁶³ *Ibid*, p. 14.

⁶⁴ Arthur Rimbaud, « Faim » dans *Une saison en enfer*, Paris, Pocket, [1886], 2010, p. 175.

⁶⁵ Arthur Rimbaud, « Lettre à Léon Billuart », dans *Lettres de la vie littéraire d'Arthur Rimbaud*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1990, p. 25.

⁶⁶ Arthur Rimbaud, « Au Cabaret-Vert (1870) », dans *Œuvres complètes*, Paris, Éditions de Cluny, 1942, p. 58.

langue et la littérature. J'emprunte le concept de ligne de fuite à Félix Guattari, qui prend pour exemple le « dérèglement des sens » rimbaldien en tant que « micro-agencement d'énonciation⁶⁷ », qui constitue alors une voie de sortie de la binarité polaire sémiotique, de la limite des mots, qui nous enferme. Une ligne de fuite permet de passer de la dichotomie à l'arborescence, de la ligne droite au rhizome. Le micro peut rapidement devenir macro et engendrer des révolutions. Parce que tout commence par la manière de nommer le monde, et de la « langue adulte, normale, masculine, hétérosexuelle, [...] blanche et capitaliste⁶⁸ ». Percer l'enveloppe restreinte des termes permet de générer de nouveaux réseaux de sens, pour aller vers « le désir libre de construire des connexions, libre d'articuler des sémiotiques de toute nature, échappe à cette logique infernale des investissements et surinvestissements de pouvoir⁶⁹ ». Selon Deleuze et Guattari, on ne désire jamais un seul objet, mais on désire dans un ensemble.

Le désir nous laisse sans cesse sur notre faim. Ainsi, l'anorexie est un refoulement du désir et une incarnation de la faim. Cette émaciation est fuite de son propre désir, « que les fonctions d'équipement mutilent, fractionnent en permanence [...], non seulement les tribunaux visibles de la justice et de l'éducation, mais également ceux, invisibles, de l'inconscient⁷⁰. » Cesser de refouler le désir, c'est être en fuite vers l'absolu, puisque le désir est moteur, mouvement, insatisfaction plurielle. Le capitalisme nous pousse à croire que notre désir peut être comblé par des objets – voitures, vêtements, divertissements etc., mais nous laisse incomplets, sur notre faim, et l'on tente de réduire le désir d'un sujet multiple à un objet unique, limité. On se cherche, on cherche un sens à sa vie, mais la vie est ailleurs.

« [L]a vie liquide se nourrit de l'insatisfaction du moi par rapport à lui-même⁷¹ ». Ce que je désire, c'est moi-même dans une complétude illusoire que je ne trouverai jamais, si je refuse que mon identité ne soit rien d'autre qu'un rapaillage d'expériences et de penchants, de traits hérités et

⁶⁷ Félix Guattari, *Lignes de fuite. Pour un autre monde des possibles*, Paris, Éditions de l'Aube, 2011, p. 126.

⁶⁸ *Ibid*, p. 175.

⁶⁹ *Ibid*, p. 121.

⁷⁰ *Idem*.

⁷¹ Zygmunt Bauman, *La vie liquide*, Paris, Pluriel, 2023, p. 22.

d'influences. Guattari parle même « d'aliénation du désir ⁷² », puisque les structures sociales fractionnent nos pulsions, les tordent pour les canaliser. Surtout, en les mettant au service du travail, qui astreint les corps. Cela commence dès l'école primaire, par cette contrainte qui consiste à « capter l'énergie sexuelle des enfants, [...] pour la déterritorialiser, [...] pour l'impuissanter, pour la faire basculer dans les zones d'effondrement de la sémiotique du pouvoir⁷³ ». Cette énergie sexuelle est mise au service de la machine capitaliste, au sein de laquelle le désir ne sert qu'à consommer et à se cristalliser dans la force de travail.

*

Rimbaud incarne un désir brûlant, Rimbaud ne survit qu'en allant de l'avant, sans regarder autour. Il m'a insufflé le mépris des « Assis⁷⁴ », dans son poème éponyme. Ceux qui vivent dans la passivité, l'attente, le manque d'ardeur, les cols blancs stéréotypés, engoncé-e-s dans leurs costumes trois-pièces, pas fichu-e-s de se salir les mains. Lui et moi, on y préfère la rudesse des chemins caillouteux, l'épreuve, la douleur. J'ai cela dit plus de mal à coopérer avec sa conception de la féminité : la passivité, la réceptivité, la douceur et le soin que l'on prend de soi y sont associés, chez Rimbaud, et sont hautement dégoûtants pour lui, voir son poème *Vénus anadyomène*⁷⁵ !

L'anorexie peut être perçue comme une manière de se déprendre de ce qui, physiquement, nous fait femme aux yeux de la société, soit les caractères sexuels secondaires apparaissant à la puberté – hanches, poitrine, etc., en termes de sexuation intégrée dans les rapports sociaux. S'en débarrasser, c'est : « S'affranchir du corps maternel et nourricier, [...] exhiber une morphologie évoquant davantage l'efficacité, la rationalité. [...] Le corps reproductif contre le corps productif.⁷⁶ » Les normes sont forgées à l'image des hommes, ainsi l'émancipation, puisqu'elle est traditionnellement associée au (corps) masculin, implique pour certaines femmes d'arborer des corps musclés et secs. Je me revois prendre de la testostérone en gélules achetée sur Internet, moins pour atteindre une

⁷² Félix Guattari, *Lignes de fuite*, op. cit., p. 110.

⁷³ *Ibid*, p. 78.

⁷⁴ Arthur Rimbaud, *Les Assis*, dans *Poésies*, 1870.

⁷⁵ « — La graisse sous la peau paraît en feuilles plates / Et les rondeurs des reins semblent prendre l'essor... », dans Arthur Rimbaud, « Vénus Anadyomène », dans *Œuvres complètes*, op. cit., p. 39.

⁷⁶ Susan Bordo cité dans Mona Chollet, *Beauté fatale*, Paris, La Découverte, Poche, 2015, p.148.

certaine ambiguïté dans mon genre, en ce temps-là, que pour les effets stimulants, la prise de masse musculaire et la fonte de graisses. L'injonction est paradoxale : une femme correspondant aux standards de beauté contemporains est certes svelte et musclée, mais elle possède également des courbes « à la bonne place ». Ce à quoi je n'ai jamais aspiré, cherchant plutôt à gommer tout ce qu'il y avait de féminin en moi.

Une conversation avec un-e charpentier-ère transmasculin-e m'a profondément marquée, iel me décrivait l'euphorie de genre⁷⁷ qui émerge lorsqu'iel enfile sa ceinture à outils et ses pantalons de travail, lorsqu'iel répare de grosses structures en bois. Iel aura cette impression d'être « *one of the boys* ». J'ai moi aussi éprouvé cette euphorie, en travaillant sur un chantier naval et en pratiquant le drag. Je me demande si Rimbaud l'a éprouvée aussi. Sa correspondance relate une subite passion, à l'aube de la trentaine, pour les métiers manuels, harcelant sa famille de lui envoyer en Afrique des ouvrages traitant de fonctionnement de machines, de techniques de charpente, etc. « J'ai absolument besoin pour mon travail de deux livres intitulés *Album des scieries forestières et agricoles*, [...] et *Le livre de poche du charpentier*⁷⁸. » Cette demande s'exprime avec autant de voracité que lorsque, plus jeune, il souhaitait apprendre les langues. Arthur, comme moi, s'intéresse à la structure tangible du monde, et partant, il sait qu'elle réside dans les matières et le langage, ce qui est une seule et même chose.

C'est d'ailleurs ce que défend Monique Wittig dans son essai « Le cheval de Troie », lorsqu'elle écrit que « le deuxième élément auquel un écrivain a affaire [le premier étant le « vaste corpus d'œuvres »], c'est le matériau brut, c'est-à-dire le langage [...]»⁷⁹. » Remarquons que la métaphore employée par Wittig est précisément celle d'une structure de bois :

Les mots sont, chacun d'eux, comme le cheval de Troie. Ce sont des choses, des choses matérielles, et en même temps ils ont un sens. Et c'est parce qu'ils ont un sens qu'ils sont abstraits. Ils sont un condensé d'abstraction et de concrétude et en ceci ils sont

⁷⁷ Ashley Austin, Ryan Papciak et Lindsay Lovins, « Gender euphoria : a Grounded Theory Exploration of Experiencing Gender Affirmation », *Psychology and Sexuality*, mars 2022, vol. 13, n° 5, en ligne, <Gendereuphoriaagroundedtheoryexplorationofexperiencinggenderaffirmation (1).pdf>, consulté le 16 novembre 2015.

⁷⁸ Arthur Rimbaud « Lettre à sa famille », dans *Rimbaud, Œuvres complètes*, André Guyaux, Paris, La Pléiade, 2009, p. 112.

⁷⁹ Monique Wittig, « Le cheval de Troie », *La pensée straight*, Paris, Amsterdam, [2001] 2018, p. 125.

complètement différents de tous les autres médiums dont on se sert pour créer de l'art. Les couleurs, la pierre, l'argile, n'ont pas de signification, le son n'a pas de signification en musique, et le sens qu'ils prennent une fois devenus forme n'est bien souvent, ou même la plupart du temps, un sujet de préoccupation pour personne⁸⁰.

⁸⁰ *Ibid*, p. 127.

*Arthur mon amant vénéneux heureusement qu'il ne me
reste plus rien d'une femme pour qu'on puisse faire
l'amour Arthur je sais que tu m'échappes mais tu restes
encore mon icône queer mon christ hermaphrodite mon
inatteignable chaton TPL tu es le dieu renversé le dieu
que je domine parce que t'as été lâche t'as fui pour mieux
revenir pleurer maman apprendre le catéchisme la raie
de côté je te sais dans le fond toujours hirsute et
incapable de ne pas mourir d'une fièvre de plomb quand
tu t'assieds reste encore Arthur ma dérive mon power
bottom ma vision mon long et déraisonné dérèglement de
tous les sens ma fuite verdâtre et rose Arthur je sais que
tu dors pas tu fais semblant tu joues au plomb dans l'aile
mais je sais que tu transmutes en or les rides de ta mère
Arthur donne-moi ta main que l'on effleure encore les
choses sans y laisser notre trace*

3.3 Le chantournement est un évidement, le contour laisse la place au creux

J'aime l'escalade comme j'aime Rimbaud. Physiquement. Alors que je ne ressens jamais de force de préhension sur ma vie, en avoir sur mon corps, sur ces prises-là, poignées, fentes, surfaces, volumes, m'y accrocher, me suspendre, me tracter me fait un bien fou. Il me semble n'être capable que d'effleurer les professions, sans jamais parvenir à m'y atteler sur le long terme. Les mains pleines de magnésie, une amie également adepte de ce sport m'a tendu un jour *La fin des choses*, de Byung-Chul Han, un philosophe coréen – qui a d'abord étudié en métallurgie ! – et dont les ouvrages accessibles traitent d'enjeux du contemporain : transparence, capitalisme, fatigue, numérique, divertissement... Je me suis immédiatement accrochée à une phrase, tirée d'un passage où l'auteur dénonce l'émoussement de notre perception, toujours recouverte par une membrane d'informations : « La perception perd en profondeur et en intensité, en corps et en volume. Elle ne se plonge pas dans la *strate de présence* de la réalité. Elle ne fait qu'en effleurer la surface informationnelle⁸¹. »

La strate de présence serait recouverte par un plasma d'informations, plasma que je vois comme le symptôme Anorexique, la voix en moi qui compte et recompte, les pas, les calories. Ce symptôme empêche l'Anorexique de vivre, le-a collant à ses propres actions répétées, le-a rendant incapable de se dissocier de l'action. Cette carapace de maigreur affole l'autre, tout en le-a tenant à distance. L'Anorexique a beaucoup de difficulté à toucher le monde qui l'entoure, noyé-e dans son éparpillement. Ses mains sont occupées à effleurer le monde, sans jamais y laisser de trace profonde. L'apparence, la forme, fait écran au contenu.

Forte de nombreuses expériences en psychiatrie, j'ai connu des milliers de déréalisations et dépersonnalisations. De totales dissolutions de mon corps et de mon esprit dans les éléments qui m'entourent, que je qualifierais aujourd'hui d'épisodes psychotiques, où je me retrouvais poreuse à la réalité, incapable d'étanchéité. Pourtant, je n'hallucinais pas. Mon cerveau, simplement saturé, déconnectait. J'ai découvert la notion de psychose froide⁸² des années après ma dernière hospitalisation, en cours de psychanalyse et littérature, alors que je n'étais absolument pas familière avec ces termes, ces concepts. Elle se définit par plusieurs caractéristiques, dont l'absence de délire

⁸¹ Byung-Chul Han, *La fin des choses*, op. cit., p. 85.

⁸² Évelyne Kestemberg, *La psychose froide*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Le fil rouge », 2001.

et d'hallucinations, alors que la personne qui en souffre est dans le déni de ses symptômes – ici, Anorexiques, et ressent un immense vide, une carence émotionnelle. Celui qui souffre de psychose froide peine à interioriser son ressenti, à s'identifier à ce qu'il vit. Comme dans toute forme de psychose, la principale source de souffrance réside dans la perte de contact avec la réalité. Ce manque de prise sur le réel, qui pour le coup se met à nous transpercer, nous déborder, est vraiment apparent dans cet état qui condamne celui qui en souffre à un effleurement pénible du réel. Il s'agit d'une psychose, mais sans délire. Le réel nous résiste, on s'y brûle, puisque l'on ne parvient pas à l'apprivoiser par le langage, à « faire sens », ou alors, justement, le langage est pour nous coincé dans le réel, les mots ne nous servent plus à appréhender les choses, mais ils deviennent eux-mêmes des choses distinctes de notre expérience. Faire sens, dans cette perspective, peut consister pour l'Anorexique à établir des hiérarchies propres à son échelle de valeurs : classer les gens selon leur corpulence, les aliments selon leur teneur calorique, et ainsi structurer le monde de la manière que lui dicte la maladie.

Je distingue ici « réel » de « réalité » au sens lacanien des termes, la réalité étant, dans cette typologie lacanienne, le réel perçu au prisme de l'imaginaire (l'image de soi) et du symbolique (le langage). Autrement dit, du moment que nous avons commencé à parler, que nous avons intégré une image de nous (schéma corporel et identité) s'appuyant sur les mots des autres, nous n'avons plus accès au réel non médiatisé. Le réel est l'état brut des choses, inaccessible et indicible comme tel. Le rejoindre consisterait donc à s'extraire d'un leurre nécessaire, à sortir de soi. Le réel sans le symbolique n'est pas appréhendé, pas intégré, il résiste.

Dans la psychose, le discours se fixe sans marge au « réel », puisque la « barrière de Saussure a sauté⁸³ ». C'est-à-dire que l'objet concret que le mot signifie est « collé » à l'objet acoustique qui le représente, ce qui rend impossible la distinction entre le son du mot et le contenu, créant ainsi dans certains cas qui intéressent la psychanalyste Silvia Lippi un discours logorrhéique vidé de son sens. L'accès à la réalité est donc rendu impossible. Un exemple très récurrent dans l'anorexie est celui de la forme du ventre, celui-ci étant perçu comme « immense, gonflé, gros, etc. », et le malade ne fait plus la différence entre son intéroception – mise en mot par le signifiant, et la réalité :

⁸³ Silvia Lippi, « À l'écoute du rythme... dans le free jazz et le discours maniaque », *Topique*, 2014, n° 129, p. 143.

iel peut réellement se ressentir comme « immense, gonflé, gros ».

Dès lors, tout se passe comme si le psychotique traitait les mots comme des choses identiques les uns aux autres, au détriment de la valeur différentielle du langage qui confère au mot son statut discontinu sur lequel est fondée la métonymie. Ainsi assiste-t-on dans la clinique des psychoses à un déferlement du signifiant sans ponctuation, privant le sujet psychotique de l'accès à une signification qui lui soit singulière⁸⁴.

Un Je qui ne peut pas s'arrimer à la réalité, qui se soutient autant que possible en élucubrant compulsivement en formules creuses et des inventions verbales. Stora s'intéresse à la multiplication des néologismes dans le discours psychotique, laquelle « témoigne de ce défaut radical de métonymie qui signe littéralement la structure psychotique⁸⁵ », dans la mesure où le néologisme n'appartient pas au réseau de mots partagés avec l'autre. L'altérité devient donc impossible à incorporer, à nommer, à saisir. Dans ce qu'elle est une psychose froide, l'anorexie oblige son sujet à glisser sur le monde, sans y prendre corps. Surtout, puisque le signifiant devient concret, l'espace entre moi et l'image de moi n'existe plus, l'espace entre les concepts et moi non plus. À l'inverse, « [l]orsque nous sommes en bonne santé, la signification l'emporte sur le son⁸⁶. » Le-a psychotique aura en revanche tendance à perdre la signification au profit du son, ou du moins à trop distinguer les deux. Iel ne peut plus exister sans toutes ces poches vides que sont les restes des mots autour de nous. Ne demeurent alors que ces bulles dégonflées comme des jouets brisés, qui s'empilent compulsivement pour qu'iels s'acharnent à en extirper un petit restant de ce nectar qu'est le sens.

Lorsque je suis en psychose, je perds une partie de la notion de réalité, au profit du réel. Ainsi s'estompe un peu trop l'écart nécessaire entre moi et les choses, si précieux, écart à partir duquel peut s'articuler la mise en récit de soi, cruciale, et de là, enfin, l'écriture. Cet écart est l'espace du geste. Réel et réalité demandent encore à être distingués, et pour cela j'emprunte les mots limpides de Marie-Thérèse Mathet :

Le réel se distingue absolument de la réalité. Cette dernière appartient au registre symbolique (on baigne en effet dans un océan de langage). Elle se fonde aussi sur le

⁸⁴ Éric Stora, « La notion de structure à l'épreuve de la psychose », *Le journal des psychologues*, no. 239, 2006, p. 61.

⁸⁵ *Idem*.

⁸⁶ Bibiana Morales, « Virginia Woolf entre la maladie et l'écriture », *Psychanalyse*, no.12, 2008, p. 37.

registre imaginaire. La réalité, “c’est le réel apprivoisé par le symbolique, avec lequel va se tisser l’imaginaire”⁸⁷. Mais le réel est au-delà de la réalité. Le réel, c’est ce qui, de n’avoir pas été vécu de la réalité, fait symptôme de la vie. C’est ce qui ne marche pas, ce qui cloche dans l’existence⁸⁸.

Ainsi, en psychose, on est assigné.e au réel sans avoir le filtre de la réalité qui rend le réel tolérable. On ne sait plus médier par le symbolique, on subit l’existence dans tout ce qu’elle a de plus cru, de plus insaisissable, impossible à incorporer. Le réel nous résiste, tout en nous avalant au complet. Une énigme phagocyte, un impossible à mettre en mots.

⁸⁷ Jacques Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 439.

⁸⁸ Marie-Thérèse Mathet « Le réel chez Lacan », *Littérature et psychanalyse*, Université de Toulouse Jean Jaurès, 2019, p. 2.

Je me suis acheté un très très gros marqueur genre la mine fait la taille de mon poignet pis je me suis écrit sur l'avant-bras en immense NATCHAVE c'est un terme de gitans c'est le titre d'Alain Guyard le philosophe forain pis ça veut dire se barrer s'enfuir se faire la malle c'est ça que je veux c'est garder à jamais le sourire en partance d'Arthur Rimbaud je m'ancre dans le monde tangible par les tatouages passés présents futurs de mine cancérigène ou de machine de professionnel-le-s je m'alourdis d'encre noire pour délimiter la surface de contact entre moi et le monde parce que je la trouvais atrocement pâle

3.4 Le trait de Jupiter assemble deux longueurs de bois pour élargir un encadrement

Au paroxysme de ma maladie, j'ai commencé à me tatouer, et à m'écrire énormément de mots sur le corps, au marqueur. Des mantras ou d'interminables listes de choses à faire ou à ne pas oublier. Des directions, des ordres. J'étais devenue comme l'une de ces poches signifiantes, vidées de leur signifié. Paradoxalement, je me gavais de mots et de lettres, pour tâcher de m'arrimer (enfin) à la réalité. Essayer de m'incarner. Quelque part. Je manquais cruellement de distance avec le monde qui me résistait tout en me pénétrant complètement. Comment manipuler, prendre en main, une chose diffuse qui vous saisit tout entier-ère, qui constitue votre univers et votre corps, qui vous déborde. Comment avoir une prise sur l'air du temps, alors que celui-ci se liquéfie. Il faut de la distance, la distance, peut-être, entre le cerveau et la main, entre la main et la ligne tracée, qui, elle sait s'accrocher aux signifiés, écrit Madeleine Gagnon dans « La tentation autobiographique ».

L'écriture est l'antidote contre le délire narcissique. Quand Narcisse contemple son image, il est virtuellement appelé à l'acte créateur. La contemplation de soi est la condition essentielle à toute création d'œuvre. Mais quand Narcisse veut saisir cette image, s'en emparer comme le réel de lui, comme s'il n'y avait entre elle et lui aucune distance, aucun leurre, aucune fiction, aucune écriture, il entre en symbiose, y colle et s'y rive, il en meurt. // Si Narcisse avait accédé à l'écriture de sa vision, il ne se serait pas engouffré en elle⁸⁹.

En d'autres mots, Narcisse aurait pu s'affranchir de son image s'il avait eu accès au symbolique. L'étymologie du terme « affranchi », que j'affectionne beaucoup, dérive du préfixe *ad*, « aller vers », et de *franc*, « libéré-e des servitudes ». Le fantasme absolu de la personne Anorexique est celui de se libérer des servitudes qu'impose la maladie. L'idée d'une guérison est sans cesse invisibilisée par cette volonté d'affranchissement de notre redevance envers notre corps – lui donner suffisamment de repos et de nourriture, et envers les attentes sociales que l'on fuit ou, au contraire, que l'on se tue à essayer de combler. Le rapport de l'Anorexique à la servitude est un brûlant paradoxe : se faire servant-e, esclave des injonctions sociales et de celles de la maladie, tout en refusant les douces servitudes de l'existence. La servitude, si elle est dépendance, est aussi un attachement. L'affranchissement nous laisse sans amarres. La soumission nécessaire au travail manuel, soumission aux éléments, aux règles, protocoles et exigences du matériau, nous rend

⁸⁹ Madeleine Gagnon, « La tentation autobiographique », *Autobiographie*, t.II : *Toute écriture est amour*, textes réunis et présentés par Jeanne Maranda et Maïr Verthuy, Montréal, VLB Éditeur, 1989, p. 167.

humblement capables d'appréhender la réalité. Elle nous rend paradoxalement indépendant·e·s, puisque pleinement unifié·e·s, n'est-ce pas l'altérité qui renforce le soi ? Le travail manuel, selon Matthew B. Crawford, « offre un antidote séduisant aux vagues sentiments d'irréalité, de perte d'autonomie et de fragmentation de la conscience [...] »⁹⁰.

⁹⁰ Matthew B. Crawford, *Éloge du carburateur*, *op. cit.*, p. 37.

Iel était ébéniste iel utilise maintenant le cerveau plus que son corps je lui demande le vis-tu bien que ça ait changé ta shape que tu ne sois plus aussi musclé·e et défini·e et fonctionel·le qu'avant quand tu travaillais le bois iel dit je m'en criss mon corps c'est un outil pour travailler le bois ou les mots que ce soit la calle des mains ou les migraines à force de trop penser je me sens bien quand je suis au service de la matière je me sens tellement bien en vrai quand je dois me soumettre aux règles millénaires ça te remet à ta place sérieux humain·e parmi les humain·e·s surtout surtout cette sensation de ne pas pouvoir se déprendre de l'environnement dans lequel tu te trouves genre le travail latent du bois continue la nuit continue malgré moi les intempéries quand tu bâtis ta shed pis le réalisme empirique que tu peux pas ignorer, la conscience de l'alentour

Iel est assis·e dans son atelier de marionnettiste et me montre les fragments de personnages pas encore montés comme moi iel m'explique pour recréer un mouvement qui semble humain les poupées doivent être disloquées on doit distinguer chaque articulation dissocier chaque phalange de celle d'à-côté comprendre la structure du genou et ses plis possibles je me dis c'est comme moi quand je me regarde quand je me regarde au complet je ne vois que des morceaux à travailler, une matière brute et graisseuse dans laquelle il faut tailler comme si j'étais le colosse de Rhodes en mode work in progress et en plus maigre bien sûr je me fabrique moi too dans la dislocation dans une scission des fois je dessine des scapula c'est le nom latin de l'omoplate et j'ai hâte que les miennes se détachent de moi au point d'avoir leur vie propre je veux être libérée de la gravité qui me tranche libérée des fonctions exécutives de ma moelle épinière je veux tout décider tout structurer à ma manière et amenuiser ce marbre veineux pour en faire un truc baroque et nonchalant

Je suis invitée au grand spectacle de marionnettes et je suis assaillie par des angoisses archaïques celles du démembrement et du phagocytage de soi par quelque chose de plus gros et d'aussi psychédélique qu'un poisson géant ou une quille de bowling dentée je me vois morcelée m'accrocher à mes accoudoirs pour ne pas éclater en morceaux iels manipulent encore et encore caché.e-s dans le noir des bérets devenus cagoules iels disparaissent pour animer des objets sans vie iels agitent ces petits mondes comme la main de Dieu heureusement que moi je suis le Surhomme et mon Dieu est mort je suis toute seule pour m'animer self made marionnette.

CHAPITRE 4

ISOLATION

Il s'agit d'y aller au burin du sport et des calories c'est une affaire d'énergie qui rentre pis d'énergie qui sort c'est rien qu'un calcul offre demande je suis le roi entier au sommet de la montagne je me sculpte en autocratie c'est le mental royal qui me fait descendre comme une apnéiste et jamais vraiment toucher le fond non descendre encore plus bas et essayer de pas trop pass out au risque de perdre le contrôle et de me faire force feed une barre tendre quelle horreur jamais je suis maître en ma demeure mon propre garde-frontières je me délimite et restreins l'espace un petit cœur qui pompe de toutes ses forces je me mobilise je vous aurai tous·te·s à l'usure alors que moi je reste en un morceau

4.1 Les décisions à prendre changent, entre création et restauration

La sociologue Muriel Darmon présente le travail de modification de soi de l'Anorexique comme « un éthos de tension orienté vers l'excellence, vers l'exceptionnalité sociale⁹¹ ». Cette tyrannie vise à « se faire un corps, et une culture », dans un but de contrôle et « d'élévation » de son destin sociocorporel. S'affranchir de sa matière première, le corps et ses atavismes est un jeu dangereux, mais tellement libérateur *sur le moment*. Comme elle le dit, « les anorexiques se façonnent elles-mêmes, à la fois moralement et physiquement, par des pratiques précises et dans des buts précis⁹² ».

Cette éthique du contrôle n'est pas maîtrisée, elle est gestion froide et rigide de soi. Elle n'est pas création *à partir du réel*, mais « collée au réel⁹³ », comme l'écrit Fanie Demeule. Ce qu'il manque, c'est une marge entre soi et les chiffres, entre soi et les faits, pour se fictionnaliser. Dans mon cas, le façonnement du corps implique une volonté puissante de rendre visible la douleur de l'usage de soi. Je cherche à travailler la forme de l'image que je renvoie, je suis attachée littéralement à ma silhouette, j'ai besoin de me prouver ce que je représente. Je veux que mon corps ait l'air de travailler fort, d'être forgé par le cœur à l'ouvrage. Je vis « [l']émaciation, [...] comme une quête identitaire vitale⁹⁴ », pour reprendre les mots de Demeule analysant le roman *Petite* de Geneviève Brisac. Au paroxysme de l'anorexie, je visais une élévation plus spirituelle que sociale, à l'instar d'un moine sâdhu qui ferait le choix de la rue pour augmenter sa puissance d'âme. Je voulais incarner l'ascèse, le fait d'être œuvrée, d'éprouver la vie avec passion, dans le sens étymologique, essentiel, le « pathos », je désirais porter sur moi les marques de la souffrance.

Comme dans la Grèce antique, le « soi » n'est pas quelque chose qui doit être découvert, mais quelque chose qui doit être créé. Par conséquent, des pratiques comme le jeûne ascétique sont les pratiques mêmes par lesquelles le soi est créé [...]. Les

⁹¹ Muriel Darmon, *Devenir anorexique*, op. cit., p. 283.

⁹² *Ibid*, p. 248.

⁹³ Fanie Demeule, « Entre désincarnation et réincarnation : la poétique du corps dans le récit d'un soi anorexique Suivi de Carnet d'une désincarnée », mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires, Université de Montréal, 2014, f. 34. Je souligne.

⁹⁴ *Ibid*, f. 10.

anorexiques aussi se façonnent elles-mêmes, à la fois moralement et physiquement, par des pratiques précises et dans des buts précis⁹⁵.

Se mettre en chemin avec la réalité ne peut se faire avec des objectifs précis. Il faut laisser une place à l'imprévu, à l'imparfait, au surprenant, au patenté de bric et de broc. S'engendrer ne peut pas se faire avec un plan de match réglé au millimètre. Surtout si ce plan de match fait abstraction des exigences de la réalité corporelle. L'ambition Anorexique de se façonner soi-même en négligeant ses apports alimentaires n'a aucune pérennité, puisque corps et cerveau sont constitués de la même matière. Le quotidien est taillé dans les redondances, les cycles, et chercher à s'en extraire, en belle velléité adolescente, implique forcément un retour au réel, plus ou moins violent, à un moment ou à un autre. C'est démontrable physiquement : toute période de restriction alimentaire est suivie par une phase d'excès, nécessaire à retrouver l'équilibre. C'est ce que les patient.e.s en guérison d'anorexie appellent la « faim extrême », un appétit sans bornes qui a pour fonction de réparer rapidement les dommages causés au corps par la malnutrition. Elle consiste en une immense dette énergétique, un appétit sans fonds pour rembourser les années de privation du corps, qui s'est mis en mode stockage, pour se réparer, pour guérir. On mange des quantités industrielles de nourriture pour reconstituer muscles, cellules, taux de gras... Toute prise de contrôle rigide se termine en perte de contrôle.

Le-a menuisier-ère qui ignore le fait que le bois travaille seul pendant la nuit sera forcé-e de constater que son plan détaillé ne fonctionne plus, le lendemain matin. Je suis revenue de l'aspiration à la transcendance, de la grande dévotion à une maxime abstraite, celle du dépassement de soi. On ne peut pas physiquement se dépasser soi-même, on est circonscrit-e à ses propres limites physiques. « Un fantasme absurde [...], celui d'exister sans corps [...], ce prestige de l'ascèse⁹⁶. » L'Anorexique refuse l'animalité que l'on porte en soi, et par là, le corps et ses pulsions. L'idéal d'affranchissement de l'incarnation n'a rien de superficiel, puisqu'il pose la question fondamentale de la mortalité et de sa transcendance : si je me défais de ma chair, je deviens immortelle. « La véritable créativité, [...] ne s'obtient [...] qu'à travers la soumission aux exigences du métier [...], l'identification entre créativité et liberté est typique du nouveau capitalisme », explique Matthew

⁹⁵ Gordon Tait, « Anorexia nervosa : asceticism, differentiation, government », traduit de l'anglais par Muriel Darmon, cité dans Muriel Darmon, *Devenir anorexique*, op.cit, p. 267.

⁹⁶ Mona Chollet, *Beauté fatale*, op. cit., p. 139.

B. Crawford⁹⁷ dans le fameux *Éloge du carburateur*.

Penser que l'ascèse peut être un acte créateur me pose un grand problème aujourd'hui, dans la mesure où l'on ne peut créer qu'à partir de, et agencer la réalité, faire avec. On ne peut pas faire pousser quoi que ce soit sur du vide. « L'inhumanité de mes conditions d'existence m'inspirait de l'orgueil ⁹⁸ », écrit Amélie Nothomb dans *Biographie de la faim*. Ne pas succomber à ses pulsions relève de la prétention à la transcendance de nos conditions de vie humaines. L'ascèse qui nie l'humanité n'est pas porteuse d'élévation, elle est prétention à l'élévation. Amélie Nothomb le mentionne frontalement : « Ceux qui évoquent la richesse spirituelle des ascètes mériteraient de souffrir d'anorexie. Il n'est pas meilleure école du matérialisme pur et dur que le jeûne prolongé. Au-delà d'une certaine limite, ce que l'on prend pour l'âme s'étiole jusqu'à disparaître. [...] L'ascèse n'enrichit pas l'esprit. Il n'y a pas de vertu aux privations⁹⁹. »

L'écrivain voyageur Nicolas Bouvier se montrait, dans un reportage de la télévision suisse, affairé devant des fresques de post-its, buvant un petit verre de whisky, effréné dans la rédaction de l'un de ses livres. Parti en voyage durant une poignée de mois, il revenait systématiquement dans sa maison de Cologny pour rédiger ses ouvrages. Il disait aimer ressortir de ses périples élimé, rompu, poli, essoré. En un mot : amaigri. « Le corps du voyageur ou celui du monde disparaît, et le plaisir réside dans cette soustraction.¹⁰⁰ » Malade, j'avais été fascinée, obsédée par cette possibilité de se dissoudre pour embrasser le grand tout. Mona Chollet propose une critique acerbe de cet auteur qu'elle affectionne pourtant tout autant que moi : Bouvier aurait cédé aux attentes bourgeoises de son éducation protestante, celles de chercher à s'émanciper de son propre corps, à la tenir en mépris. En me questionnant sur ce qui me marquait tant chez Nicolas Bouvier dans mon anorexie, je réalise, à la lecture de Chollet, et de Mathilde Jégou, que l'écrivain montre un goût prononcé pour les images éthérées : ascensions, fumées, spectres, fatigues¹⁰¹. Le corps effacé pour monter plus haut.

⁹⁷ Matthew B Crawford, *Éloge du carburateur*, op. cit., p. 63.

⁹⁸ Amélie Nothomb, *Biographie de la faim*, Paris, Albin Michel, 2004, p. 217.

⁹⁹ *Ibid*, p. 212.

¹⁰⁰ Nicolas Bouvier, *Routes et déroutes. Entretien avec Irène Liechtenstein-Fall*, Métropolis, Genève, 1992.

¹⁰¹ Mathilde Jégou, « De l'ombre à la chair. Quelques aspects du corps dans les récits de Nicolas Bouvier », *Europe*, n°9 75, juin-juillet 2010, p. 121-134.

On touche à la volonté d'exceptionnalité sociale dont parle Darmon.

J'ai apporté plus haut une nuance entre élévation spirituelle et élévation socio-économique, et pourtant, il est intéressant de noter « une transformation *sociale* des goûts alimentaires au profit d'un modèle dominant¹⁰² ». Darmon rapporte une préférence des Anorexiques envers les aliments dominants dans le diagramme de l'espace des consommations alimentaires de Bourdieu¹⁰³ : « ainsi du poisson, des fruits et légumes frais (sauf la banane, fruit calorique, mais également “seul fruit populaire”), ou des laitages [...]. Les aliments consommés se trouvent du côté du “fin”, du “maigre”, du “léger”, du “raffiné”, du “naturel”, du “sain”, du “cru et [du] grillé¹⁰⁴ ». Venant d'une famille relativement « col bleu », j'y vois une manière de corporellement jouer au-à la transfuge de classe, abandonnant derrière soi les attentes d'une lignée, attentes qui ne nous correspondraient pas. L'ascèse Anorexique rejoint l'ascension sociale en ce sens qu'elle est montée, volonté de dépasser les autres, de s'élever au-dessus de ses pairs. Ainsi, l'altérité n'est plus amenée à être avec soi, mais à être surpassée.

*

Quand je travaillais sur le toit de la *shed* à bois de Jim, il me parlait de sa passion pour la charpente. J'admire sa manière d'en faire un art de vivre. Sa vie, son corps et ses mains sont pensés dans un équilibre, une cohabitation semblable à une ferme, terme utilisé pour décrire l'assemblage triangulaire constituant le haut de la charpente, où tout est interdépendant. Jim aime la charpente, plus que tout, pour cette sensation de poser les jalons, de donner forme à l'espace, pour plus tard, l'habiter. La charpente taille la matière à hauteur d'humain-e, j'y vois un remède sans bornes contre la liquidité et son manque de délimitation, un remède contre la fausse toute-puissance qui nous leurre, celle de l'illimité et de l'intensité exponentielle du capitalisme. S'offrir du mesurable, voilà un luxe très humain. « Déjà, avec ces trois morceaux de bois, quelque chose d'essentiel a changé. Dans un espace vide on ne mesure pas l'échelle humaine, l'ampleur du ciel l'écrase de son étendue sans limites. Désormais, des dimensions sont apparues. Elles offrent des repères pour situer nos

¹⁰² Muriel Darmon, *Devenir anorexique*, op. cit., p. 248.

¹⁰³ Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Les éditions de Minuit, 1979, p. 209.

¹⁰⁴ Muriel Darmon, *Devenir anorexique*, op. cit., p. 248.

corps¹⁰⁵ », c'est le propos d'Arthur Lochmann dans son magistral traité de « la charpente comme éthique du faire ». La charpente permet de structurer l'espace, donner corps, offrir en somme à l'infini une peau, une limite, et reproduire ce que nos ancêtres ont amorcé : mettre le monde à portée de notre main.

Rien n'est plus essentiel et brut qu'une charpente. Un squelette. De là, je comprends mieux la structure qui m'obsédait lorsque j'étais malade, celle des os, ou du moins de ce que racontaient mes os. Les os constituent une zone où le doute n'existe pas, puisqu'ils sont l'essence, ce qui soutient tout être, tout corps, toute expérience du monde. « Les os font office de langage personnel qu'il faut dégager, "nettoyer", afin d'être capable de se définir et se décoder¹⁰⁶. » À défaut de me trouver, je veux rendre visible l'indubitable, l'incassable, le plus que tangible en moi. J'y vois la manifestation de ma quête effrénée et malade de certitudes, lorsqu'au plus profond de l'anorexie, je cherchais à comprendre comment les autres vivaient leur quotidien, quelles étaient leurs maximes absolues, comme si je ne pouvais pas tolérer l'incertain. À défaut de le percevoir autour de moi, je voulais être ce qui ne se remet pas en question, ce qui perdure, ce que l'on retrouvera, des millénaires plus tard, dans la terre ; un os, un fémur qui nous survivra. Je me voulais aussi éternelle et pure que mes os. Il y a là un assez important paradoxe, étant donné que l'absence de menstruations générée par l'hypothalamus en cas de malnutrition entraîne des pertes de densité osseuse¹⁰⁷. Plus l'on voyait mes os, que je rêvais comme mon indéniable solidité dans le tumulte ambiant, plus ceux-ci se faisaient, justement, poreux.

¹⁰⁵ Arthur Lochmann, *La vie solide. La charpente comme éthique du faire*, Paris, Payot, coll. « Petite biblio Payot », 2021, p. 60.

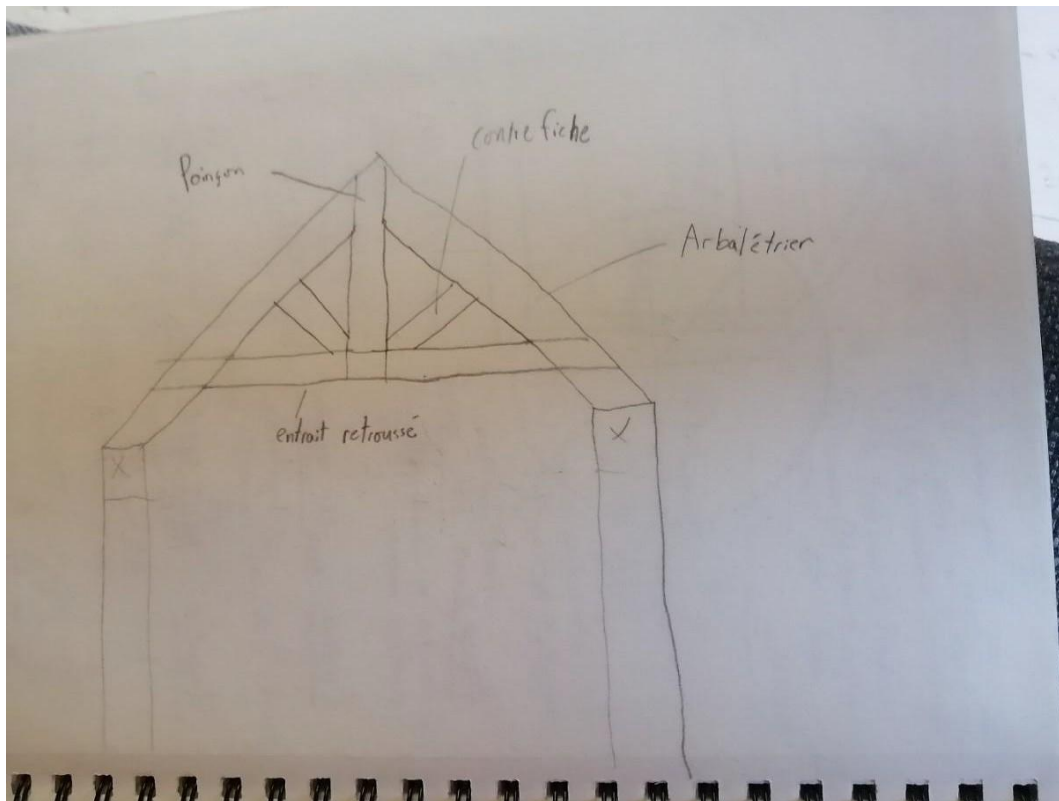
¹⁰⁶ Isabelle Meuret. *Writing size zero: Figuring Anorexia in Contemporary World Literature*. Bruxelles, Éditions Peter Lang, 2007, p. 137.

¹⁰⁷ Isabelle Legroux-Gérot *et al.*, « Retentissement osseux de l'anorexie mentale », *Revue du Rhumatisme*, Vol. 72, n° 12, 2005, p. 1256-1262.

Tu parles d'un commencement c'est le premier cours de latin de ma vie pis madame Zurbriggen nous explique que la région en Bretagne qui s'appelle le Finistère c'est pour finis terrae- genre la fin des terres, les dernières terres avant la mer avant l'esti d'océan elle enchaîne finis c'est aussi dans « définir » ça veut dire mourir fixer mener à terme achever maintenant je sais que définir c'est tuer et comme je suis immortelle je resterai à jamais indéfinie SAUF ma shape ça c'est la définition ultime je veux des clavicules définies des abdos définis des quadriceps définis des os iliaques définis je veux que mes contours soient clairs je veux que tu voies ma charpente et sa poésie de carcasse Papa m'a encore fait un dessin de moteur parce que j'arrive pas à passer mon permis j'aimerais plus tard avoir encore des ami-e-s qui m'expliquent des schémas de construction genre la charpente pour les nul-le-s je suis une pièce de charpente je suis rien qu'un frame un tout petit frame pour un esprit monumental je suis un putain d'entrait retroussé

4.2 La scie à déligner coupe le bois dans le sens de son fil

L'entrait est une pièce semi-volante, mais reliée au reste par une forme de suspension et un contrepoids. L'entrait peut être lesté, par exemple, d'un plafond. Le centre de l'entrait est suspendu par le poinçon, qui l'empêche de fléchir, et les arbalétriers diffusent les charges vers les murs porteurs. L'entrait est porté par les autres, mais semble se porter tout seul. Il travaille sans cesse, à la traction, pour éviter que les arbalétriers ne s'écartent l'un de l'autre. L'entrait retroussé repose sur les arbalétriers, il ne constitue pas la base du triangle. Je tiens en appui sur les autres, mais j'ai la prétention de faire reposer la structure globale sur moi. Je me tue à la tâche dans l'interdépendance.



La dépendance de l'Anorexique est un vrai sujet, alors même qu'il parle d'affranchissement total, d'émancipation. Outre le fait qu'il s'agit cliniquement d'une dépendance – à la faim, au vide, à la maigreur, les conditions pour que le-a malade puisse se maintenir dans son état sont multiples : solitude ou entourage peu regardant, voire très tolérant envers les comportements de restriction; accès économique à des produits à faible teneur en calories, plus chers, donc indépendance financière; confort matériel – on ne peut pas être Anorexique sans chauffage, on meurt de froid en

permanence ; possibilité de faire du sport, donc luxe du temps libre ; possibilité de performer dans les études, le travail... Surtout, le rapport de l'Anorexique aux autres est très singulier. D'un côté, iel veut se dispenser de leur présence, puisque les proches sont souvent un motif de consommation, de repas commun, et d'inquiétude envers sa santé, et de l'autre, iel a un besoin intense de présence et de soutien émotionnel que la faim ne permet plus d'accomplir seul-e. Aussi, en tant que démiurge imaginaire, mon Je Anorexique pense pouvoir bâtir son monde, se bâtir seul, alors que dans le fond, il brûle de pouvoir impliquer les mains des autres dans cet immense processus qui n'a pas de fin.

Si Je est un Autre Je est pas mal tout le monde, mais Je n'est pas n'importe qui puisque Je est comme le bois qui travaille sans cesse même la nuit laissez-moi la place toute la place que je me tue à ne pas prendre je suis comme le bois je me contracte une minute sur deux deux minutes sur trois je suis toujours en action je suis le produit de notre époque et je produis une nouvelle ère affranchie des anciennes je suis celle que les décadentistes ont vu venir comme la messie après la guerre je suis la princesse et le prince iels sont tous·te·s en moi moi j'ai besoin de rien envie d'un roi c'est moi le roi de tout bouillonnant de sève non sucrée

4.3 Le vilebrequin concentre en un point la force de la main

Si, à certains endroits, la saleté est particulièrement incrustée, n'hésitez pas à utiliser du papier de verre à grain fin. N'utilisez pas de nettoyeur sous pression dans la mesure où la pression de l'eau peut altérer le gelcoat !

Wikihow, *Comment laver son bateau*

Peu après l'une de mes hospitalisations, je m'embauche au culot sur un chantier naval. Sur le port d'un petit lac suisse, un chantier naval avec de grands principes très suisse-allemands, c'est-à-dire que chaque boulon était répertorié et qu'on ne prenait pas de pauses-clopes. On me donnait des missions, femme à tout faire, femme à rien faire, je commence par récurer les toilettes et laver les fenêtres de l'entrepôt, trier des cales de bois et des remorques, puis je prouve que je peux désamorcer les blagues sexistes en me montrant plus graveleuse que les graveleux, et soudainement, on se met à me montrer des choses du métier. Faire le service d'un vieux moteur de bateau, descendre dans la cale, se plier en quatre, remettre des fils dans un mât, fabriquer des morceaux de coque en polyester, faire les mises à l'eau et surtout, surtout, ma tâche préférée : laver les bateaux.

Je l'ai appris par la bande, l'art de laver un bateau est une grande danse entre vigueur et fragilité, où il s'agit de s'occuper particulièrement de chaque partie selon ses besoins, sans pour autant oublier la totalité. On commence par retirer les barbotages, les amarres, la remorque, on rentre le matériel qui prendrait l'eau, la bâche et autres « spanzettes », comme on appelle les tenseurs pour le transport du bateau. Il faut toujours commencer par la partie immergée, qui requiert une immense délicatesse, puisqu'elle est recouverte d'antifouling, une peinture fragile, mais inévitable qui empêche l'agglutinement de micro-organismes. Nous voilà donc, passant le jet haute pression, essayant de ne pas trop s'approcher de la coque pour conserver la peinture intacte, tout en désincrustant des algues réticentes accrochées à la paroi. On n'utilise pas de produits qui laissent des traces et se veulent trop agressifs pour l'antifouling.

On poursuit avec la plage arrière, le toit, la coque et la ligne de flottaison, avec un anticalcaire très puissant que l'on frotte en diagonale, avec force, pour décaper tout en préservant la couche de gel sur le polyester. Il faut donc être précautionneux-se, rincer rapidement ce produit chimique, se méfier des coulées vers le bas, broser le liston en se méfiant de l'antifouling qui y est collé. On

termine par un gros rinçage, un polissage et quelques coups de pâtes microfibres, puis on remet tout dans son état initial. À noter que l'on n'utilise aucun produit potentiellement corrosif si l'on ne connaît pas la marque du moteur, et donc son processus d'entretien. Si l'on voit des parties fabriquées en aluminium ou autre métal fragile, on doit les protéger, de même que la remorque sous le bateau, des coulures et retirer les traces avec un autre produit.

Chaque partie bénéficie donc de son traitement particulier, il faut savoir à quelle matière on s'adresse, afin de lui offrir le mode de travail le plus approprié, tout en n'oubliant pas que l'objectif est d'atteindre une propreté globale, totale, de l'hélice du moteur aux rebords du hublot. Un bel exemple d'humilité face à la matière, et de gestion de l'inattendu, comme en recherche : quelle est la marque de moteur à laquelle j'ai affaire ? Quelles sont les généalogies des disciplines dans lesquelles je souhaite m'inscrire ? Qui a apporté quelles nuances, quelles réparations avant moi ? Comment honorer le travail des autres tout en le poussant plus loin ? Comment rendre justice à un matériau abîmé, avec ses failles, ses angles morts ? Cette question se pose tout particulièrement lorsque, comme moi, l'on mène une recherche sur des thématiques qui ne sont pas habituées à se croiser. Il faut se patenter une méthode, une trajectoire, alors que d'autres ont déjà tapé la trail, mais pas de la même manière ni dans le même sens que moi. Surtout, comment rapailler toutes les parties entre elles en appliquant à chacune le traitement le plus approprié, la meilleure méthode. Le tout doit donner une impression de cohérence, comme si l'on n'avait pas décortiqué le bateau en parties individuelles. Je m'échine à faire tenir ensemble mes fragments et à en extirper les fils rouges pour que la direction et le sens du récit se manifestent enfin. Je me dois de parler et de décortiquer tour à tour l'anorexie, l'écriture, le travail manuel, et de les faire tenir ensemble, et de colmater cette matière nouvelle, de solidifier les liens que je tisse.

C'est ma première leçon d'unité dans la dislocation. Ça ne me tiendra pas au corps très longtemps, comme du pain blanc, mais ça aura eu le mérite de me prouver que dans le fonds, je ne suis pas l'addition d'une paire de cuisses galbées, d'un ventre plat et de seins en cours de disparition. Je suis un tout fonctionnel.

*

Protocole de laminage pour fabrication de coque de bateau

- 1- Tout protéger avec du plastique, avoir à portée de main :
Rouleaux à peinture – Rouleaux à stratifier – Couleurs – Fibres de verre – Durcisseur – Polyester liquide – Gelcoat – Masque à oxygène – Gants – Lunettes
- 2- Cirer le moule à la SCS-Trennwachs-Paste, en appliquer au chiffon et la retirer directement, attendre 15 minutes, remettre et enlever jusqu'à un résultat propre et brillant.
- 3- Touiller 450 grammes de gelcoat et 4 à 5 pour cent de cette masse-là en durcisseur, répartir le gelcoat au rouleau, répéter deux fois en attendant 30 minutes entre chaque couche, elle ne doit plus coller au doigt.
- 4- Découper la fibre de verre avec les ciseaux spéciaux, selon le chablon en carton. Découper 4 couches, plus larges que la forme à réparer. Attention à ne pas en avoir sur la peau.
- 5- Répartir un demi-pot de gelcoat sur la surface, les deux côtés symétriquement, déposer la première couche de fibre de verre, puis alterner, un demi-pot de polyester, une couche de fibre. Laminer entre chaque couche, avec un rouleau à cuir. Aller très vite sinon les dernières couches ne tiendront pas et la structure deviendra brûlante.

Astuces : Laisser pomper une couche de fibre de verre en faisant la suivante – Déchirer les bords de la fibre de verre à la main si elle déborde trop pour éviter les bulles d'air – Attention à la façon de laminer au rouleau – Bien imbiber la fibre avant de la poser – Pour la fibre de verre, 150 g/m² c'est fin, 450 g/m² c'est épais.

Un artisanat brûlant et dangereux la fibre de verre colle sous la peau elle entre en moi si je la touche elle me parasite elle me gratte en continu comme la fois où j'ai dirigé le jet haute pression sur mon pied et que ça a traversé la botte c'est le métier qui rentre le sang l'eau glacée en moi le métier qui épouse le corps qui s'imprime qui reste collé à moi la profession est aussi une déclaration publique je veux que tout le monde voit à mes trapèzes saillants que je récurve des coques de bateaux les bras levés comme sur le corps de Jérémie ça paraît qu'il n'a connu que le travail il est forgé par le labeur musclé à la tâche je veux être marquée par les temps durs par la porosité avec le dehors moi je garde mes caps d'acier pour écraser l'asphalte pour me donner du corps du poids de la lourdeur pour m'ancrer sur terre alors que je suis diffuse et diluée dans le monde

CHAPITRE 5

REVÊTEMENT INTÉRIEUR

5.1 Le bois massif est plus durable que les bois flexibles

Une des grandes quêtes découlant de mon anorexie consistait à générer de l'altérité pour m'y confronter. Enfant surprotégée à qui l'on interdisait de faire du vélo ou de bricoler le bois de peur qu'elle ne se blesse, je me suis bâti à l'adolescence un discours interne presque viriliste, qui consistait à vouloir m'endurcir, me confronter au « vrai » monde, ce qui est passé par beaucoup de voyages dangereux, des activités brutales ou violentes, une sexualité débridée et surtout, de la privation alimentaire et de la discipline physique. Percevant l'anorexie comme le symptôme de notre époque, une piste de solution pour en sortir serait de donner une place à l'Autre, le-a faire advenir, pour se sortir de soi.

Si l'anorexie est un symptôme postmoderne, c'est en tant qu'elle implique une « expulsion de l'autre », non pas l'Autre de Levinas ou Lacan, mais l'autre en tant qu'interlocuteur. Selon Byung-Chul Han, « [l]a communication numérique abolit le vis-à-vis personnel, le *visage*, le *regard*, la *présence physique*. Elle accélère ainsi la disparition de l'autre. Les spectres habitent *l'enfer de l'identique*¹⁰⁸. » L'anorexie repose sur la soustraction de la chair, et donc de ce qui pourrait être frontière, espace d'échange. Où s'inscrivent la parole, la voix, la rencontre avec l'autre, sinon dans le corps ? C'est donc contradictoire : je recherche l'altérité par tous les pores de ma peau, mais ma rencontre avec l'autre est impossible, puisque je me soustrais à moi-même.

La tentative d'atteindre l'Autre implique un mouvement vers l'extérieur, faire de soi un terreau fertile. Or je me voulais stérile, dans ma bulle hermétique, essayant de me blinder contre ce qui m'est externe, refus de m'ouvrir à autrui, refus d'assimiler, de digérer. « La négativité de l'autre laisse aujourd'hui la place à la positivité de l'identique. La prolifération de l'identique crée les transformations pathologiques qui affectent le corps social¹⁰⁹. » Ces pathologies sociales, Han les qualifie de dépressions, au sens où la pression interne se fait destructrice et vient du dedans,

¹⁰⁸ Byung-Chul Han, *La fin des choses*, op. cit., p. 83.

¹⁰⁹ Byung-Chul Han, *L'expulsion de l'autre*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Presses Universitaires de France, 2020, p. 6.

contrairement à la répression. L'anorexie est en ce sens une totale dépression. La fugue identitaire, la dérobade, deviennent épopée interne, recherche d'un soi intangible, qui ne mène nulle part. Lorsque l'on nie l'existence de l'autre, on peut facilement s'échapper de soi-même, tout comme y rester coincé-e.

Dispersion, fluidification, indécision, quête de soi, obsèdent le-a malade, qui souffre en quelque sorte d'une « violence de l'identique¹¹⁰ ». Je croule sous mes propres dogmes, sous le poids du moi en devenir qui pourrait être si grand que je me fais toute petite. « Le sujet dépressif de la performance est en quelque sorte assommé ou étouffé par son moi. [...] [L]a production n'est plus productive, elle est au contraire destructrice, [...] la communication n'est plus communicative, mais purement cumulative¹¹¹. » En cherchant à lutter contre la « graisse », et la prolifération de l'identique, je me fais de plus en plus étanche au monde, minuscule, incapable de me sortir de moi.

Ce qui est responsable de l'infection, c'est la négativité de l'autre qui pénètre dans le même et débouche sur la formation d'anticorps. L'infarctus, au contraire, est dû à l'excès d'identique, à l'obésité du système. Il n'est pas infectieux, mais adipeux. Aucun anticorps ne se forme contre la graisse. Aucune défense immunologique ne peut empêcher la prolifération de l'identique¹¹².

Je veux que rien ne me pénètre, mais je suis pourtant habitée à l'os par des injonctions sociales.

La graisse est une protection contre le monde, que je veux retirer de mon corps, pour me confronter à l'Autre, qui me fait cruellement défaut. Je veux faire mes anticorps par moi-même, pour pouvoir supporter l'insoutenable lourdeur du monde. Je veux que le travail altère mes mains pures, que plus rien d'adipeux n'interfère entre moi et le monde. Levinas – qui m'impressionne un peu, pose la séparation du moi avec autrui comme base pour qu'advienne la relation, une « séparation indépassable¹¹³ ».

¹¹⁰ *Ibid* p. 7.

¹¹¹ *Idem*.

¹¹² *Ibid*, p. 5.

¹¹³ Chiara Pavan, « Intolérable altérité, supporter autrui selon Levinas », *Les Études Philosophiques*, n° 143, 2022, p. 68.

À la place d'une saine séparation entre moi et les autres, l'anorexie suppose donc une séparation interne, entre moi et mon corps. Je deviens étranger-ère à moi-même, en me scindant. « Au moment où le sujet de la performance se perçoit lui-même – par exemple son propre corps – comme un objet fonctionnel à optimiser, il se l'aliène par paliers successifs¹¹⁴. » Scindée en moi-même, je suis incapable de rencontrer un autre réel, je suis accrochée à ma volonté de puissance, mon conatus, ma persévérance dans ce semblant d'être qu'est l'effacement de mon corps. « La rencontre avec autrui dévoile mon propre égoïsme fondamental, ma persévérance dans mon être, ce que Spinoza appelle le conatus, mon désir d'exister.¹¹⁵ » En rédigeant ces lignes, j'ai un sourire en coin, puisque je me souviens de ma lecture caniculaire – bien que j'étais frigorifiée -, de *l'Éthique* de Spinoza. Je découvrais la notion de conatus et m'y accrochais, maintenant le fait que, même au bord de l'évanouissement hypoglycémique, mon élan de vie serait toujours là, plus fort que tout.

¹¹⁴ Byung-Chul Han, *L'expulsion de l'autre*, op. cit., p. 41.

¹¹⁵ François-David Sebbah, propos recueillis par Emmanuel Levine, dans « François-David Sebbah : face à la vulnérabilité », *Philosophie magazine*, n° 40, décembre 2019, en ligne, <<https://www.philomag.com/articles/francois-david-sebbah-face-la-vulnerabilite>>, consulté le 18 août 2025.

*Je digère les grand·e·s philosophes et je les trempe dans
ma sauce zéro calorie Levinas dit l'Autre s'offre à moi
par le Visage, pas l'objet visage genre ta face non une
interface de rencontre une incarnation de Toi et moi je
regarde ce corps qui est altérité puisque je ne suis pas les
onces de gras que je discerne encore autour des cuisses
et je ne suis pas cette paire de seins qui fait de moi un
objet de désir je suis une âme surpuissante qui regarde
sa sculpture encore prise dans la glaise et la devine en la
dessinant je ne suis pas cet objet cet objet est mon corps
prenez et mangez-en tous·te·s je me forge à mon image
même si un corps ne peut pas porter l'infini alors je ne
laisse que l'indubitable et l'universel, la structure la
charpente, les os Quand je regarde le Visage de mes os
je me rencontre je me soude à l'autre qui est mon corps
je me rive à mes os troubles je me statufie me fais
invincible éternelle*

5.2 La gouge est un ciseau creux destiné à fabriquer des creux

Ainsi, si l'anorexie est une maladie de la mêmeté, c'est aussi une maladie de l'altérité, dans le sens où le corps se fait Autre, véhicule réticent. Or pour appréhender l'Autre, toujours selon Levinas, il s'agit de passer par la contemplation de son Visage. Soit, penser l'Autre – et son visage, dans une unité, une appréhension globale. Il ne faut pas morceler l'Autre, il faut le contempler dans sa totalité. « Quand on observe la couleur des yeux, on n'est pas en interaction sociale avec autrui ¹¹⁶. » Lorsque je dissèque l'Autre, m'arrête sur un seul élément de sa totalité, je brise le lien. Lorsque l'Anorexique épie la graisse restante sur son corps, iel nie la totalité, la capacité, l'agentivité de celui-ci. Iel regarde sa chair par fragments, pièce par pièce. Il y a le gras et le muscle, il y a les creux et les courbes, il y a les cuisses et les bras. Impossible d'interagir lorsque l'on scrute et morcelle l'Autre qu'est devenu notre propre corps.

Le corps est souvent lieu de rencontre avec l'Autre, et son émaciation tend à rendre cette rencontre impossible. Le corps dénutri est criant, un appel à l'aide sur deux pattes, sauf qu'il s'agit d'un monologue, d'un discours sans réponse. Anorexique, je suis incapable d'assumer la responsabilité d'assouvir les besoins de mon corps ni de m'adresser à lui, tout simplement. J'ai besoin de rétablir mon lien à l'Autre. Être confronté-e à l'Autre, c'est en être responsable, lui parler, respecter la part d'humanité en iel. Puisqu'autrui porte une humanité que je porte moi aussi, iel représente une forme d'infini mis à ma portée, puisqu'iel me prouve que je ne le suis pas. Si je m'abandonne à l'autre, en me laissant dépendre d'iel et le-la rendre dépendant-e de moi, paradoxalement, je nous libère de notre respective finitude. En me soumettant aux velléités de mon corps, je libère mon esprit de ses tentatives de contrôle de cette monture rétive. Levinas construit une notion de subjectivation éthique qui pourrait être très prometteuse pour (re)tisser un lien avec son corps, et dans la même temporalité, avec son langage. Cette notion porte le nom de responsabilité. Cette responsabilité n'est pas postérieure à la naissance du sujet, mais elle se tisse en même temps que le sujet entame sa relation à l'autre, « c'est dans l'éthique entendue comme responsabilité que se noue le nœud même du subjectif¹¹⁷ ». Selon lui, il me suffit de regarder l'Autre pour que ma responsabilité envers iel m'incombe, au sens de peser, reposer sur le Moi. Je n'existe qu'à travers le regard de l'autre, son Visage, ma subjectivité est en permanence dépendante de cette altérité. « Le Visage me

¹¹⁶ Emmanuel Levinas, *Éthique et Infini*, Paris, Le livre de poche, 1984, p. 80.

¹¹⁷ *Ibid*, p. 91.

demande et m'ordonne¹¹⁸ », une responsabilité qui « est une suprême dignité de l'unique¹¹⁹ », puisque la responsabilité qui m'est attribuée fait de moi un nœud entre l'Être et l'Autre.

On pourrait répondre à un-e Anorexique : tu as voulu que ton corps soit Autre, très bien, dans ce cas, tu en es dignement responsable.

*

Je veux me faire autre, devenir, me transformer. Je me conçois comme un projet en cours, un *work in progress*. « [J]'ai su dès l'enfance que les femmes avaient le pouvoir de se transformer [...] et qu'on applaudissait le résultat ¹²⁰ », écrit Mikella Nicol dans *Mise en forme*, ouvrage autobiographique oscillant entre essai et narration, dans lequel est dépeint le fait que notre corps devient le projet d'autrui. Cette idée se manifeste dès lors que l'on s'adonne à une pratique de l'entraînement répondant aux attentes capitalistes, celles d'une certaine forme d'image corporelle taillée par le sport. Les échos sont par définition muets, juste conséquence ondulatoire d'une voix déjà éteinte. Pourtant, ce sont les échos qui me définissent, qui viennent ceindre mes contours. Ma trajectoire Anorexique est jalonnée de moments décisifs qui ne sont que les dires des autres, remarques, commentaires sur la forme de mon corps, des ancrages venus de l'extérieur pour me confirmer que je « faisais juste » ou que je « faisais faux ». Définie par les voix en sourdines, « au fil du temps, j'ai accumulé les remarques sur lui [mon corps] dans une boîte mentale [...], on m'attribue ces traits comme s'ils relevaient de l'évidence¹²¹ ».

Liste non exhaustive des constats corporels venus de l'extérieur :

« Ça se voit qu'elle a une bonne fourchette. »

« Oui, mais tu as de bonnes joues ! »

« Moi si je cut l'alcool j'ai ta shape. »

« T'es toute menue. »

¹¹⁸ *Ibid*, p. 94.

¹¹⁹ *Ibid*, p. 97.

¹²⁰ Mikella Nicol, *Mise en forme*, Montréal, Le Cheval d'août, 2012, p. 61.

¹²¹ *Ibid*, p. 75.

« Même elle, elle a un beau corps. »
« T’as fondu toi ! »
« Vous faites de la danse classique ? »
« Ça te va mieux d’être maigre, ça correspond plus à ta fragilité. »
« Tu as découvert le Irish Breakfast ? Tu ne rentres plus dans ton costume. »
« T’es tellement bien foutue. »
« On garde tous-te-s nos costumes, sauf elle, elle a tellement pris ! »
« T’es rendue avec des seins. »
« Tu manges des chips ? Ça se voit pas ! »
« Y a que toi qui peux porter ça ! »

*

Puisque je me glisse entre les doigts, je m’agrippe à mon image dans les rétroviseurs, les vitrines de magasins, tous ces miroirs clandestins qui me donnent consistance. Je ne me vois unifiée que dans les reflets de moi. Quand je ne me regarde pas, je ne suis qu’un amas de morceaux qui cohabitent. Je ne suis pas la somme de tout ce qui me constitue, au contraire, je me construis par soustraction. Au monde, à moi-même, aux injonctions sociales, familiales, je me soustrais. « L’obsession de la minceur a pour effet de retrancher du monde celle qui en est la proie.¹²² » Une tentative de contrôle des femmes, les cloisonnant à des corps obéissants et soumis, qui m’interpelle : moi, Anorexique, je veux me faire toute puissante. Ce sentiment artificiel de toute-puissance est-il lié à mon ascension sociale grâce à ma nouvelle minceur, ma soudaine conformité aux standards de beauté féminine, qui – et je parle ici uniquement de la lune de miel, les premiers semaines ou mois de la maladie, m’ont mise sur le marché de la séduction, et ont donc commencé à me faire éprouver des regards gratifiants sur mon corps ?

C’est très certainement le cas, au début de la maladie. Mais celle-ci mute très vite, et elle m’a fait déchanter rapidement : non seulement, je me mentais à moi-même, pensant aimer mon corps conforme aux standards de beauté féminins. Aujourd’hui, avec mon crâne rasé, mes bras musclés et mes vêtements de garçon adolescent, je souris en me revoyant, cheveux longs, rouge aux lèvres,

¹²² Mona Chollet, *Beauté fatale*, op. cit., p. 38.

robe moulante. J'étais un produit de l'hétéronormativité.

Mon anorexie a changé au fil de ces douze ans à me ronger. Mon paroxysme Anorexique et son crépuscule ont été des moments d'androgynie éthérée, de quête d'absolu, de voyage en Rimbaldie, de paradis artificiels, de sublimation de moi et du monde, et surtout, de travail manuel, de forge de moi.

À la boxe il y a cette fille avec qui je veux tout le temps faire des sparrings c'est pas de la sororité c'est pas de la rivalité c'est juste qu'elle est fucking chaude et que je veux l'intimité de nos regards qui ne se lâchent pas pendant deux minutes et ses coups dans mon torse je suis presque la meilleure c'est elle la meilleure je suis juste en dessous elle fait des compétitions moi je serais tellement bonne en compétitions Il faut perdre du poids comme Georges Saint-Pierre pour rentrer dans la bonne catégorie de poids moi je sais comment perdre du poids super rapidement ça ne me fait rien du tout je ne souffre pas Jeudi dernier à la boxe il y a le camionneur ventru qui m'a dit toi t'as fondu et je me suis sentie planer tellement, fondu comme un glacier, comme un putain de glacier sauf que mon âme à moi prend de l'expansion, je me déverse j'ai pas de limites genre à la maison on a la même serviette pour toute la famille c'est pas parce qu'on est pauvres à ce point-là c'est juste que ça nous dérange pas

5.3 La ferme est porteuse, la fausse ferme est esthétique

La toute-puissance prend la forme de muscles effilés, et côtoie de près l'impuissance. Ces muscles dans l'anorexie, on ne les utilise plus, puisqu'ils se consomment au lieu de se développer. On est assis·e sur le banc de touche pendant que se déroule le match de la vie, de la vie des autres. Je me délecte de cette posture de renoncement à l'action, de déresponsabilisation, tout en me donnant l'illusion de l'action par des activités compulsives, mais dénuées de préhension sur mon existence. « Appartenir à la maladie, est-ce l'alibi trouvé pour s'installer dans ce temps du flottement, ce temps du rêve, de l'irréel ? [...] Devenir un gigantesque acte manqué¹²³ », même si Bernier ne parle pas d'anorexie, mais d'encéphalomyélite myalgique, une pathologie auto-immune où le corps s'attaque à ses propres nerfs. Je vois dans cette suspension de l'action, propre à la maladie, un acte presque militant, celui de tenir tête aux injonctions à la productivité, celui de choisir l'oisiveté, la contemplation. Un alibi, voilà ce que l'anorexie a été pour moi. Un moyen de me maintenir dans une adolescence que je pensais plus confortable que la vie adulte et ses responsabilités.

Comme Rimbaud, demeurer éternellement jeune, androgyne, la silhouette effilée, de passage. Ne pas m'alourdir d'engagements, de possessions, d'un emploi. Je ne parle que de moi et ne targue absolument pas Frédérique Bernier d'irresponsable, au contraire. Sa maladie à elle a ceci de commun avec la mienne qu'elle « excuse » de demeurer en marge de la société. La différence cruciale entre nos deux afflictions réside dans le fait que Bernier embrasse la vie en cessant justement la fuite commune aux personnes non malades, alors que l'anorexie nous engouffre dans cette fuite, nous rend justement « trop adapté·e·s » à la société : mince, productive. Dieu sait que je collais à l'image d'une femme accomplie – je parle ici des débuts de la maladie, la lune de miel, puisque je me suis, au cours de mes années Anorexiques, mue en une personne très léthargique qui fumait sur la terrasse de ses parents en regardant dans le vide, incapable d'action quelle qu'elle soit. On pourrait croire que cette phase-là ressemblait à la maladie comme exutoire sociétal que décrit Bernier, mais je pense que je subissais ce sort qui n'avait pour ma part rien de militant. Il s'agissait simplement d'une grande déresponsabilisation de moi, une absence de ma propre vie. Puisque je cherchais à mourir. Pourtant, Bernier l'écrit aussi, elle « flirt[ait] avec la désintégration¹²⁴ ». Il y a

¹²³ Frédérique Bernier, *Chimères*, op. cit., p. 60.

¹²⁴ *Ibid*, p. 61.

peut-être ceci de commun à toutes les maladies qui nous rongent, qu'elles soient psychiques ou physiques, ou les deux, c'est d'effleurer la mort et par conséquent, de donner une saveur particulière à la vie. À condition de s'y tenir. Dans mon cas de malade qui voulait transcender sa condition humaine par l'ascèse, j'avais l'impression de « m'abaisser à la vie ».

Mon sentiment de toute-puissance se loge souvent dans une impression d'être « au-delà », à l'abri de l'existence, un abri en surplomb, qui me permet d'observer la société sans y participer. Je suis un spectre qui arpente la ville entre la piscine et le supermarché, entre le gym et la pharmacie, entre deux cafés parce que je ne supporte plus le froid. Je commande un thé vert sans sucre. J'erre dans ma toute-impuissance. Ceci, lorsque je ne suis pas au lit, sans forces, parce que les médecins me recommandent de faire, tout en m'invitant à ne pas trop m'y complaire, de bouger aussi, mais doucement. « N'es-tu pas un peu trop bien dans cet alanguissement que la maladie t'impose?¹²⁵ »

Je souffrais d'une maladie du confort, du refus de ce dernier sous toutes ses formes, comme de toute perspective de mettre mon corps en sécurité. Je cherche à chaque instant d'une manière de tromper la nature qui essaie de me faire manger et veut que je me repose. Rester debout, garder les fenêtres ouvertes en hiver, éteindre le chauffage. Puis, petit à petit, au fil des mois, des années, se dessine cette version de la maladie aux contours plus flous. Ce nouveau moi délavé, cet abriement de moi-même, un moi essoré qui se délecte du confort imposé par les élites médicales. Vous devez vous reposer, vous devez manger plus. On me donne l'ordre du confort. Je l'exécute, mais juste pas assez pour sortir de la maladie. Et je m'y maintiens avec délice, le délice sourd de celui qui fait la sieste alors que les autres courent un marathon. « Ça paraît si commode, cette maladie aux contours vagues, aux allures de grand loisir aristocratique¹²⁶. » Ceux qui nous entourent pensent que l'on savoure cette existence suspendue. Cette oisiveté évoquée par Bernier, que les proches supposent, quant à moi je la subis, je me tue à ne pas l'habiter. Un loisir aristocratique. Voilà ce à quoi je ne veux pas que mon mal soit associé. Je suis un col bleu, en lutte avec le réel, et au pire de mes années malades, sur la fin, je deviens un chat de gouttière converti par la force des choses en chat d'intérieur. Je ne suis pas une victime du confort. Surtout, je ne veux pas que le monde me perçoive comme une petite bourgeoise engoncée dans son corps de mannequin. Je crée ma propre

¹²⁵ *Ibid*, p. 17.

¹²⁶ *Idem*.

captivité, et ma cage est loin d'être dorée. Comme Bernier, il s'agit d'un lieu habité de béances et de questionnements existentiels. Je me souviens, lors de ma première hospitalisation en contrat de soin – quatre mois sans sortir de la chambre, sans livres, sans téléphone, sans vêtements, sans thérapie ni visites, juste sommée d'engraisser rapidement, une autre Anorexique avait fondu en larmes après s'être fait traiter de « princesse » par un garçon suicidaire. « Je suis pas une princesse, je suis pas fragile, je suis pas riche! », hurlait-elle. Le stigma est très fort envers les Anorexiques. « C'est une paralysie grimpante¹²⁷ ». La maladie évolue de lune de miel à sclérose progressive.

On demeure collé.e au réel sans pouvoir ouvrir la brèche symbolique nécessaire à l'écriture. La logorrhée psychotique évoquée plus haut est vidée de sens, ou alors le débit est lent, laisse l'interlocuteur.ice sur sa faim. Le silence interne prend toute la place, rendant le silence externe insupportable. « L'anorexique mange rien¹²⁸ », formule qui sert à mettre l'accent sur le fait que « le rien » est un objet que l'on peut manger ; iel dévore son propre désir, en tant qu'il excède tout besoin, et n'est plus apte à être comblé. « De cette absence savourée comme telle, il (le désir de rien de l'anorexique) use vis-à-vis de ce qu'il a en face de lui, à savoir la mère dont il dépend. Grâce à ce rien, il la fait dépendre de lui¹²⁹. » Il s'agit d'une forme de maîtrise illusoire, donc, d'une tentative de renversement des dynamiques de pouvoir et de réponses aux besoins. L'Anorexique, s'iel se voit dans un miroir, éprouve cette sensation grisante de maîtrise absolue de sa forme, qu'iel a taillée au couteau. Une action posée vers sa propre disparition, une incarnation de ce rien qu'iel chérit presque érotiquement, un rien qui le-a relie corps et âme au reste du monde. Si, de soi et en soi, iel (ne) voit rien, alors iel essaiera de l'écrire avec son corps, ce rien.

Évoquant sa rencontre thérapeutique avec les Anorexiques, la psychanalyste Anne Lysy mentionne que son travail consiste à « remplacer le transit intestinal, le transit des aliments par celui des mots¹³⁰ ». L'enfant à qui les parents mettent la nourriture – les mots – à la bouche, anticipant ses besoins, est privé.e du désir, et, en devenant Anorexique, peut avoir accès au délice de ce rien, à ce

¹²⁷ Fanie Demeule, *Déterrer les os*, Montréal, Hamac, 2016, p. 97.

¹²⁸ Jacques Lacan., « La relation d'objet », *Le Séminaire, Livre IV*, p. 184 et 346.

¹²⁹ Anne Lysy, « L'anorexie : je mange rien », dans *Le pont freudien*, en ligne, < https://pontfreudien.org/content/anne-lysy-lanorexie-je-mange-rien#footnoteref73_6248njf >, consulté le 7 septembre 2025.

¹³⁰ *Idem*.

nouvel espace ouvert en ellui. L’Anorexie, « c’est aussi un appel, une tentative d’ouvrir une brèche chez cet Autre omnipotent¹³¹ ». En se murant dans le silence ou, au contraire, comme ce fut mon cas, en se gavant de mots vidés de leur sens, l’Anorexique continue de se lover au creux de son propre rien.

¹³¹ *Idem.*

Depuis que je vois le psychanalyste moi je paie mes silences cent cinquante pièces de l'heure pis on joue à qui va craquer en premier qui va parler moi je ne supporte pas le vide j'en ai déjà trop en moi la faim rend les temps morts insoutenables et la faim la faim prend toute la place elle occupe le vide heureusement qu'elle est là j'ai pour habitude de me bercer de mots même s'ils ne veulent rien dire je les sens rouler dans ma bouche et c'est comme sucer un caillou pour atténuer la soif personne ne peut combler mon vide Lisa Leblanc dit « comment combler un vide qui n'a pas encore de nom » pis mon vide est innommable puisqu'il me prend tout entière et au-delà il me déborde me dépasse je suinte la vacuité de tout et de rien

5.4 Le faîtage est une jointure des deux versants du même toit

La logorrhée verbale a pour fonction d'empêcher le silence d'advenir, puisqu'il oblige à prendre la mesure de ses propres contradictions existentielles, l'impossibilité de se dire. Surtout, étouffer le silence, c'est étouffer l'espace dans lequel peut émerger une parole qui n'est pas un babil inconsistant. Étouffer le silence, c'est se maintenir attaché-e à son symptôme.

Les mots manquent vite pour traduire cette expérience psychopathologique, dont chacun sent bien qu'elle renvoie aux origines mêmes de la constitution du sujet avec tout ce que cela comporte d'ineffable et de difficilement transmissible. [...] Dès lors que l'anorexique mental incarne et représente dans son corps sa toute-puissance mégalomane (idéal d'autarcie et d'indépendance absolue), elle n'a de ce fait même plus grand-chose à en dire¹³².

Les mots manquent, au sens où ils nous font défaut, nous échappent, mais aussi parce qu'ils semblent vidés de leur capacité à mettre en dialogue, en récit, une réalité qui n'en est pas une, qu'il n'est pas possible de médier par le langage. Les mots nous manquent, ils manquent leur cible. L'Anorexique ne peut pas (se) dire puisqu'il fait défaut à l'existence, s'échappe, s'écoule hors d'iel-même. Parler, c'est tolérer l'imprécision, c'est s'emparer des termes existants pour essayer de bâtir quelque chose à soi, trouver un chemin dans le monde. On ne peut pas user des mots pour dire le lien ténu entre la vie et la mort que représente le corps Anorexique. Il est impossible à changer, car la matière y fait de plus en plus défaut, jour après jour.

Ce qui me frappe dans [...] les témoignages que j'ai lus, écrit Lysy, c'est que l'issue trouvée est toujours individuelle et particulière, et qu'elle est possible quand le sujet peut se réapproprier ses signifiants. Il doit trouver d'abord, pour commencer, un accès à la parole, ce qui n'est pas joué d'avance. Trouver une façon de faire, ce n'est pas du tout une recette qui ne tiendrait pas compte de la particularité, il faut parfois beaucoup de temps à dégager cette façon particulière au sujet¹³³.

On parle ici d'accès et d'issue individuels, d'une voie à fabriquer soi-même entre les mots et les choses, et entre soi et le monde. Ce chemin à tracer ferait le vecteur du signifiant au concept, recollerait les morceaux éparpillés dans le silence ou au contraire étouffés dans la logorrhée

¹³² Bernard Golse, « Réflexions sur le langage au cours des anorexies mentales », dans *Insister-Exister : de l'être à la personne*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, p. 229.

¹³³ Anne Lysy, « L'anorexie : je mange rien », *op. cit.*

Anorexique. C'est ici que la voix unique, personnelle, intervient. Comme on ne peut pas réduire les Anorexiques à leur symptôme, on ne peut pas tous-te-s les traiter selon un plan établi – bien que certaines étapes purement physiologiques, comme la renutrition, demeurent inévitables dans la majorité des cas. On doit faire émerger la voix depuis le silence, la voix doit tisser les mots entre eux, et ainsi façonner une réalité où le corps peut exister, dans toute sa matérialité. Guérir de l'anorexie implique de mettre du fond dans sa forme, et de déformer cette silhouette acquise au prix d'efforts démesurés. C'est forcer une subjectivité à advenir, forcer une sortie du rien, du silence, au profit du langage.

Anorexique, si je me veux dans l'indépendance absolue, je m'affranchis aussi de l'ordre des mots. Anorexique, je ne peux plus écrire. Je crois personnellement très peu aux écritures « en cours d'anorexie », dans le sens où l'auteur-ice est encore malade et rédige à ce propos, obsédé-e par le symptôme auquel iel est accroché-e. Je ne veux pas nier les vertus de l'écriture thérapeutique sur les Anorexiques, cependant j'ai quelques réserves quant à la portée de tels écrits, à leur vocation universalisante. « Le mouvement de désincarnation précédant une potentielle réincarnation littéraire passant par la recomposition libre de son propre passé¹³⁴ » donne matière à rêver, mais il exige aussi une guérison, une disparition des symptômes.

Au moment d'écrire, l'auteur doit avoir suffisamment de recul envers la situation de crise pour rendre possible et efficace cet humour acide, détachement inconcevable dans le cas de l'anorexique en pleine désincarnation. Les facteurs de temps et de stabilisation de l'état du sujet jouent alors un rôle important dans cette fermentation d'une distanciation envers soi¹³⁵.

Le Symptôme Anorexique est coincé dans le Réel, donc le seul moyen de se mettre en récit et de rouvrir l'espace d'écriture de soi, de réincarnation de soi, consiste à extirper le Symptôme du Réel, en le faisant passer comme un fil à travers l'Imaginaire et le Symbolique. Dans le but que la traversée du Symbolique – qui correspond au langage, permette de dénouer ce dernier. Dans le but, aussi, de donner au monde réel le pouvoir de me mettre en forme, ce pouvoir que je lui ai tant

¹³⁴ Fanie Demeule, « Entre désincarnation et réincarnation : la poétique du corps dans le récit d'un soi anorexique Suivi de Carnet d'une désincarnée », *op. cit.*, f. 6.

¹³⁵ *Ibid*, f. 29.

refusé, et au langage, la force de me parler.

« Ainsi, pour l'anorexique, le seul langage véritable, voire véridique, repose sur les os, et uniquement sur ceux-ci. [...] Le corps de l'anorexique lui sert donc de support linguistique sur lequel on peut lire son histoire identitaire cryptée¹³⁶. » Le rapport aux mots devient donc une fonction de remplissage, au moyen de mots « que l'on ingurgite, avale, digère et finalement produit, expulse, recrache¹³⁷ », comme l'on se remplit de salade sans sauce et d'eau pétillante, une manière de se combler sans conséquences tangibles. Gavé-e de mots rendus insipides, iel ne peut pas les attacher à son corps. Sortir du langage éthéré et indubitable des os implique de passer par la chair imprévisible et débordante des métaphores. Peut-être que mon obsession pour le travail manuel est une quête de remise de mes mains sur les signifiés, qui m'échappe tant, moi qui suis condamnée à me bercer de mots fantômes. Dans un « monologue essentiellement corporel¹³⁸ », je ne veux rien assimiler qui puisse m'alourdir, et je ne veux pas être assimilée. Je tiens à ma vacuité intérieure comme à un bien précieux, puisque ma jouissance à retardement se fait désirer, et engendre en moi une jouissance du désir refoulé.

L'insertion du sujet dans le langage modifie ou altère pour de bon tout ce qui pourrait être de l'ordre du naturel ou de l'instinctif. C'est un point essentiel de son enseignement qu'il articule avec la triade besoin-demande-désir. Il veut montrer que le désir est irréductible au besoin, que l'objet du désir n'est pas réductible à l'objet du besoin. Le désir n'est pas non plus la satisfaction d'un besoin ; il n'est rien d'autre qu'un désir qui ne tend pas vers un objet, mais se présente comme désir de rien. C'est sur ce point que l'anorexique est convoquée par Lacan comme, je dirais, une défenseuse de ce rien¹³⁹.

Ainsi, si les instincts grégaires de l'Anorexique doivent être médiés par le langage, iel s'en prive pour préserver intacts ses désirs, sa faim, son vide interne.

¹³⁶ Fanie Demeule, « Entre désincarnation et réincarnation : la poétique du corps dans le récit d'un soi anorexique Suivi de Carnet d'une désincarnée », *op. cit.*, f. 10

¹³⁷ Isabelle Meuret, *L'anorexie créatrice*, Paris, Éditions Klincksieck, 2006, p. 145

¹³⁸ Fanie Demeule, « Entre désincarnation et réincarnation : la poétique du corps dans le récit d'un soi anorexique Suivi de Carnet d'une désincarnée », *op. cit.*, f. 13.

¹³⁹ Anne Lysy, « L'anorexie : je mange rien », *op. cit.*

Le psychanalyste mou en pantoufles me dit votre intolérance au lactose c'est mental c'est que vous refusez le sein nourricier sérieux fuck you payer cash pour ça, mais il m'a filé un livre franchement intéressant sur les glossolalies et le nourrisson qui essaie de combler l'absence du sein maternel en se berçant de bruits de bouche de sons gutturaux qui remplissent la langue c'est un langage sans substance parce que c'est en faisant cette expérience encore et encore que le sens viendra se greffer sur les formes des mots qui roulent dans la gueule, mais pour le moment les mots ne servent rien qu'à se bercer, se consoler de la perte paraît que c'est rien qu'une affaire d'ouvrir des espaces le lien entre travail et mental ouvrir un espace apaisé pour ellui pis iel me dit c'est ça la charpente c'est un espace qui sent le bois et la simplicité l'usage des mains le corps solidement arrimé au réel avec ta ceinture d'outils si lourde pis tu laisses ta trace sur les choses moi aussi j'ouvre un immense espace en moi-même mais je suis pas assez tough pour pas essayer de le combler avec des mots vides des gommes sans sucre des sodas diète pis du sexe compulsif je suis un vide qui n'est pas un espace je suis une béance pleine d'elle-même

*Je me suis écrit Memento Mori sur le bras, je suis une
représentation (morte-)vivante de notre propre finitude.
Mon corps apparaît de plus en plus à force de disparaître
le néant m'étourdit et je suis née avec le vertige Mon
émaciation est éloquente criante elle vous place face à
votre propre finitude par la mienne qui bat son plein elle
vous ôte les mots de la bouche comme j'ôte les aliments
de la mienne*

5.5 L'appui lie théoriquement l'objet à son environnement

Je chemine dans la philosophie comme une apprentie charpentière, m'attachant au corps des concepts et essayant de les mettre ensemble pour (me) structurer. Malade, je cherchais dans les livres une explication, une causalité, à ce que je vivais, j'avais cette pulsion d'agrippement aux idées, pour essayer de me sortir de cet état, ou du moins, de le rendre habitable en le nommant. Levinas propose la notion d'*il y a*, qui me permet de donner un nom à la sensation qui m'a toujours obsédée, celle de lutter corps et âme contre la vacuité.

Le *il y a* est une sorte de « silence bruissant¹⁴⁰ », la sensation, par exemple, que peut éprouver un enfant s'endormant dans sa chambre et entendant la rumeur des adultes pour qui la vie continue, alors même que l'enfant se trouve dans la discontinuité, le silence, un silence plein, un silence qui n'est pas espace de création, mais écrasement. Le *il y a* est impersonnel, « ni néant, ni être¹⁴¹ », mais continuité à laquelle on est condamné-e. Une forme d'expérience de la durée dans toute sa lourdeur, puisque le temps, lorsque l'on est affamé-e, n'est qu'attente. Une attente aussi de devenir soi, de grandir, résolutions autant repoussées que le fait de manger. J'incarne mon refus de calmer ma faim, je cultive l'attente.

Quand on sait que l'inscription corporelle du temps chez le bébé se fait à travers les expériences de manque, de vide, d'attente et de discontinuité, on comprend comment toutes les continuités que l'anorexique mentale instaure visent précisément à annuler imaginativement le temps et son déroulement¹⁴².

C'est peut-être le douloureux corollaire de se vouloir être infini-e. Subir le poids de la durée. Nier la continuité tout en n'ayant qu'une hâte, celle que la suite advienne. Comme une peur panique de l'orage : une part de nous se réjouit secrètement de la voir exploser, de sentir l'angoisse de l'attente se résorber. Se vouloir absolu-e constitue un *désastre*, au sens que lui donne Blanchot, une absence de totalité ou d'unité. Puisque le désir d'absolu ne peut mener qu'au constat de sa propre fragmentation – et c'est de l'écriture fragmentaire que parle Blanchot lorsqu'il évoque l'écriture du désastre, il s'agit de trouver un langage qui soit « celui de l'éclatement, de la dispersion

¹⁴⁰ Emmanuel Levinas, *Éthique et Infini*, op. cit., p. 38.

¹⁴¹ *Idem*.

¹⁴² Bernard Golse, « Réflexions sur le langage au cours des anorexies mentales », op. cit., p. 233.

infinie¹⁴³ ». Si mon émaciation est un langage, je l'éclate, le fragmente. Je veux mes cuisses plus étroites, mes clavicules plus saillantes, je me dessine, pièce par pièce.

¹⁴³ Maurice Blanchot, *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980, p. 36.

Je meurs de faim je suis sur la brèche de pass out ou de rester consciente c'est l'état limite qui me prouve que si je suis encore capable de penser c'est bien que j'ai encore du carburant j'écoute et j'absorbe le savoir en Latin de madame Zurbriggen qui est maigre elle aussi elle nous regarde et nous transperce et elle nous explique que la racine du mot « pensée » c'est « pensum » et ça veut dire « poids »

CHAPITRE 6

PORTES ET FENÊTRES

6.1 La baie renvoie à toute ouverture visant la construction de porte ou de fenêtre

J'ai toujours conçu l'écriture comme mon artisanat par dépit. Un art du désir, celui de me faire autre, de me faire comprendre, prise en compte. Désir dans le sens de *de-siderare* : une sensation de percevoir l'absence des étoiles, de les contempler alors qu'elles sont inaccessibles. « Le vide, propre au corps sans organes anorexiques, n'a rien à voir avec un manque, et fait partie de la constitution du champ de désir parcouru de particules et de flux¹⁴⁴. » Dans l'anorexie, et par elle, j'essayais de m'écrire physiquement, de parler avec la forme de mon corps, et, paradoxalement, je méprisais fortement ceux qui parlaient d'elleux dans leurs œuvres littéraires. Je les targuais de narcissiques, d'incapables de fiction, je les percevais comme la manifestation d'une société obnubilée par l'auto-engendrement illusoire. À l'époque, entourée de pairs abaissant l'écriture de soi au rang de trip égotique, je rejoignais ce propos de Gérard Larnac, sans m'apercevoir, avec l'effarement qu'il génère en moi aujourd'hui, la hiérarchisation genrée et classiste des différents « Je » qu'il manifeste :

Les grands « je » de la littérature française, les Montaigne, les Stendhal, les Proust, ne faisaient usage de la première personne que pour avoir un accès plus authentique et plus direct au monde, à l'espace, au temps. Leur « je » fait univers. On ne peut décidément leur comparer les nano « je » des industriels du livre et des écrivains de cour dont les discours se déversent en tombereaux dans les supermarchés¹⁴⁵.

Alors que je souffre d'anorexie et priorise sur ma vie sociale le fait de jeûner et de faire du sport, mes proches me targuent de souffrir d'une maladie d'individualiste, d'être égoïste. Je ne veux pas que l'on me pense égoïste, pourtant, manifestement, je suis obsédée par mes tentatives vaines de parler de moi. Je suis une Narcisse fuyante, je me cherche dans toutes les vitrines et pourtant je veux me perdre et me diluer dans le tout. Je n'ai pas la prétention de dire que mon histoire est universelle. Je me cache du narcissisme alors que je baigne dedans, d'autant plus que je perçois le

¹⁴⁴ Gilles Deleuze, cité par Maurice Corcos, « Annexe - Figures littéraires de l'anorexie : lettres de l'extrême, extrêmes de l'être », dans *Le corps insoumis*, Paris, Dunod, 2011, p. 298.

¹⁴⁵ Gérard Larnac, « Contre l'autofiction », dans *Poétaille, petits manquements à la littérature*, 2007, en ligne, < <https://poetaille.over-blog.fr/article-10938401.html> >, consulté le 30 août 2025.

fait d'entreprendre des études de création littéraire comme un retour à soi. Je vivais cette perspective très négativement lorsque j'étais malade. Non seulement parce que je ne savais pas me situer, et donc parler en mon nom, moi qui m'effaçais tout le temps, mais aussi parce que je refusais que l'on puisse me traiter de narcissique, ma pathologie l'étant déjà bien assez à mes yeux. Je n'avais pas encore compris que, tant que je ne raconterai pas mon histoire en mon nom propre, je ne pourrai pas faire sens de mon récit. En réparant des bateaux, j'avais l'impression de « servir la société », ce que j'opposais avec un entêtement absurde au récit de soi. J'ai toujours pensé que j'écrivais à défaut d'être capable de vivre, et que je devrais sans cesse choisir, l'écriture ou la vie.

Ce dilemme s'émousse avec la guérison. Ce n'est pas que l'on trouve une réponse, c'est que la question s'évanouit d'elle-même. Lorsque j'étais très malade, j'ai commencé à ressentir un manque du côté de mes lectures. Il fallait que les livres apportent des réponses à ma quête existentielle, que je partage l'intimité de l'auteur-ice, que ce soit une question de vie ou de mort. Après avoir repris quelques kilos, lors de ma première et plus longue hospitalisation, à dix-sept ans – l'âge de Rimbaud poète, on m'avait laissé le droit de lire un livre : *L'insoutenable légèreté de l'être*, de Kundera.

Le cerveau extrêmement altéré par la dénutrition, je me souviens seulement du goût de ce livre, cette mélodie fiévreuse et nécessaire qui jouait dans mes oreilles à sa lecture. Exactement la même excitation quasiment sexuelle que celle ressentie à la lecture de Rimbaud, enfant. L'ivresse du par cœur, de l'incorporation en son corps des signifiants, de la touffeur des phrases charnues qui me saisissaient comme un alcool fort. La fiction me semblait si absurde lorsque la maladie m'habitait tout entière, au cœur de mon parcours anorexique, je voulais replonger dans le tangible, lire des voix existantes, vivantes. Les mots ont toujours été mon matériau préféré, n'en déplaise à mon père et ses moteurs diesel.

Malade, je me force à l'écriture alors que les mots sont pour moi vidés de leur substance, je sais au fond de moi que ce sera ma planche de salut, mon travail manuel à moi, cette percussion des doigts sur le clavier, ce glissement du crayon sur le carnet, moi et mes grosses mains calleuses, pas faites pour les petites touches de l'ordinateur, moi en train de marteler trop fort pour me patenter une manière d'habiter le monde. « Je a-t-il le pouvoir de la réinventer à défaut de la faire taire ? Son

histoire, je veux dire¹⁴⁶. » À cette question, Chloé Delaume répond que l'autofiction a ceci de différent de l'autobiographie qu'elle ne prétend pas à la factuelité, et que cette marge d'invention que permet la fiction offre à l'auteur·ice la possibilité de se dire autrement. C'est ce que je reproche à une grande partie des récits anorexiques : ils se bornent à la réalité, partant du postulat que nommer des chiffres et des faits physiologiques suffisent à évoquer la profondeur du mal qui nous habite.

¹⁴⁶ Chloé Delaume, *La règle du Je*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010, p. 12.

*« Avant d'être oubliés nous serons changés en kitsch¹⁴⁷ »
et soudain la parure absurde de la réalité m'apparaît
tellement crue en pleine face je suis lovée entre les quatre
murs de l'hôpital et je me fais percuter par ma propre
inconsistance en fait c'est rien que ça que j'incarne c'est
l'insoutenable légèreté de l'être c'est l'éternel retour des
choses qui est souhaitable ou terrible à crever je sais pas
je crois que je suis amoureuse de Teresa et que Tomas a
l'air fuckall elle est out of his league sérieux je pourrais
tellement faire mieux pis être plus sensible plus poreuse
à l'air du temps au Zeitgeist pas cantonnée à ma petite
histoire personnelle non moi j'emmènerais Teresa dans
les grandes manifestations pis ensemble on changerait la
face du monde la grande Histoire celle des murs qui
tombent pour ça il va te falloir de l'énergie disent les
intervenantes compétentes, mais elle bouillonne en moi
l'énergie caliss elle est là en souterrain elle me nargue
comme une ivresse planquée à tout le monde j'ai
l'énergie de prendre Teresa contre le comptoir pis de la
retourner comme le cours de l'Histoire parce que ma
propre légèreté est devenue insoutenable*

¹⁴⁷ Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, traduit du tchèque par François Kérel, Paris, Gallimard, 1990, p. 92.

6.2 La cale soutient et stabilise la pièce qui est travaillée

La première fois que j'ai eu une vraie conversation avec mon père, introverti notoire, homme de sa génération, et de très peu de mots, c'est lorsqu'il est venu à l'hôpital, pour me rendre visite après trois mois, tout seul, et je me demandais bien ce qu'on allait trouver à se dire. Mon père a travaillé de ses quatorze à ses quarante-cinq ans comme mécanicien. Puis, effaré par l'automatisation de son travail et le corps épuisé, il s'est tourné vers un autre type de développement et de réparation : l'éducation de très jeunes enfants en crèche. C'est alors qu'il a commencé, en bon mécano, à chercher dans les livres des solutions à mon anorexie. Problème, diagnostic, solution. Il est venu m'en parler, dans ma chambre aseptisée.

Il m'a fait part de ses lectures de Winnicott, notamment. Mon père ne lit pas Winnicott comme on lit Winnicott. Il lit Winnicott comme un mécanicien en fin de cinquantaine, comme si c'était un guide d'usage de la psyché motorisée, un mode d'emploi de l'être. Il cherche des solutions, encore, dans la littérature comme dans la matière, une vraie prise diagnostic que l'on branche lorsque le *check engine* est allumé. Le concept de faux-self lui faisait beaucoup d'effet. Ce moi projeté irréel que je me tue à maintenir, conforme à la perfection aux attentes des autres, qui sont dans mon cas, l'idéal ascétique de Rimbaud, le Surhomme de Nietzsche... Si le vrai self est un lieu d'authenticité du moi, celui d'où j'agis et parle à l'origine, le faux-self, lui, pourrait être une coquille rigide autour de ce noyau qu'est le self. Le vrai self peut être créateur, alors que le faux est bloqué dans une posture défensive, une réaction. Jacques Press avance que le faux-self répond à la question suivante : « Quelle est l'organisation particulière du moi qui s'est cristallisée autour de la détresse initiale¹⁴⁸ ? »

Nous avons cela en commun que d'être lesté.e.s d'une coquille rigide, de la résilience séchée et croûtée, une gale qui ne tombe pas. Mon père ne sait pas ne rien faire. Il bricole, sans cesse. Son atelier est un refuge où il essaie en vain de (se) réparer en démontant et remontant les objets qui l'entourent. Il répare les voitures comme les tondeuses, comme il essayait de réparer ma faim en cuisinant des aliments que j'aimais, en cherchant chez Winnicott des solutions à l'anorexie sévère. Mon père ne se regarde jamais. Il ne va pas chez le médecin. Il cherche juste à tout réparer, il se

¹⁴⁸ Jacques Press, *La construction du sens*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010, p. 180.

prend pour un dieu patenté, qui peut tout résoudre, avec un peu de patience et de lutte contre le réel.

Sur le faux-self, Danièle Zucker explique en l'évoquant que « son miroir, ...] il prendra soin de l'éviter en se perdant dans les rêves de toute-puissance. Tout ce qui pourra le distraire nourrira son avidité. Il confondra l'agitation et la vie¹⁴⁹. » Je retiens le mot « distraire ». L'anorexie me distrait, me traîne, me promène, en errance, loin de ma tâche qui consiste à habiter mon corps, habiter ma vie, me mettre en forme, en un mot : m'écrire. Distraire dérive étymologiquement de plusieurs sens, « séparer », « tirer en divers sens », « traîner à part ». Cette agitation avide est manière de masquer ma faim de moi-même, de ma prise de corps. Je vois mon père fumant, éparpillé au milieu des pièces d'auto jonchant le sol. Son agitation à lui est définitivement plus calme et plus altruiste que la mienne, mais, avec le recul que j'acquiesce petit à petit en thérapie, je comprends qu'il y a peut-être dans ses heures de bricolage, aussi, un peu de fuite de soi, de remplissage, de distraction.

Une grande partie de mon éducation a consisté à apprendre comment fonctionne le monde d'après des schémas, dessinés sur du papier brun, le papier Kraft, venant en gros rouleaux, où mon père traçait des lignes qui représentaient le fonctionnement du moteur d'une voiture, le système solaire, et, plus tard, l'intégration par l'objet transitionnel de Winnicott. Ces schémas cherchaient à m'aider à appréhender le monde qui m'entoure, en le reproduisant, et me l'expliquant, et surtout, en le mettant en forme. En observant le schéma de l'objet transitionnel, réalisé par mon père pour tenter de me sortir d'une phase dépressive dans ma vingtaine, je me suis mise à me demander lequel était le mien, d'objet transitionnel. Aujourd'hui, je comprends que l'objet transitionnel est un pont entre l'état d'un être humain qui dépend de son parent, et celui où il s'en distingue. Ce qui en fait un être moins poreux, unifié. Les mots deviennent l'espace de jeu que l'on bâtit entre le monde et soi. Mes poèmes-doudous, que je me récitais comme des mantras, ancrèrent mon rapport aux terres inconnues qui m'entouraient, qui n'existaient pas encore dans ma langue. Dans une certaine mesure, le langage est un objet transitionnel, comme le souligne Nathalie Plaat :

Selon la pensée du pédiatre et psychiatre Donald Winnicott, l'espace transitionnel aménagé par le tout-petit pour « survivre » à l'absence de la mère (ou du parent investi) donne lieu à la mise en marche du processus créatif chez l'humain. Telle une

¹⁴⁹ Danièle Zucker, *Penser la crise*, Bruxelles, De Boeck, 2012, p. 19-21.

formidable « machine à supporter le pire », l'imaginaire de l'enfant prend le relais face à cette cruelle et insupportable absence. Survivre à l'absence de ce qui nous paraît imbriqué à notre survie nous pousse, en effet, à développer, très tôt dans notre vie, tout un tas de stratégies qui nous sont propres, stratégies qui deviennent les socles de ce que nous pourrions oser nommer « culture », « créativité », ou encore « langage »¹⁵⁰.

Tant que je demeurais Anorexique, je me privais de les utiliser, emmurée dans mon silence intérieur et incapable de les éprouver. Non pas muette, mais repue à l'extrême de termes vidés de leur sens. J'étais incapable, surtout, de jouer avec ces mots, puisqu'incapable de les saisir. « Pour contrôler ce qui est au-dehors, on doit faire des choses, et non simplement penser ou désirer, et faire des choses, cela prend du temps. Jouer, c'est faire¹⁵¹. » J'ai dans mon arbre généalogique beaucoup de « faccio toute », comme on dit en Italien mélangé au français, une version familiale du terme « factotum », ces êtres dotés de compétences diversifiées, adaptables, comme mon arrière-grand-père Alexandre, capable de couper les cheveux des hommes du village, de tuer le cochon pour en faire du saucisson, de refaire la plomberie de la cuisine. Des êtres qui font des choses, qui structurent le réel et le mettent en forme. Pour que l'être humain et par extension la société, puissent lutter contre l'angoisse de l'informe.

« L'informe n'est pas synonyme de vide ni même d'absence de structure, c'est bien quelque chose en attente de forme, riche de potentialités qui, toutes, ont besoin de l'activité de l'objet pour se réaliser¹⁵². » En un sens, j'ai besoin de l'activité des mots pour pouvoir me donner corps, sentir les limites de mon propre pourtour. Pourtant, je me borne à une activité qui n'est qu'agitation compulsive, sans substance ni corps. L'anorexie ressemble à une manière faussement tangible de donner forme. Ou de se délester de toute forme, justement, dans l'attente de ce grand soir hypothétique où je la trouverai, ma forme. « Le langage que nous connaissons, celui du dehors, est laissé au seuil de l'entraînement, qui nous engouffre dans son univers corporel¹⁵³. » C'est ce qu'a écrit Mikella Nicol, dans *Mise en forme*. On pourrait étendre ce point de vue à l'écriture, qui se laisse elle aussi mettre en forme par les discours managériaux, préformatés, et les récits dominants.

¹⁵⁰ Nathalie Plaat, *Chroniques d'une main tendue*, Montréal, Éditions Somme Toute, 2023, p. 35.

¹⁵¹ Donald W. Winnicott, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, traduit de l'anglais par. Claude Monod et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2002, p. 51.

¹⁵² Jacques Press, *La construction du sens*, *op. cit.*, p. 178.

¹⁵³ Mikella Nicol, *op. cit.*, p. 26.

Ce qui apparaissait de prime abord comme une libération ou une forme d'émancipation de soi finit par nous fixer dans une forme définie, que celle-ci soit corporelle ou langagière.

Je faisais tellement de ménage, de tri pour jeter des affaires par kilos, lorsque j'étais au pic de ma maladie. Je me dépouillais. J'allais vers une épure, je n'arrivais pas à mettre les choses en forme, puisque pour ça, il faut justement, des choses.

*

La créativité chez Winnicott « s'oppose [...] à une relation de complaisance soumise envers la réalité extérieure¹⁵⁴ ». On pourrait dire qu'être Anorexique constitue une forme de créativité, dans ce qu'il y a de refus de cette soumission à la réalité extérieure, par ce sentiment de toute puissance démiurgique. Je conçois la « saine » créativité comme soumission aux exigences du monde tangible, la matière, le corps, et non comme soumission à des règles abstraites et rigides. L'Anorexie biaise la perception du monde en fabriquant des injonctions irréalistes, puisqu'affranchies de la matière. La créativité, selon moi, exige de « faire avec » le réel.

« La créativité consiste à savoir quoi faire à partir du moment où les règles sont impuissantes, ou bien quand il n'y a pas de règles du tout¹⁵⁵. » Or, l'anorexie est une affaire de tyrannique soumission à des règles. Des règles auto-imposées ou empruntées à nos élites définies, que ce soit des influenceur-euse-s fitness ou, dans mon cas, des poète-sse-s maudit-e-s. « La recherche d'une entité qui puisse être confisquée à l'autre pour la transformation de soi, voilà qui montre à l'œuvre une formidable puissance d'automutilation¹⁵⁶. »

On lie souvent à juste titre anorexie et danse classique, au vu des standards extrêmes imposés aux danseur-euse-s. Une nuance s'applique entre créativité impliquant le corps, et créativité dont on soustrait le corps. Comme je distinguais plus haut l'écriture en cours d'anorexie de celle pratiquée

¹⁵⁴ Donald W. Winnicott, *Jeu et réalité*, op. cit., p. 127.

¹⁵⁵ Frank Levy, « Education and Inequality in the Creative age », cité dans Matthew B. Crawford, traduit de l'anglais par Marc Saint-Upéry, *Éloge du carburateur*, op.cit., p. 20.

une fois la guérison atteinte, on peut distinguer la danse libre ou soumise à des attentes « sans corps ». À ce propos, le psychanalyste Charles Melman écrit :

Dans la danse classique, le corps est traité de telle sorte qu'il devienne le support d'une écriture pure, d'une écriture qui semble avoir des possibilités parfaitement indifférentes quant aux limitations naturelles du corps, qui donne l'illusion d'avoir vaincu les limitations propres à l'organisation, à la corporéité, à la matérialité du corps et donc de se prêter à toutes les expressions que l'on pourrait imaginer, mais au prix d'une annulation du corps, de son absentification. À la limite, il ne devient même plus le support de cette écriture puisqu'il devient cette écriture même¹⁵⁷?

Cette créativité soumise à l'abstraction ressemble à celle que dénonce Matthew B. Crawford dans le fameux *Éloge du carburateur* : « L'identification entre créativité et liberté est typique du nouveau capitalisme. [...] Le mot créativité réveille notre inclination au narcissisme¹⁵⁸. » Dans cette perspective à laquelle j'adhère, la véritable créativité ne peut pas s'affranchir de la soumission aux exigences du réel, elle est une manière de vivre avec lui, de se débattre avec. La créativité, telle que je la lis encore chez Winnicott, est un mode de perception des choses, une attitude, une capacité de jouer avec le tangible. Je ne peux pas m'inventer sans faire avec ce qui m'entoure. « La créativité [...] permet à l'individu l'approche de la réalité extérieure¹⁵⁹. » Elle n'est pas ce qui me mure en moi-même, me défait.

Une notion clé relie l'anorexie, le travail manuel et l'écriture: la forme. Anorexique, je vouais un culte à la forme au détriment du fonds – forme de mon corps, des mots, de mes repas. Maintenant, il faut que je trouve la forme qui me permette de me dire. Et puis, activer ses mains, c'est mettre les matériaux en forme. Je prends pour exemple un passage éloquent de Winnicott concernant une femme en proie à de la fantasmatisation, une forme de « rêve diurne¹⁶⁰ », ce qui m'apparaît comme proche de certains symptômes Anorexiques, au sens d'une impression de vivre dans une réalité parallèle, axée sur le fantasme de sa propre forme éthérée, immortelle. Cette femme est décrite comme ayant peiné à vivre « l'aire de l'informe¹⁶¹ », entendre « informe » comme « ce à quoi

¹⁵⁷ Charles Melman, « L'Inconscient, c'est l'organique », *Journal français de psychiatrie*, 2009, n° 33, p.113..

¹⁵⁸ Matthew B. Crawford, *Éloge du carburateur*, *op. cit.*, p. 63.

¹⁵⁹ Donald W. Winnicott, *Jeu et réalité*, *op. cit.*, p. 132.

¹⁶⁰ *Ibid* p. 65.

¹⁶¹ *Ibid*, p. 77.

ressemble le matériel avant d'être, comme un patron, façonné, coupé, assemblé¹⁶² ». L'informe est un passage sain et nécessaire, alors que l'Anorexique cherche par tous les moyens à s'en prémunir. « Or, l'environnement s'était montré [...] incapable de lui permettre, pendant son enfance, d'être informe et l'avait, à ses yeux, "découpée" d'après un patron dont les formes avaient été conçues par d'autres¹⁶³. »

La patiente de Winnicott se met, une fois son problème d'informe identifié, très en colère, et commence à faire des tas d'actions « individualisantes » : grand rangement, conception d'une robe pour elle, sur mesure. Iels constatent que le recours au fantasme est une manière de se mettre en forme soi-même, dans une réalité qui n'est pas déjà mise en forme par autrui. Le fantasme est une manière de nous « fixer » à la réalité. Pour le dire avec Silvia Lippi et Patrice Maniglier, « [...] la parole, soutenue par le fantasme, exprime une vérité forcément "mi-dite" (fiction) et est accompagnée d'un affect (fixation) qui, lui, ne trompe pas¹⁶⁴. » Une échappée hors de la forme, pour pouvoir choisir sa propre forme. Comme le fait de maigrir à outrance, perdant ainsi sa (et ses) forme(s), afin de pouvoir se sculpter un corps « sur mesure », un corps qui reflète ce que l'on ressent à l'intérieur.

Dans mon cas, il fallait me tailler un corps sur mesure pour mon esprit. Je voulais voir ma fragilité imprimée sur mon corps, je me voulais aussi frêle que j'étais anxieuse, avoir l'air aussi poreuse au monde que je l'étais. Puis, quand fut venu le stade de la reconstruction – que je considère toujours comme une forme d'anorexie, certes atypique, mais toujours maladie de contrôle, je me suis mise à poursuivre une apparence robuste, musculeuse, virile. Je voulais incarner ce dont j'avais besoin pour habiter un monde terriblement hostile.

Pour se mettre en forme, il faut passer par la créativité, évoquée plus haut. « C'est seulement en étant créatif que l'individu découvre le soi¹⁶⁵. » Sachant que le soi est un mélange de corps et d'esprit, il faut appliquer la créativité à la totalité pour « découvrir le soi ». J'aime le terme de

¹⁶² *Idem.*

¹⁶³ *Ibid*, p. 78.

¹⁶⁴ Silvia Lippi et Patrice Maniglier, *Sœurs. Pour une psychanalyse féministe*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2023, p. 117.

¹⁶⁵ *Ibid*, p. 110.

« découvrir », qui ne présuppose pas de trouver l'exhaustivité d'un soi authentique qui se révélerait au grand jour sous une forme unique. Découvrir, c'est un processus, un changement perpétuel, une transformation. J'ai mentionné plus haut de l'instrumentalisation du terme « créativité » par le système néo-libéral. Winnicott nous met en garde contre la récupération perverse de cette récupération ; « ce peut même être un réel supplice pour certains êtres que d'avoir fait l'expérience d'une vie créative juste assez pour s'apercevoir qu'ils vivent de manière non créative, comme s'ils étaient pris dans la créativité de quelqu'un d'autre ou dans celle d'une machine¹⁶⁶. » La créativité telle qu'instrumentalisée par le néolibéralisme consiste plutôt en une illusion d'expression de soi, un soi morcelé et manufacturé, un faux choix, en somme.

Pour éviter sa récupération par une structure tyrannique, la créativité se doit de représenter un état d'être au monde, et non pas un produit fini. Par exemple, si je fais du sport, je dois apprécier l'activité en elle-même, et non seulement chercher à voir les effets que cela imprime sur mon corps, en tant que produit de l'activité. Winnicott évoque ses fréquentes rencontres avec des patient.e.s « en quête du soi, [...] essaient de se trouver dans les productions de leur expérience créative¹⁶⁷ ». Il ramène au fait que la créativité est une particularité de l'existence dans son ensemble, pas un résultat. Pour preuve, nombre d'artistes connaissant un immense succès, donc des productions créatives authentiques et qualitatives, souffrent toujours de ne pas avoir « trouvé leur soi ». Puisque « le soi ne saurait être trouvé dans ce qui dérive des produits du corps et de l'esprit¹⁶⁸ », et que « la création achevée ne suffira jamais à remédier au manque sous-jacent du sentiment de soi¹⁶⁹ ». C'est sur la notion d'achèvement que je souhaite appuyer.

*

Se défaire, ça peut aussi être chercher à se débarrasser d'une surface de projection en soi qui ne nous convient pas : la féminité. Il y a beaucoup de cas d'anorexie chez les hommes transgenres¹⁷⁰,

¹⁶⁶ *Ibid*, p. 127.

¹⁶⁷ *Ibid*, p. 110.

¹⁶⁸ *Idem*.

¹⁶⁹ *Ibid*, p. 111.

¹⁷⁰ « Chez les personnes transgenres, la pression pour aligner le corps avec l'identité de genre peut également contribuer aux troubles alimentaires. La dysphorie de genre, ou le sentiment d'incongruence entre l'identité de genre

essayant de gommer en eux les marques du féminin, seins, hanches..., et si je ne me considère pas comme un homme trans, je sais pour autant que la féminité représente pour moi un défi en ceci que je dois l'incorporer à mon corps, en guérissant. Comme Frédérique Bernier, « je contemple le préfixe cis- avec effroi, comme si l'éventualité de me le voir attribué me rivait sans jeu, m'enlevait ce précieux décalage, [...] avec mon genre¹⁷¹ ». Le décalage crée de l'espace, un interstice à habiter. Je n'ai jamais su écrire des personnages féminins, parce que tout ce qu'implique être femme m'est insurmontable. Je n'ai jamais su me plier à la féminité, j'ai toujours été « féminine par soustraction », en-dessous d'une norme inaccessible en termes de beauté, de responsabilités, de travail émotionnel, de care. Pourtant, j'ai essayé, Dieu sait que j'ai essayé. Sortir avec des hommes, porter des robes, incarner la réceptivité et l'écoute. Mon incapacité à me faire femme a généré en moi un mépris du féminin. Je voulais être dans l'action, dans le faire, au combat. J'ai même essayé de suivre des cours d'effeuillage burlesque, espérant me découvrir une forme de sensualité, mais ce fut un échec cuisant.

C'est une longue infusion en moi, finalement concrétisée par mon arrivée au Québec, qui m'a fait devenir *drag king*. Je venais de reprendre beaucoup de poids, et l'acceptation de ce nouveau corps est passée par sa mise en scène délurée, sa performance. Elle est passée par ma prise d'expansion en tant que roi, gestionnaire de moi-même non diminué par des règles contraignantes ou des idéaux démesurés. J'incarne le masculin, je joue des clichés de ma lignée de machos italiens. Ainsi, je les mets à distance. J'ouvre un espace de jeu où je peux apparaître. « La distanciation n'apparaît-elle pas comme un élément important, mais non théorisé de la vie dans les normes et de leur incarnation décalée¹⁷² ? ».

Ainsi, me rendre compte que je performe mon émaciation me permettrait de m'en sauver. Créer de la distance, c'est créer de l'espace. Les Stoïciens m'ont montré une piste de sortie de l'anorexie, lorsque j'ai découvert leur distinction entre ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas. Je me

et le sexe assigné à la naissance, peut inciter certaines personnes trans à utiliser la restriction alimentaire, la purge ou l'exercice excessif comme moyens de modifier leur corps. » *Comprendre les troubles alimentaires dans la communauté LGBTQ+*, en ligne, < <https://boulimie.com/blog-autres-tca-les-troubles-alimentaires-dans-la-communauté-lgbtq/#2-facteurs-specifiques-contributifs-aux-troubles-alimentaires> >, consulté le 07 juin 2025.

¹⁷¹ Frédérique Bernier, *Chimères*, op.cit. p. 37.

¹⁷² Sandrine Alexandre, « La performance stoïcienne à la lumière du drag », *Cahiers philosophiques*, 2017, n° 151, p. 90.

souviens d'un livre de yoga qui martelait : « Vous n'êtes pas l'acteur, l'acteur n'est pas enchaîné à son action. » Mes actions de vidange compulsives ne me définissent donc pas, je ne suis pas le néant. Sandrine Alexandre met en relation les performances stoïciennes – théâtraliser la politique pour en montrer la vacuité, notamment, et celles des drags, ce qui me réjouit encore plus. « Agir en acteur implique de se contenter du sort qui nous échoit, d'une part et, d'autre part, d'agir en fonction de la situation et/ou du rôle qu'il nous appartient d'assumer ¹⁷³ » : acceptation de la matérialité en premier lieu, puis, action et responsabilisation. « La performance théâtralisée, exagérée du *drag* contribue ainsi à dénaturer le genre ¹⁷⁴ . » Exhiber pour montrer la constructibilité du genre, le fait qu'il s'agit avant tout d'une performance sociale tellement ancrée en soi que l'on a perdu la distance nécessaire à la percevoir comme une performance. On devient ainsi littéralement la performance, notre sentiment identitaire se confondant avec ce que l'on joue :

[Le] genre est une sorte d'imitation qui ne renvoie à aucun original; de fait, il s'agit d'une imitation qui produit la notion même d'original comme effet et conséquence de cette imitation. En somme, le caractère supposé naturel des genres hétérosexualisés est créé par des stratégies de l'imitation; ce qu'elles imitent est un idéal fantasmatique de l'identité hétérosexuelle, produit même de son imitation. La « réalité » des identités hétérosexuelles se construit performativement à travers une imitation qui s'autoproclame origine et fondement de toutes les imitations¹⁷⁵.

Le drag me permet de me distancier de mon désir sous-jacent dans l'anorexie : être homme, au sens figuré, incarner la productivité, l'action, le courage. Être la personne *qui fait*. Mon Rimbaud intérieur m'apparaît enfin tel qu'il est : construit par moi. Cet art me prouve que ma soumission à un idéal Anorexique genré n'est pas pérenne, qu'il n'est qu'une construction à laquelle je me soumetts avidement. Aussi, prendre le temps de me penser en homme, de me maquiller, de me *taper* la poitrine, d'entraîner ma démarche, exhibe les sutures, les étapes, d'une construction de soi : soudainement, être et habiter le monde relève de la fabrication, de l'artisanat. Montrer la constructibilité du patriarcat, c'est dénouer la tension fondamentale entre « masculin » et « féminin », avec cette idée que le masculin l'emporte, que celui qui n'est pas masculin-e doit s'y soumettre. La norme est pensée par et pour les hommes, et la vie en société est rendue possible

¹⁷³ *Ibid*, p. 82.

¹⁷⁴ *Ibid*, p. 86.

¹⁷⁵ Judith Butler et S. Rubin Gayle, *Marché au sexe*, traduit de l'anglais par Eliane Sokol et Flora Bolter, Paris, EPEL 2001, p. 154.

seulement en refoulant une part de notre jouissance, de notre désir, de nos pulsions dites « féminines ». Le patriarcat refoulerait le désir féminin, qui demeurerait caché, tel un « cadavre sous les fondations de l'édifice qui soutient la maison¹⁷⁶ ». Je me tue en somme à essayer d'être mon propre père, de nier les pulsions en moi qui pourtant me sous-tendent, je me tue à ériger la charpente de mon monde intérieur en ruines, je me tue à essayer de sortir de convenances, mais j'ai tant besoin de convenir.

¹⁷⁶ Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1988, p. 22.

Mesdames Messieurs et surtout tous·te·s ceux entre les deux, devant vous ce soir au bar notre dame des quilles le king élargi, le king expandu le king qui a découvert le sirop d'érable et en a fait un sacré usage Iels me regardent me dévorent des yeux moi et l'expansion que j'ai prises puisque la vastitude du territoire le stage est minuscule je déborde du stage mes muscles d'épaules font au moins deux fois la frontière entre elleux et moi je les touche Je suis foisonnant comme le chiac je suis né pour un petit pain et j'en mange en criss du pain après quinze ans sans carbs c'est l'orgie tous les jours Iels regardent mes coutures aussi Mes cicatrices celles du fémur brisé celle de la côte brisée celle au menton et toutes les stretch marks souvenir de ma croissance exponentielle Des griffures mauves sur tout ce qui fait de moi une femme Celles des seins sont sous le tape personne ne les voit Je suis sans limites Les seins tapés je me sens comme une amazone primée prête au combat de se montrer tel que l'on est devenu J'ai épaissi aussi vite qu'on développe des condos Je suis littéralement un self-made man ma virilité à moi est volée à tonton biaggio et aux films de gangsters italiens et à tous les mauvais clips de rap ma virilité est une musculature forte et graisseuse deux longueurs de tape kinésiologique et un strap-on et une vingtaine de grammes de maquillage Iels regardent mes tatouages et j'aimerais ça dire que j'ai commencé à me tatouer une fois guéri, mais c'est pas vrai J'ai commencé quand j'avais rien que la peau sur les os et certains tattoos sont stretchés un peu, mais ça paraît pas tant que ça L'encre alourdit Iels regardent mes cuisses, les premières qui sont revenues taillées par

*les montées dans les Alpes Iels regardent mes muscles et
mes hanches de monsieur fertile Iels entendent mes
poumons se remplir les mêmes que ceux de la lignée des
fumeuses et des tuberculeux qui m'ont menée jusqu'ici
mon grand-père est venu d'Italie pour forer les tunnels
suisses et il est mort de silicose à force de respirer des
poussières iels regardent mon cerveau tanné par les
médicaments mais pas pire compétent il fait des études
de deuxième cycle quand même*

6.3 La trémie est un trou volontaire dans le plancher pour accueillir un escalier ou une trappe

Je voulais être androgyne comme Rimbaud. Obsédée par cette idée qui revient constamment. Un idéal, l'Hermaphrodite de Lautréamont. J'ai vécu cette lune de miel de la maladie, une période où je la découvrais comme une amante parfaite, avant cette phase où elle me posséda tout entière, puis celle où elle continuait de m'habiter, alors qu'elle avait fait de moi un champ de ruines. Je suis ressortie de ce paroxysme déchu toute aspirée, délavée par mon idéal, ma vue de l'esprit. Pour me réparer, je dois me faire homme rapaillé, monstre de pacotille, aux coutures apparentes, rendre ma constitution identitaire visible et tangible comme un manuel de construction. Me faire artisane de moi-même et de la matière, puisque c'est la même affaire. Arthur Lochmann clôt son essai sur la charpente par le constat que le faire peut soigner la maladie postmoderne qui nous rend impuissant.e.s, celle de la quête effrénée de la subjectivité, dans une ère qui nous assujettit et, paradoxalement, nous enjoint à nous faire sujets. Poser la question de ce que l'on va bâtir dans sa vie, de ce qui nous dépassera dans le temps long, le temps du monde, s'avère alors très thérapeutique. « Dans une époque où les identités se fluidifient [...], remplacer la question de l'identité par la question de l'agir, [...] permet de reprendre la main sur sa vie¹⁷⁷. » Il me fait accepter donc que je ne suis pas être intangible et éternel, mais bien ramassis, collage, rhapsodie. Pour ce faire, je veux m'écrire, mais d'une écriture matérielle et bricoleuse, dont je me propose de rédiger le manifeste.

Je veux penser « la “matérialité” du corps comme une *construction* qui s'effectue dans le temps et dans la répétition¹⁷⁸ », pour me (re)construire, gramme après gramme de chair à (re)prendre, avec les mots, qui sont l'étoffe de mon corps; « toute approche du corps est déterminée par la façon que nous avons, à travers le langage, de rendre “intelligible” ce corps ou cette matière elle-même¹⁷⁹. » Le langage nous fait lire le réel tout en le constituant, en nous permettant de l'assimiler ou de le mettre à distance. Le langage nous construit, comme Wittig le rappelle dans « Le chantier

¹⁷⁷ Arthur Lochmann, *La vie solide*, op.cit. p. 175.

¹⁷⁸ Saliha Boussedra, *Féministe avec Marx*, Pantin, Les Éditions de la Fondation Gabriel Péri, 2024, p. 50.

¹⁷⁹ *Idem*.

littéraire », les mots ont un corps solide, un volume, un poids. Le langage délimite l'intelligibilité des choses, et ainsi, les matérialise dans notre monde.

Pourquoi ce qui est construit est-il considéré comme une caractéristique artificielle et non nécessaire ? Comment comprendre alors les constructions sans lesquelles nous ne serions pas capables de penser, de vivre, ou tout simplement de faire sens, comment comprendre qu'elles puissent acquérir pour nous une sorte de nécessité¹⁸⁰ ?

À noter que Butler considère la matière comme un processus de matérialisation, et non comme une forme fixée. Dans le mot « construire », il y a la racine « con- », soit « avec », « ensemble », construire relève donc plus de l'assemblage, du bricolage, que de l'imposition d'une forme à la matière. Butler parle « d'enchâssement des corps dans le discours¹⁸¹ ». La notion de performativité butlérienne repose grandement sur le fait de « réaliser ce qui est dit ¹⁸² », soit d'incarner concrètement l'objet du discours. Devenir soi, c'est apprendre à se dire.

Dans son mémoire sur la constitution du sujet Anorexique en littérature, Fanie Demeule part de postulats similaires aux miens : les mots sont un corps charnel, la distanciation est nécessaire pour ne pas être borné-e au réel, et l'écriture de soi peut constituer une manière de naître à soi-même, de se constituer un corps textuel. Son roman *Déterrer les os* se termine sur cette intense vision : « Je regarde seulement le visage cerné aux joues concaves à travers la vitre du métro, sidérée à l'idée que ce reflet soit le mien¹⁸³. » Cette sidération représente pour moi le décalage qui advient lorsque l'Anorexique prend conscience de son apparence telle qu'elle a été façonnée par elle : constat d'inquiétante étrangeté, je me suis forgé-e, mais je ne me ressemble pas. C'est le constat du leurre de l'auto-engendrement par l'ascèse, alors que je suis intimement convaincue que l'on peut s'engendrer en s'écrivant. « Grâce au pouvoir des mots, qui permet une forme de préhension sur le réel, ce qui était jusqu'alors scellé et énigmatique pour la malade devient inversement un point

¹⁸⁰ Judith Butler, *Ces corps qui comptent, de la matérialité et des limites discursives du sexe*, traduit de l'anglais par Ch. Nordmann, Paris, Éditions Amsterdam, 2009, p. 13.

¹⁸¹ Judith Butler, citée dans Saliha Boussedra, *Féministe avec Marx*, Pantin, Les Éditions de la Fondation Gabriel Péri, 2024, p. 52.

¹⁸² Bruno Ambroise, « Socialité, assujettissement et subjectivité : La construction performative de soi selon Judith Butler », *Comment penser l'autonomie*, sous la direction de Marlène Jouan et Sandra Laugier, Paris, Presses Universitaires de France, 2009, p. 109-128.

¹⁸³ Fanie Demeule, *Déterrer les os*, op. cit., p. 113.

d'ancrage dans le monde extérieur, un pont entre un soi muet et désincarné et un devenir articulé et incarné.¹⁸⁴ » Le processus d'expression de soi Anorexique – se dépouiller à l'os pour mieux reprendre forme, rappelle par ailleurs le processus d'écriture que décrit Wittig: il faut déprendre les mots de la « glu du sens¹⁸⁵ ». « La première tâche de l'écrivain consiste donc à prendre les mots et les mettre à nu, à brutifier la langue.¹⁸⁶ » Aller jusqu'aux os pour cerner l'indubitable, l'essence de soi, puis, se construire un corps de mots, un corps signifiant.

¹⁸⁴ Fanie Demeule, « Entre désincarnation et réincarnation : la poétique du corps dans le récit d'un soi anorexique Suivi de Carnet d'une désincarnée », *op. cit.*, 2014, f. 21.

¹⁸⁵ Monique Wittig, *Le chantier littéraire*, Ville, Presses universitaires de Lyon, 2010, p. 96.

¹⁸⁶ Catherine Ecarnot, « Review: Monique Wittig: "Le chantier littéraire et le métier d'écrivain" », *Nouvelles questions féministes*, vol. 31, n° 1, 2012, p. 141-144.

CHAPITRE 7

REVÊTEMENT EXTÉRIEUR

7.1 Aviver une pièce la rend nette et acérée

Le terme « matérialisme » me séduit. Toutes mes histoires d’ascèse n’ont été que tentatives de me bâtir, en m’appuyant sur des modèles irréalisables, car omettant la matière. Il s’agit toujours d’en revenir à la matière qui nous définit. Alors que j’étais malade, jamais je ne me suis sentie assez calée en philosophie pour oser m’intéresser à un tel concept. Mes deux mois d’études de philo, à dix-neuf ans, se sont soldés par un alcoolisme notoire, comme s’il m’avait fallu ressentir mon corps alourdi par la bière après trop de métaphysique. Aujourd’hui, j’entreprends une pratique philosophique, qui consiste à accepter l’imperfection, à accepter aussi les résistances de ma cognition, tout simplement, à me mettre en chemin avec ces entités abstraites, naviguer entre (et dans) leurs histoires respectives. Il faut tolérer le vertige engendré par mon éducation de femme suisse, celle d’être trop bête, celle de ne pas avoir compris pleinement, celle de parler à travers son chapeau.

Et puis, comme souvent, des mentors débarquent dans ma vie. Ma blonde a un nouvel ami, P.-A., qui se retrouve très régulièrement dans notre cuisine, à deux heures du matin, une bière à la main. P.-A. fait de la recherche-crédation et se dit déterministe, marxiste. Il me fait frôler tranquillement les concepts qui me faisaient peur, trop immenses, trop opaques pour moi. Grâce à lui, un matin d’avril, alors que je suis mue par un soleil incroyable et une folle envie de bouger mon corps, je décide de marcher jusqu’à Lachine et clique au hasard sur un balado évoquant le matérialisme marxiste. Révélation, petits oiseaux qui chantent autour de moi. Je ne rentrerai pas dans les querelles autour du matérialisme – les féministes matérialistes pourraient se faire reprocher de se borner à un cadre analytique de lutte des classes, hérité du marxisme, plutôt que de s’ouvrir à l’intersectionnalité, ainsi qu’à des luttes expérimentées individuellement –, mais je m’attellerai à retirer du matérialisme dialectique ce qui peut servir mon propos sur l’écriture, le travail manuel et l’anorexie.

« Le matérialisme rejette l’idée que l’esprit et la conscience seraient quelque chose de distinct de

la matière. [...] L'esprit et le corps ne forment qu'une seule substance¹⁸⁷. » Et bim, adieu mes grands idéalismes, adieu Platon, la caverne et les ombres, adieu mon impression que mes projections de moi-même pourraient me guider, adieu l'idée de transcender la matière par la volonté. Quelque chose vibre en moi.

Je comprends que le matérialisme accorde beaucoup de poids aux lois qui régissent la matière, notamment l'idée que « la totalité est plus que la somme des parties », citation que l'on attribue à Aristote, et qu'ainsi, un corps n'est pas la simple addition d'une tête, d'un tronc, de deux paires de membres et de cellules. Il y a la conscience, les influx neuronaux, et surtout, cette organisation de soi intrinsèque à la substance. Le vivant a tendance à muter vers la complexité, « parce que l'environnement tente de désorganiser l'organisme, donc il s'agit de se réorganiser, et une manière de le faire c'est de se complexifier, [...] multiplier, diversifier, augmenter le nombre d'interactions entre ses composantes¹⁸⁸. » Dans le fond, toute science n'est qu'étude des lois qui régissent la matière, que ce soit une matière sociale, psychique, chimique.

Ces constats me réjouissent et me ramènent à mes lectures adolescentes de Spinoza, auquel je ne comprenais pas grand-chose, mais qui me ravissaient complètement : l'idée moniste d'une seule substance qui nous constitue, nous et le monde, et s'exprime à des degrés de puissance différents. Le seul moyen d'appréhender cette substance, donc de s'individualiser en défusionnant d'avec l'unité primaire mère-enfant, c'est par l'interaction avec le réel, que Winnicott appelle le jeu, mais que l'on peut également qualifier de travail, de praxis d'humain-e. Au sens où

[c]'est par la pratique que l'enfant apprend comment le monde fonctionne. [...] S'assimiler à la nature, c'est la faire à son image, en faire son œuvre [...]. Incorporer sa subjectivité dans l'objet pour incorporer l'objet dans sa propre subjectivité [...]. Jusqu'au moment de le faire collectivement, c'est le travail¹⁸⁹.

Mon ami Nico, agriculteur, a pour habitude d'étirer les pauses de midi lorsque l'on travaille dans

¹⁸⁷ « Matière, conscience et socialisme : le matérialisme marxiste », *Le podcast communiste révolutionnaire*, [Épisode de balado], Montréal, Vincent R. Beaudoin pour Révolution Communiste, 1^{er} décembre 2022, en ligne, < Matière, conscience et socialisme : Le matérialisme marxiste (2022) - Le Podcast communiste révolutionnaire | Podcast on Spotify>, consulté le 7 avril 2025, 38 min.

¹⁸⁸ *Idem*.

¹⁸⁹ Donald W. Winnicott, *Jeu et réalité*, *op. cit.*, p. 68.

ses champs. Guitare, bière de premier prix, raviolis, et on est en route pour des discussions métaphysiques que le contact effarouché de la nature vient charrier. La matière que je travaille est donc un prolongement de mon corps, non organique. Je ne suis qu'un amas de matière devenu conscient de lui-même.

Marx pose le fait que cette œuvre commune à l'humanité, le travail, a été vidé, nous laissant dépossédé-e-s des fruits de notre labeur comme de ses moyens de production. L'outil, pourtant à l'origine prolongement de ma main, silex, merveilleuse inclinaison de mon envie de tailler la pierre que la pierre génère en moi, est devenu mécanique, et ne m'appartient plus. Un « abriement » de l'outil, selon le concept d'Heidegger. L'aliénation, chez moi, c'est le fait de délaisser mon travail – devenir quelqu'un-e, habiter le monde et mon corps, écrire, travailler de mes mains, et se faire dicter par les injonctions malades des voix Anorexiques qui me parasitent. Mon capitalisme intérieur, je devrai parvenir à le rendre extérieur à moi. Pour y arriver, il s'agit d'avoir confiance en la matière et à son devenir, d'oser y mettre les mains, hors du monde éthéré des grandes idées rimbaldiennes. Faire confiance au fait que « [l]a matière est inclinée vers son auto-organisation en complexité et en conscience. [...] Elle lutte contre sa propre désorganisation¹⁹⁰. » Sortir du monde des idées et de son dualisme absurde, ce n'est pas plonger dans le chaos, mais dans une substance qui se complexifie, et surtout, s'autorégule.

¹⁹⁰ *Idem.*

*J'aimerais tellement ça laisser ma marque sur le monde
comme des pas dans la neige, mais je peux pas parce que
pour marquer la neige il faut peser lourd ça prend du
poids pour s'enfoncer à travers les siècles et moi je sais
juste effleurer rien qu'effleurer de mes gros doigts
maigres c'est la seule partie de mon corps qui n'est pas
si maigre ça les doigts j'ai des vraies mains de
travailleuse et d'amante badass je veux des mains
rugueuses et couvertes de calle je veux des mains
immenses pour saisir le reste du monde des mains qui
impriment mon empreinte sur les choses quand j'ai fait
prendre mes données biométriques j'ai jubilé de voir la
place que prenaient mes phalanges écrasées sur l'écran,
immenses des lacs des océans de bouts de doigts des
pulpes infinies qui font le pont entre moi et le réel pis
quand je dépersonnalise à cause des neuroleptiques là je
reconnais plus mes mains pis je les regarde comme si
j'étais un personnage de jeux vidéo en first person
shooting*

7.2 L'arcanne est une craie toujours rouge qui sert à marquer le bois

Marx peut avoir mauvaise presse chez les féministes queer¹⁹¹, jugé trop constructiviste, trop rigide dans sa foi en les lois et les métarécits qui structurent le réel, considéré aussi trop déterministe, pas assez confiant dans le pouvoir de l'humain-e de transcender les catégories qui lui sont assignées par la société. Il y a un conflit entre deux visions, celle de l'idéalisme (queer), contre le matérialisme (marxiste) : les premier-ère-s nient la réalité tangible des concepts de genre, classe, race ou encore sexe, pour les inscrire dans le monde des idées, des construits par l'esprit humain, donc impossibles à maintenir dans le réel, tandis que les second-e-s perçoivent ces catégories comme bel et bien ancrées dans la réalité, produits socioculturels, espaces habitables. « [...] [L]e fait de ne pas arriver à devenir "réel" et à incarner le "naturel" est, à mon avis, un échec constitutif de tous les accomplissements du genre pour la bonne raison que ces lieux ontologiques sont fondamentalement inhabitables¹⁹². » Il semble pourtant y avoir une troisième voie, dans laquelle je m'insère, celle d'un matérialisme queer. « Les féministes matérialistes et les féministes *queers* ne sont pas d'accord sur trois points : l'explication de l'oppression de genre, le sujet politique du féminisme, les stratégies politiques proposées¹⁹³. » Pour les féministes matérialistes, il faut investir politiquement la catégorie « femmes », en tant qu'elle est opprimée par la catégorie « hommes ». Difficile de parler de lutte de classe sans devoir, justement, classer les individus. Alors que le queer revendique que cette catégorie est désuète puisqu'elle est construite par le discours et le monde social. Pourtant, le mouvement queer peut se revendiquer matérialiste lui aussi, transmutant la catégorie « femmes », acceptant sa constitution à la fois matérielle et aussi construite, puisque la matière est sans cesse en (re)construction d'elle-même.

En conséquence, on observe aujourd'hui des tentatives de conciliation des approches matérialiste et *queer* qui ont pour effet une hybridation des théories, et donc la remise en cause, par le militantisme, de la netteté des clivages théoriques. Les féministes actuelles de Göttingen défendent ce qu'on pourrait appeler un « matérialisme aménagé » qui oppose une classe dominée, les

¹⁹¹ « Toute théorie envisageant le corps comme un construit culturel devrait tout de même mettre en question la généralité suspecte de ce construit lorsque le "corps" est représenté comme passif et pré-discursif. », Judith Butler, *Trouble dans le genre*, traduit de l'anglais par Cynthia Kraus, Paris, La Découverte, 2006, p. 248-249.

¹⁹² *Ibid.*, p. 273.

¹⁹³ Sophie Noyé, « Matérialisme et queer dans la troisième vague française », dans *Féminismes du XXIème siècle : une troisième vague ?*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. Archives du féminisme, 2017, p. 135-146.

FemmesLesbiennesTrans*, et une classe de dominants, les hommes cisgenres¹⁹⁴. « [I]l existe, *de facto*, bien des manières de se référer au matérialisme aujourd'hui, de le mobiliser et, partant, de le retravailler¹⁹⁵ » Mobiliser, (re)travailler, se réapproprier nos tâches d'organisation du monde, de mise en rapport avec lui par les vecteurs qui nous conviennent le mieux. Les féministes matérialistes ont pu critiquer Butler pour son constructivisme, que l'on oppose – je me demande pourquoi, puisque c'est tout à fait conciliable si l'on s'accorde sur une notion de matière mouvante, au matérialisme. Cependant, « il existerait un matérialisme chez Butler [...], il s'avère néanmoins important par la centralité qu'il accorde à la culture, au langage et à l'idéologie pour penser la constitution des sujets¹⁹⁶. » La matière peut être entendue comme un concept vaste, incluant donc le langage, les récits, la culture. C'est par ailleurs la perspective de Wittig dans « Le chantier littéraire », encore : « Le langage participe premièrement de l'ordre du réel et deuxièmement il le façonne aussi, ce que l'on appelle l'idéologie n'existe pas séparément et en opposition au réel¹⁹⁷. » La matière que j'évoque est inclusive et s'auto-façonne, elle a une infinité de potentiels en dormance.

Pour Wittig, le langage est un contrat social qui forge les rapports entre humain-e-s. « Wittig conçoit l'écriture comme pratique concrète et l'écrivain comme praticien et fabricant, le terme de « travail » revenant à de multiples reprises pour désigner l'activité d'écriture¹⁹⁸. » Une approche très proche de celle de Marx, concevant le travail comme l'activité de base de l'être humain, comme toute façon de transformer la matière. « Le langage projette des faisceaux de réalité sur le corps social, il l'emboutit et le façonne violemment (les corps des acteurs sociaux par exemple sont formés par le langage abstrait)¹⁹⁹ » ; « Le mot frappe le tympan, [...] la paroi de l'œil. C'est lui,

¹⁹⁴ Émeline Fourment, « Au-delà du conflit générationnel : la conciliation des approches matérialistes et *queer* dans le militantisme féministe de Göttingen », *Nouvelles questions féministes*, vol. 36, 2017, p. 48-65.

¹⁹⁵ Annie Bidet-Mordrel, Elsa Galerand et Danièle Kergoat, « Analyse critique et féminismes matérialistes. Travail, sexualité(s), culture », Association Féminin Masculin Recherche, coll. *Cahiers du genre*, no.4, 2016, p. 5.

¹⁹⁶ *Idem*.

¹⁹⁷ Monique Wittig, *Le chantier littéraire*, *op. cit.*, p. 61.

¹⁹⁸ Stéphanie Kunert, *Matérialismes, culture et communication*, Paris, Les presses des mines, 2016, p. 143-163.

¹⁹⁹ Monique Wittig, *Le chantier littéraire*, *op. cit.*, p. 46.

l'objet contondant ²⁰⁰», écrit-elle. Cette matière queer et dialectique qu'est le langage nous incarne et s'incarne en nous, comme un immense terrain de jeu. Et le jeu, c'est notre travail d'humain-e-s.

²⁰⁰ *Ibid*, p. 121.

La matière se transforme d'elle-même et l'artisan.e ne fait qu'accompagner son devenir par des gestes précis que les enfants connaissent déjà iels ont la pulsion de saisir les objets et de faire avec ces objets ce que l'objet leur dicte parce que les objets portent en eux la notice de leurs potentialités agiter briser tordre on cherche à plier le monde selon ses directions comme un vent qui nous pousse à faire avec

7.3 La flache est un reste de la courbe du billot de bois, hantant un arête droite

Le tangible est non-binaire. Tim Ingold se bat contre l'hylémorphisme, qui pose une distinction entre forme et matière, pour composer la substance. S'il reconnaît les deux « faces » de la matérialité, « d'un côté, la physicalité brute de la nature matérielle du monde, et de l'autre [...], les êtres humains qui s'approprient cette physicalité pour leurs propres fins [...], transformant ainsi le matériau brut en artefact aux formes bien dessinées²⁰¹ ». Il les pense imbriquées l'une dans l'autre. Le matériau porte en lui son devenir potentiel, et la main de l'humain-e l'accompagne à le devenir. Il faut simplement « délivrer les potentialités immanentes d'un monde en devenir²⁰² ».

« Il y a une vie propre à la matière. [...] [C]ette matière-flux ne peut être que suivie²⁰³. » Lorsque j'étais Anorexique, j'imposais à ma réalité une conception fortement hylémorphique : il y a la forme de mon corps, la forme de ma vie, et il y a les matières qui les constituent. Jamais je ne me serais imaginé que mon cerveau pouvait ne pas avoir la primauté absolue sur mon corps. J'avais oublié que la matière est un flux, « dans lequel les objets prennent forme²⁰⁴ », que convoquer le signifié, c'est convoquer aussi le signifiant. « La langue est prise à la lettre et la lettre a le pouvoir de faire exister un réel²⁰⁵. » Me priver de corps, c'était me priver d'histoire et de la possibilité de nommer. Je refusais, au propre comme au figuré, de m'asseoir quelque part. J'étais impossible à situer, insaisissable. Je comprends aujourd'hui la nécessité de nommer le lieu d'où l'on parle, celui d'où l'on vient.

La « matière » devient ainsi le discours lui-même, en tant que celui-ci est défini comme « sol des conditions de possibilité de toute production d'énoncés ». La matière du matérialisme de Foucault est ainsi entendue par Audrey Benoit au sens métaphorique de « condition d'assise » que le discours, comme ensemble de procédures régulant la production du sens, aurait en commun avec la « matière concrète »²⁰⁶.

²⁰¹ Tim Ingold, *Faire, anthropologie, art, artisanat*, traduit de l'anglais par Hervé Gosselin et Hicham-Stéphane Afeissa, Paris, Éditions Dehors, 2013, p. 71.

²⁰² *Ibid*, p. 81.

²⁰³ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille plateaux*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980, p. 509, 512.

²⁰⁴ Tim Ingold, *Faire, anthropologie, art, artisanat*, op. cit., p. 58.

²⁰⁵ Gabrielle Giasson-Dulude, *Entre les murs, des voix*, Montréal, Les éditions du Remue-Ménage, 2023, p.119.

²⁰⁶ Pauline Clohec, Audrey Benoit, *Trouble dans la matière Pour une épistémologie matérialiste du sexe*, Paris, Éditions de la Sorbonne, coll. « Philosophies pratiques », 2019, p. 195.

Discours et matière interagissent donc en permanence, l'un nourrissant et modifiant l'autre. Ils sont indissociables et le discours, en ce qu'il appartient à l'ordre du Symbolique, pour revenir à la psychanalyse, nous permet de mettre en forme la matière qui nous entoure et dont nous sommes constitué-e-s. « Le corps pour nous est ce qui vient donner substance à l'imaginaire²⁰⁷. » Le tangible, corps, matériau, représente donc un moyen de production de sens, auquel peut s'arrimer le discours, mais que celui-ci façonne également.

On pourrait, pour préciser, poser une distinction entre le dire et le dit, qui selon les théories lacaniennes, se distinguent par une notion existentielle : le dit, en tant qu'il existe, pourrait presque se rapporter au réel, alors que le dire, charrie en lui une fonction d'être, puisqu'il implique une posture d'énonciation²⁰⁸. En somme, je parle, donc je suis, alors que ce que je dis ou que j'ai dit se rapporte à la réalité qui m'entoure, que je construis et qui me construit. Lacan considère que l'inconscient est structuré comme un langage, et donc que notre existence physique est à distinguer de notre « ex-sistence », soit notre statut de sujet parlé et parlant, en tant que pris-e dans une chaîne d'intersignifiante. Le concept initial, celui « d'ek-sistence », est dérivé de Martin Heidegger, pour qui cette notion contient une dynamique, une ouverture vers le possible, le futur. Faire passer le corps par la parole engendre donc une multiplicité de formes du corps, une écriture du potentiel et de l'ouverture.

²⁰⁷ Charles Melman, « L'Inconscient, c'est l'organique », *op. cit.*, p.108.

²⁰⁸ Pascale Leray, « Au-delà de la parole, le dire rappelé à l'ex-sistence », *L'En-Je Lacanien*, 2014, n° 23, p. 43-57.

CHAPITRE 8

PEINTURES, VERNIS

8.1 Lors de la coupe, on ne peut pas toujours suivre le fil du bois

La question de la suture de mon corps et de ma volonté n'a pu se poser que lorsque mon corps a été hors de danger. J'ai fait traîner ma guérison sur douze ans, douze ans entre la première et la dernière hospitalisation. Je ne peux pas me raconter, comme dans les *success stories* monolithiques qui pullulent dans les récits de soi Anorexiques, dire que j'ai eu un déclic. J'ai tricoté ma guérison, j'en ai fait une rhapsodie, faite de performances drag, d'escalade, de massage des autres, de boxe, de jobines, d'amour, de lien social, d'énormément de nourriture pour payer ma dette énergétique, et, surtout, d'écriture. Mon corps a été la matière première où se sont inscrites mes trajectoires. Mes vergetures, mes tatouages distendus par les variations de poids, autant de stigmates du changement perpétuel qui précède une certaine forme de stabilité.

« Dérivé du latin *tangere* (toucher du bout du doigt), le mot même pour désigner le goût en anglais (*taste*), [...] ou de l'ancien français *taster*, voulait d'abord dire toucher²⁰⁹ », on peut aussi penser au verbe « tâter ». L'association entre la main et la bouche, entre les mots et les goûts, est vieille comme le monde et Darian Leader en fait l'étalage dans son merveilleux livre *Mains*, expliquant que l'enfant fraîchement né.e ne fait pas distinction entre sa bouche et sa main, pouvant ainsi resserrer ses paumes alors que sa bouche tète, par exemple. Ma bouche qui soliloquait, à vide et avide, était aussi peu utilisable que mes mains, désespérément vides elles aussi. Les mots vidés de leur sens par la maladie, comme évoqué précédemment, ne servaient qu'à une tentative vaine de donner forme au réel. Je ne savais plus rien prendre en main, à défaut de savoir me laisser prendre la main, moi aussi.

S'écrire permettrait donc d'éviter le stérile reflux vers la maladie, c'est un mouvement vers soi et, de là, un mouvement vers l'autre. À défaut d'investir son corps comme objet d'expression, l'Anorexique guéri.e ou en rémission doit passer par cette extériorisation d'une forme de colère,

²⁰⁹ Darian Leader, *Mains*, Paris, Albin Michel, 2017, p. 40.

de pulsion, de la simple expression de son être au monde.

Le sujet en proie à cette condition est incapable d'exprimer, de traduire en mots la dualité qui le traverse et le terrasse. Ceci explique pourquoi l'anorexique cherche non pas à verbaliser, mais à extérioriser, à représenter cette dualité qui l'habite ; par sa maigreur volontaire, elle incarne son désarroi existentiel, porte sur elle son désir contradictoire de vivre sans corps en faisant de son physique maigre un texte à l'énonciation dense²¹⁰.

C'est ce besoin viscéral d'une énonciation dense qui me pousse vers le travail manuel et l'écriture, un besoin de densité justement, de lourdeur. Je meurs d'envie que le réel soit aussi consistant qu'un bon pain, substance par excellence que je me suis interdite une décennie durant. Simple et robuste comme un bon pain. C'est tout ce que je demande aux choses.

²¹⁰ Fanie Demeule, « Entre désincarnation et réincarnation : la poétique du corps dans le récit d'un soi anorexique Suivi de Carnet d'une désincarnée », *op. cit.*, f. 10-11.

L'infirmière propose un atelier de construction de bordel à partir de déchets qui ont gracieusement été offerts à l'hôpital psychiatrique on est tous-te-s là armé-e-s de pistolets à colle et de boîtes de camembert vides obviously ce n'est pas moi qui les ai vidées et on a aussi des bouts de métal scintillants pis des ressorts de matelas et des emballages fuckés on louche à cause des neuroleptiques ou on s'exalte un peu trop à cause du Concerta pis j'éprouve cette puissance brûlante et sourde qui réside dans le fait d'arranger les choses, de bricoler de tout mettre ensemble selon une cohérence interne que je peux choisir de rendre ostensible ou pas du tout toucher fabriquer coller rapailler je me jure que je m'embaucherai un jour sur un port ou un chantier naval je construirai un skateboard pour l'envoyer à mon ex et clore enfin de mes mains cette histoire juste m'approprier les archétypes en les matérialisant de mes mains bâtir pour expulser l'Autre parasite de soi

Peut-être que m'écrire m'empêche de m'échapper de couler par tous mes pores maintenant que je sue à nouveau j'ai peur parfois de me fuir encore j'ai recommencé à couler de partout mes sucs m'échappent et maintenant j'ai une terrible peur d'être vide je suis en rémission du vide je ne peux plus goûter au vide sans replonger faut que je me bourre c'est Arthur qui disait ça il parlait à Verlaine et il disait avec toi j'étais heureux parce que j'étais tout le temps plein toujours bourré j'avais toujours quelque chose en bouche un verre ma pipe ta queue²¹¹ et moi aussi je veux être toujours remplie toujours complète je parle pas de pénétration non je parle de l'abysse qui doit simplement rester bouchée en permanence pour pas tomber faut que le corps traumatisé par le manque comprenne que rien ne viendra jamais plus à manquer que tout est là et reste là il faut lui réapprendre la permanence de l'objet caliss lui dire maman est dans la salle de bains, mais elle n'a pas disparu t'inquiète les biscuits sont toujours dans le placard même s'il est fermé s'ils sont hors de ta vue

²¹¹ Patrick Besson, *Et la nuit seule entendit leurs paroles*, Paris, 1001 nuits, 2008, p. 53.

*Y a des nuits j'me prends pour Elvis j'me fais des banana
sandwichs au peanut butter pis je m'endors en cuillère
avec toute la bouffe dans mon ventre hier dans la nuit j'ai
vu les nuages par la fenêtre pis on dirait qu'ils avaient la
forme d'une femme curvy je sais pas si c'est ce que j'ai
envie de devenir ou ce que j'ai envie de baiser
intensément en attendant je prends corps je pousse de
partout aussi vite que l'ail des ours là d'où je viens ici on
dit ail des bois j'aime les deux noms c'est juste étrange
que chez nous on dise ail des ours alors qu'on a tué le
dernier ours brun il y a bientôt un siècle c'est drôle les
noms sont des formes fixes et ne changent pas moi mon
nom me semble de plus en plus étrange et trop petit pour
moi, mais c'est comme dit Céline on ne change pas, moi
et mes costumes d'autres sur moi j'épaissis je me déguise
en gym bro alors que je resterai toujours cette enfant
blessée qui en porte encore le nom*

8.2 Le nœud est le reste d'une branche dans une planche de bois

La faim extrême m'a imposé un corps trop grand pour moi. Il m'a fallu apprendre à bricoler avec ces cuisses qui se touchent subitement, ces formes de femme que je détestais. J'apprends juste à faire avec, à bricoler autour. Tour à tour, les mettre en scène, les déguiser, les cacher, les exhiber, les sculpter, encore. Qui dit plus de corps dit aussi plus de surface de toucher, de contact avec le monde, et donc plus d'écriture. L'écriture est un merveilleux retour au toucher, un retour à la tâche. Barthes parle de cette « imagerie de l'écrivain-artisan, [...] qui dégrossit, taille, polit et sertir sa forme, exactement comme un lapidaire dégage l'art de la matière. [...] Cette valeur travail remplace un peu la valeur génie²¹². » C'est ce que j'essayais de faire pour « déterrer les os », pour emprunter le titre de Fanie Demeule ; je voulais que mon corps parle, ou plutôt pour que mon Je parle à travers mon corps. J'applique aujourd'hui ce travail archéologique à l'écriture.

Je n'ai jamais été capable de percevoir le travail sans le toucher. Au sens large, pour moi, un-e intervenant-e social-e « touche » également sa patientèle, puisqu'iel influe sur elleux, communique avec, échange. « Au travail, le Je est en travail. Le travail est le lieu véritable où des activités de coopération entre humains et avec la nature peuvent s'éprouver et se soutenir²¹³. » Un Je en travail se doit d'être robuste, et surtout, consistant. Je me devais de me faire matière pour me (re)mettre à travailler au sens large. Me refaire corps. Retrouver mes contours propres, qui sont ceux délimités par ma peau. Ainsi, devenir pour l'autre un visage, une enveloppe relativement étanche, moins poreuse aux injonctions de mon surmoi. M'écrire, en un sens. Délimitée, pesante, contenue, contenant. « La peau fonctionne comme surface d'inscription, parchemin de l'histoire, kératine du temps, feuille lisse de l'arbre mouvant quand un autre support fait défaut, un support fait de la texture de la parole sur l'horizon de l'écriture²¹⁴. » Ma peau se laisse graver par le temps qui passe et incarne mes expériences, je peux faire confiance à cette feuille blanche qui l'est de moins en moins pour se faire marquer, pour m'incarner. Elle est sculptée par mon environnement, intérieur comme extérieur.

²¹² Roland Barthes, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Points, 1972, p. 46-47.

²¹³ Jean-Philippe Pierron, *Éloge de la main*, op. cit., p.18.

²¹⁴ Joël Clerget, *La main de l'Autre*, Paris, Érés, 2006, p. 51-86.

Il m'a ramassée en autostop comme on ramasse un corps gisant sur la chaussée mais j'ai pas capitulé j'étais juste transie de froid je le vois sur sa carte de visite qui gît elle aussi sur le pare-brise il est thérapeute je les aime les thérapeutes je les aime et je les hais de tout mon corps restant je les mets dans ma poche et je continue mes shifts je suis en shorts c'est l'été je suis glacée de l'intérieur je croise les jambes pour réchauffer mes artères fémorales il regarde mes cuisses grattées au sang parce que j'essaie toujours trop fort de faire sortir mes poils incarnés d'expulser quelques milligrammes de plus hors de moi et je me cisaille la peau il me demande si j'ai un problème avec la séparation des autres et je trouve ça si intrusif on dirait qu'il me pénètre de ses yeux qu'il fait encore sauter mes barrières restantes je n'ai plus de remparts

8.3 Le cabestan peut tracter d'immenses fardeaux

Puisque j'étais un territoire occupé, je ne pouvais pas sentir mes limites propres, je voulais les transcender. Je voulais me débarrasser de mon corps obsédant, trop lourd, défini par cette peau que je torturais, perçais, comme pour sortir de moi, déborder de ma contenance. On parle souvent des troubles alimentaires comme de maladies de vide et de plein, du besoin prégnant, chez les personnes souffrant d'hyperphagie ou de boulimie, par exemple, de se remplir à outrance pour se sentir « délimité-e », contenu-e, rempli-e à ras bord. « Il n'est point de toucher sans espace du toucher²¹⁵. » Ça prend du corps pour se laisser toucher, et je refusais, littéralement, de me laisser approcher par quoi ou qui que ce soit. Le toucher implique également une perception claire de ses propres limites. J'emprunte à ce-tte charpentier-ère évoqué-e précédemment l'idée de créer de l'espace en soi en pratiquant le travail manuel. C'est la voie que j'ai choisie : créer un espace plein, un espace qui ne soit pas vide, un désir qui ne soit pas faim.

« Le toucher rend attentif à la manière dont d'autres gestes de la main vont à la rencontre du monde en se laissant toucher par lui²¹⁶. » Il permet d'appréhender les choses, et de les laisser nous saisir. Dans l'anorexie, porter de grands vêtements permet de ne pas sentir les coutures contre son corps, de ne pas « se » sentir. Le tact présuppose un soi qui se laisse saisir, un soi solide. Aujourd'hui, je vise l'obtention d'encore plus de calle dans mes mains. C'est un liant entre le corps et le monde, entre la matière et le corps, c'est le corps qui se fait outil, organe travaillant. La calle se forme au contact du monde.

Lorsque l'on sait que prendre une écharde ne nous fera pas mal, on ne la sentira même pas, on peut avancer plus confiant-e dans nos tâches, travailler plus vite, les yeux fermés. Je n'ai plus peur de me déchirer les paumes à l'escalade, parce que mes mains sont devenues rugueuses et fortes. La peau s'est épaissie aux jointures internes de la paume et des doigts, créant ainsi une forme de demi-lune parfaite pour la préhension de prises d'escalade, mais aussi de poids, de sacs de courses, de poignées de vélo... Je me suis fait outil, mon corps a été marqué par l'activité, au point où je ne sais plus si je pratique l'activité, ou si c'est l'activité qui me pratique.

²¹⁵ Joël Clerget, *La main de l'Autre*, op. cit., p. 51-86.

²¹⁶ Jean-Philippe Pierron, *Éloge de la main*, op. cit., p. 24-25.

La calle permet de faire mal quand on fait du bien ça fait de moi une amante sans pareille je brutalise en douceur tellement que mes mains se sont heurtées à la surface du monde mon corps est le produit de trop de vide et de trop de plein le produit des vertiges et des épaisissements successifs pour pallier à la maigreur le BMI dangereux devenu santé tout ça c'est rien qu'une histoire de seuils que l'on passe et puis soudain tout le monde se désintéresse quand on n'est plus sac d'os mais c'est un désintérêt tranquille genre les gens osent me regarder sans le faire discrètement iels osent me regarder non plus comme on regarde une personne obviously leucémique en phase terminale non iels me regardent comme une semblable ni plus ni moins et ça fait chier de retomber dans le corps humain et sa tiédeur de trente-sept degrés sa mollesse ses poignées d'amour mais rien n'y fait on se casse toujours la gueule quand on se la joue Icare qui veut transcender sa condition tiens ça donne envie de relire Artaud qui dit quand ça sent la merde ça sent l'être ou l'inverse je sais plus

8.4 Le chevron repose toujours sur deux poutres, ou une poutre qui elle-même repose ailleurs

« Être touché est l'événement d'une rencontre entre rêve et matière activée par la main²¹⁷. » Une rencontre entre rêve et matière activée par la main ? Déformation professionnelle (ou plutôt estudiantine), mais je ne peux pas m'empêcher de penser à l'écriture. Cela impliquerait qu'écrire soit la même chose que d'être touché·e. Je mène quelques petites recherches sur le rapport entre écriture et toucher, et je tombe sur cette phrase « Contact et écriture sont un *oser dire*²¹⁸. » On en revient à l'impossibilité Anorexique de (se) dire, d'oser le faire. Voire à la jouissance de ne pas (se) dire : « un déplacement du plaisir alimentaire et de son contrôle sur l'activité langagière, avec une dimension de toute-puissance qui fait partie intégrante du tableau Anorexique, incluant le parallèle : on peut rester longtemps sans manger, on peut rester longtemps sans parler²¹⁹. » La rétention de soi-même, le refus de se dire – puisque l'on ne sait pas quoi en dire, confronté·e à l'absence d'indubitable et d'absolu – engendre une satisfaction chez l'Anorexique, qui se soustrait sans cesse à iel-même. Une apnée de la parole dont la fin inéluctable – la guérison ou la mort – a presque une fonction de bombe à retardement, de calme avant la tempête. Dans le même sens, se taire peut avoir pour but de figer le temps, pour ne jamais grandir.

²¹⁷ Jean-Philippe Pierron, *Éloge de la main*, op. cit., p. 35.

²¹⁸ Joël Clerget, *La main de l'Autre*, op. cit., p. 51-86.

²¹⁹ Bernard Golse, « Réflexions sur le langage au cours des anorexies mentales », op. cit., p. 227-240.

Son éloquence légendaire sa shape de trois mètres de haut elle donne ce cours magistral et dit éloquence mystique Dieu nomme les choses avant que celles-ci n'adviennent elle dit encore et encore elle nomme et les choses apparaissent m'apparaissent enfin elle dit les Tables de la Loi elle dit le Verbe se fait Chair et ça me touche ça me touche parce que c'est mon sang qui ne bout que pour les vers d'Arthur pour les paroles de Thiéfaïne c'est ma chair qui pèse lourd de s'être apprêtée de métaphores et de synesthésies empruntées aux grand-e-s de la littérature enfin enfin ça en moi prend corps

8.5 L'épaisseur du madrier le met en charge de la solidité de l'ouvrage

Le toucher, c'est une manière de se relier au vivant, comme à l'inerte. De trouver, par exemple dans notre rapport aux nouvelles technologies, un semblant d'humanité, par la manière dont on l'appréhende physiquement. J'écris cela, bercée par le son des touches de mon clavier, très consciente de la pulpe de mes doigts en pleine percussion douce. « Toucher est ici l'approche tactile en acte. Il n'est pas le contact du visible. Il en est la *lecture*. Comment opère cette lecture ? En liant. En liant la teneur des chairs à la matérialité du langage dans la relation des êtres²²⁰. »

Trente patients ont subi une IRM au cours de leur dépression. [...] Il n'y avait pas de différence entre les hippocampes. [...] Ceux qui ont maîtrisé l'émotion, [...] en faisant des récits et des théories pour tenter d'analyser les raisons de leur souffrance, [...] ont diminué leur taux de cortisol et évité de faire exploser les cellules de l'hippocampe. [...] Quand la narration redonne cohérence. [...] La synaptisation est relancée²²¹.

La parole modifie le réel, la mise en récit est indispensable dans le soin psychologique. Au cours de mon anorexie, il y eut autant de phases de logorrhée que de phases de silence, où je me contentais de fumer en contemplant le champ de ruines qu'était mon existence. La logorrhée était vide de sens, et surtout, cherchait en permanence à masquer les symptômes, comme pour les protéger des soins potentiels qu'on pourrait vouloir apporter pour les faire disparaître. J'étais accrochée à mes symptômes comme à la prunelle de mes yeux, et plus les résultats des bilans de santé étaient alarmants, plus je me sentais validée dans ma déchéance ascétique, plus je me sentais valorisée, en réussite, et surtout, plus je développais d'empathie vicieuse envers moi-même : « le médecin a dit que j'allais mourir si je continuais, parfait, j'ai une excuse en béton pour ne pas vivre, pour ne plus sortir de chez moi. » Je parlais, certes, mais pas d'une parole qui touche. D'une parole qui tourne en spirale sur elle-même, cherche des réponses, se masque.

« N'écrivons-nous pas toujours sur des matières offertes à la métaphore de la peau, fibres et textures, tissus et feuilles, rouleaux et autres papiers ? [...]»²²². Notre histoire s'écrit sur nous comme en nous, et il est grand temps pour moi de passer du corps au papier pour me dire. De passer par la main. De façonner autre chose que ma musculature et les pleins et creux de mon enveloppe

²²⁰ Joël Clerget, *La main de l'Autre*, op. cit., p. 51-86.

²²¹ Boris Cyrulnik, *De chair et d'âme*, Paris, Odile Jacob, 2008, p. 123.

²²² Joël Clerget, *La main de l'Autre*, op. cit., p. 51-86.

charnelle. « *Le toucher opère comme écriture* en cela que l'écriture intéresse l'œuvre de la main, stylo, calame, machine à écrire, ordinateur, outils suspendus au fonctionnement des touches²²³. » Mettre le récit de soi à portée de sa propre main est à la fois mise à distance et mise en contact. Lorsque j'écris, mon rapport au récit est médié par la main. Elle est ancrage dans le réel et point de touche. Dans son ouvrage *Éloge de la main*, Jean-Philippe Pierron cite Richard Sennett, sociologue et historien américain, qui présente le fait d'être touché-e comme une « pulsion venue de l'intérieur qui nous pousse à travailler de manière expressive, pour nous-mêmes²²⁴ », tout en restant sensible aux émotions et narrations contenues dans le matériau que nous travaillons. C'est là que réside la subtilité à deux faces de la notion de toucher : ce qui vient de l'extérieur, en moi, résonne, et ce qui en moi, résonne, rallie l'extérieur. Et je suis impliqué-e dans cette danse, je prends mon histoire en main, et je sors ce qui est en moi tout en l'ancrant dans ce qui m'entoure. C'est une mise en relation avec le corps et le monde, un début de rhizome.

²²³ *Idem.*

²²⁴ Richard Sennett, cité dans Jean-Philippe Pierron, *Éloge de la main*, *op.cit.* p. 50.

Quand j'avais dix ans ma mère m'a donné un livre et m'a dit si tu le finis et que t'aimes pas t'auras plus jamais besoin de lire de toute ta vie parce que je suis sûre que tu vas capoter c'était Métaphysique des tubes d'Amélie Nothomb je comprenais pas le titre, mais je voulais comprendre j'avais demandé à un ami de passage de ma mère assez illustre et astrologue qui fume énormément c'est quoi la métaphysique et il m'a parlé de la pataphysique il a dit c'est comme les Pokemon qui évoluent tu commences par la physique après t'as la métaphysique et après t'as la pataphysique j'avais juste compris que c'était plus que de la physique et quand je l'ai lu j'ai été complètement retournée ça goûtait tellement fort elle parlait d'un bâton de chocolat blanc belge et de la bouche des carpes qui avalent et moi je me voyais dans ce tube qu'elle décrivait je me disais c'est ça dans le fond que j'aspire à être, un tube qui mange et digère et chie et fait juste végéter moi je priais parfois pour me réveiller dans le coma même si on est pas réveillé-e dans le coma mais je voulais juste éteindre cette conscience douloureuse et impensable que je suis moi et que je perçois le monde à travers mon seul point de vue tellement limitant et obsédant de vertige bordel après Amélie Nothomb a eu sa photo à côté de celle de Rimbaud, geisha torturée dangereuse je me suis mis à mettre trop d'eye liner et du rouge à lèvres aussi

8.6 Plus le bois est sablé, plus il adhère aux couches supplémentaires

Fanie Demeule évoque dans son mémoire la relation d'Amélie Nothomb à l'écriture, en tant qu'elle lui a permis de réintégrer son corps. L'écriture est « [une] incarnation à travers les mots qui lui tissent un corps à la fois textuel et tangible²²⁵ ». Je me vois investir les signifiants qui m'ont tant fait rêver, enfant, pour me reconstruire un corps, ou du moins accepter celui qui a décidé tout seul que le grand jeûne allait s'arrêter. Je bataille corps et âme contre l'idée d'une écriture qui serait œuvre de l'inspiration et du génie pur, qui ne se confronteraient pas à la matière. Il s'agit de distinguer le « *creare ex nihilo* qui définit la création divine et le *facere de materia* qui définit le faire des hommes²²⁶ ». L'humain-e crée à partir de, avec.

Agamben reprend la notion aristotélicienne de passage de la puissance à l'acte, pour lui ajouter celle de « puissance de ne pas », puisque « la puissance est définie par la possibilité de son non-exercice [...]. [D]ans la puissance, la sensation est constitutivement anesthésiée, la pensée non pensée, et l'œuvre désœuvrement²²⁷. » Ainsi réside dans l'inaction une possibilité de contemplation, de sortie de route, qui nous permet de constater que la création requiert une suspension des usages traditionnels de la matière, une suspension de l'action aveugle. Faire confiance au fait que dans les choses réside leur propre potentiel d'expression, que nous pouvons choisir de résider – et de résister ! – dans le désœuvrement. « Désœuvrer toutes les œuvres humaines est peut-être la poésie elle-même [...]. [L]a poésie est une opération dans le langage qui désactive et désœuvre les fonctions communicatives et informatives²²⁸. » Il faut révolutionner la notion de travail, pour la troquer contre une vision plus poétique, plus ancrée dans le temps long et le prendre soin. Blanchot évoque lui aussi le lien entre écriture et passivité, en ceci que « l'une et l'autre supposent l'effacement, l'exténuation du sujet : supposent un changement de temps²²⁹. » Sortir de soi pour recevoir le monde en soi. Guérir de l'anorexie, c'est apprendre la réceptivité, accepter que les choses travaillent d'elles-mêmes, comme l'ébéniste qui me disait faire confiance autant que

²²⁵ Fanie Demeule, « Entre désincarnation et réincarnation : la poétique du corps dans le récit d'un soi anorexique Suivi de Carnet d'une désincarnée », *op. cit.*, f. 47.

²²⁶ Thomas d'Aquin, cité dans Giorgio Agamben, *Le feu et le récit*, traduit de l'italien par Martin Rueff, Paris, Éditions Payot et Rivages, coll. « Bibliothèques Rivages », 2015, p. 98.

²²⁷ *Idem*, p. 47.

²²⁸ *Idem*, p. 65.

²²⁹ Maurice Blanchot, *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980, p. 29.

redouter le bois qui travaille seul, toute la nuit. J'ai fait pareil avec mon corps. M'en remettre à lui. Lui accorder toute la place, en guérison, pour le laisser prendre celle dont il avait besoin, n'en déplaît à mon envie de disparaître.

*

Apprendre à s'en remettre à la matière, ça prend une grande confiance dans cette dernière. J'en reviens toujours à elle, puisqu'aujourd'hui, je sais que je ne peux pas faire sans. Ingold parle avec tellement de délice de la matière, je ne peux pas m'empêcher de le citer : « ses propriétés ne sont pas fixes, mais émergent continuellement des matériaux eux-mêmes. [...] Les matériaux n'existent pas en tant qu'objets, c'est-à-dire, comme des entités statiques douées d'attributs²³⁰ ». On est un flux continu en changement constant, et aspirer à la fixité, c'est, de manière latente, aspirer à la mort. « En tant que substances en devenir, ils insistent ou persistent bien plutôt, par-delà les destinations formelles qui, sur le moment, leur ont été assignées, et ils se transforment sans cesse²³¹. » Guérir, c'est se libérer de ces formes qui nous ont été assignées, et choisir de ne plus jamais s'en assigner à soi-même. C'est persister dans son passage d'une forme à une autre. Pour Ingold, même dans l'individuation, la forme est en émergence perpétuelle, et n'est jamais donnée d'avance. Puisqu'il perçoit la matière comme entrelacée avec l'humain et les éléments, il appelle si poétiquement cela « la danse de l'agentivité²³² ». Pour illustrer cette danse, il dessine un triangle dans lequel chaque pôle est nommé tel que suit : le cerf-volant, la personne qui en tient la ficelle, le vent. Comment savoir qui mène qui ?

On peut faire de même avec l'argile, le potier, et le tour en marche : chacun-e est imbriqué-e dans le mouvement de l'autre, cette sublime dépendance régit constamment la réalité. Si l'on applique ce schéma séduisant à l'écriture, on peut dire que « la qualité du geste, lorsque nous écrivons avec la main [...]. Imprègne les lignes qui apparaissent sur le papier. La durée, le rythme, la variation du tempo, les pauses, les atténuations, l'intensité²³³. » Je ne sais plus si c'est le stylo qui guide ma

²³⁰ Tim Ingold, *Faire, anthropologie, art, artisanat*, op. cit., p. 79.

²³¹ *Idem.*

²³² *Ibid*, p. 209.

²³³ *Ibid*, p. 295.

pensée, ma main qui dicte à mon esprit, si mon esprit s'ajuste à la vue de la ligne qu'il est en train de tracer... C'est un véritable maillage, tout est entremêlé.

CHAPITRE 9

ESCALIER

9.1 Le batardeau, en retenant l'eau, évite qu'elle ne pénètre à l'intérieur du bâtiment

Faire avec le réel tel qu'il se présente à nous, c'est aussi apprendre à « butcher ». Je me revendique de plus en plus comme une « butcheuse efficace », qui aime initier des projets, mais pas faire les finitions. Je vais essayer de m'appliquer à tout de même conclure correctement ce mémoire, bien que cette philosophie du désengagement volontaire me séduise beaucoup. C'est aussi une manière de danser avec la matière, ça, initier des mouvements et se détourner pendant qu'on les laisse retomber. Mais cohabiter avec le réel, c'est aussi se détourner de l'idéalisme. C'est faire de la perruquerie. Un concept inventé par Michel de Certeau ; la perruquerie consiste à détourner les moyens de production pour son propre profit, créatif. On peut perruquer le langage de ses lieux communs, le dépouiller des axes les plus empruntés. Je revois mon collègue du chantier naval, Alex, mécanicien de bateaux hors pair, qui, le vendredi après-midi, allait à la décharge à côté du chantier, pour récupérer des cadres de vélo et autres gogosses en métal, afin de les retaper, de créer d'autres objets, à l'aide des machines de l'entrepôt.

Le travailleur qui « fait la perruque » soustrait à l'usine du temps (plutôt que des biens, car il n'utilise que des restes) en vue d'un travail libre, créatif et précisément sans profit. Sur les lieux mêmes où règne la machine qu'il doit servir, il ruse pour le plaisir d'inventer des produits gratuits destinés seulement à signifier par son œuvre un savoir-faire propre et à répondre par une dépense à des solidarités ouvrières ou familiales²³⁴.

Cette pratique clandestine est une manière de reprendre le pouvoir sur les moyens de production, et de là, sur le capitalisme. Surtout, il s'agit de remettre sa créativité à l'œuvre dans le travail, de retourner les usages courants des appareils dont on se sert tous les jours. Au chantier naval, je me cachais avec Alex pour s'allumer une cigarette, derrière les caméras de surveillance, il était interdit de fumer en tenue de travail, le patron ne voulait pas que ses employé.e-s soient associé.e-s à des flemmard.e-s ! J'ai donc appris à me soustraire de ma job, à garder les mains occupées, pour avoir l'air de travailler. Une tricherie sacrée qui va contre la *grind culture*, et j'amorçais déjà ma guérison, puisque je ne quêtai plus le perfectionnisme. Plus tard, lorsque je travaillais sur les pistes de ski,

²³⁴ Michel de Certeau et Luce Giard, *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, p. 45.

je me suis mise à appliquer ma tricherie, à imposer ma flemme à mon cadre de travail. Et personne ne l'a jamais remarqué. J'habitais le merveilleux milieu du travail manuel, sans pour autant trop me fouler. Je me sentais au paroxysme de ma légitimité.

*

Ce petit protocole, qui concerne l'art de se garder occupé·e quand on fait du présentéisme, de garder les mains prises, vaut pour les jobines. J'entends par jobine ce genre d'emploi où le je est remplaçable, interchangeable. Où les tâches manquent parfois, mais où il est primordial, pour donner une bonne image de son entreprise, de se donner l'air d'être occupé·e. Quand je surveillais des installations de remontées mécaniques pour le ski, on pouvait distinguer plusieurs façons d'avoir les mains prises en tout temps. Déjà, avoir littéralement une ou deux mains prises. Marcher rapidement avec un chiffon, un tournevis ou une pelle dans le creux de la paume vous donne instantanément l'air très occupé, c'est encore mieux si vous le faites avec une moue un peu inquiète, comme si vous vous atteliez à un problème d'envergure, que vous étiez sur quelque chose de coriace. Sinon, les activités inutiles, mais qui envoient du steak, comme casser la glace par terre avec un pieu.

Cela ne sert absolument à rien, étant donné que la neige fondue ruisselle et gèle à nouveau presque instantanément, mais quelle image plus parfaite du·de la travailleur·euse que celle de quelqu'un·e qui s'attelle à la force des bras à modifier le paysage. Dans la même veine, faire des tas de neige donne l'impression que vous agissez concrètement sur l'environnement, alors que rien ni personne n'exige que vous ne fassiez des tas de neige. Regarder l'installation d'un air préoccupé, comme si vous réfléchissiez, fait aussi partie des techniques. Vous pouvez également vous retirer un peu et donner des coups de marteau contre le mur, pour simuler une réparation quelconque. Dans les faits, il s'agit juste de surveiller et parfois, redémarrer l'installation. Idem pour la buvette d'altitude. Les jours de pluie, tout au plus deux randonneur·euse·s se pointeront pour un thé chaud avant de repartir au pas de course, il faut donc meubler la journée, de huit heures à seize heures.

Là, l'idée est également de se donner l'air occupé·e, pour que tout éventuel client-test ou passage du patron soit prévenu. Balayer ou faire semblant de, passer la pâte encore et encore sur le comptoir, laver les tasses à la main pour étirer le temps, trier les petites cuillères, réorganiser le frigo, faire

semblant de faire des comptes ou des inventaires, compter la caisse, recopier la liste des choses à faire que l'on a déjà faites, aller « contrôler » la scierie, nettoyer le sol de la terrasse au jet, ramasser les poubelles... On ne cherche plus le temps pour les tâches, mais les tâches qui prennent du temps. Les activités qui prennent le plus de temps sont celles du prendre soin. Graisser la scierie, épousseter.

*

J'ai beau en faire une joyeuse leçon, l'art de garder les mains occupées est ancestral, et, si l'on ne le fait pas activement, on peut souffrir de *Greiftrieb*, la pulsion de saisie, ce besoin terrifiant de faire quelque chose de ses mains, voire d'avoir quelque chose dans la bouche.

Comme le gant ou l'éventail, la cigarette occupe les mains qui les tiennent et les manipule, tout en fonctionnant comme vecteur d'échange social et instrument de scansion du temps. [...] Tenir en main une cigarette ou un paquet donne une contenance, et une impression étrange de se suffire à soi-même²³⁵.

Une contenance. Voilà qui parle à l'Anorexique repentie que je suis. En hôpital psychiatrique, on passait notre journée à fumer, justement, pour se donner une contenance, filtrer le réel et tâcher de s'y sentir exister. Avoir les mains occupées, c'est pallier à l'angoisse de la main vacante ; « les mains oisives ont toujours été vues comme une menace aussi bien pour l'équilibre individuel que pour l'ordre social²³⁶ », et s'ensuit dans l'ouvrage de Darian Leader une véritable épopée du tripotage, des manies de se triturer la barbe à la Renaissance aux déchirures de dessous de verres que l'on fait compulsivement, dans les bars.

« On peut voir l'avènement des outils avant tout comme une façon d'occuper les mains et, par là, de consigner et de canaliser l'en-trop du corps, son excès. Nous avons conçu des outils [...]. Aussi pour donner aux mains quelque chose à faire.²³⁷ » Même pleinement désœuvré, l'être humain a besoin de s'accrocher aux choses, de les triturer, comme pour essayer de les mettre en forme. Je perçois de plus en plus le monde comme un grand bricolage, au sens où les éléments sont souvent

²³⁵ Darian Leader, *Mains, op. cit.*, p. 104.

²³⁶ *Ibid*, p. 86.

²³⁷ *Ibid*, p. 150.

disparates, imparfaits. On doit faire avec, les agencer de telle sorte qu'on leur donne une cohérence.

*

En commençant ce mémoire, je ne savais pas par quel bout le prendre, et je pensais encore naïvement pouvoir m'affranchir des règles de l'art, comme une très mauvaise artisane. Je pensais pouvoir imposer les formes que je désirais à la matière-langue, et ne pas me soumettre aux codes de la recherche, de la construction d'un discours. Je ne savais pas comment élaborer une pensée, et j'ai fini par comprendre que, pour avoir un rapport empirique à mon travail – soit me laisser guider par mes mains et jouer avec les formes décortiquées des discours préexistants, il allait falloir passer par la technique, les articulations. J'espère être parvenue à le faire, en me soumettant aux règles de l'art.

*

À l'heure où j'écris ces lignes, ma première saison en tant que planteuse d'arbres sur l'île de Montréal vient de se terminer. J'en ai très peu parlé dans ce mémoire, et pourtant dieu sait à quel point j'ai pensé à mon mémoire en plantant, et à la plantation, alors que je rédigeais. Je veux bâtir des réflexions comme l'on arrime un nouvel arbre à sa terre, lui donner toutes les chances de survie sur le long terme, puis le laisser pousser, seul. Pour la première fois de ma vie, je n'ai pas utilisé mon emploi comme simple prétexte à littérature. Ma pratique d'écriture a le droit de s'imbriquer dans mes pratiques manuelles, mais je ne souhaite plus observer ma posture de col bleu depuis celle de col blanc. Je cherchais un moyen de m'implanter au Québec, de prendre racine ici, de sentir mon corps fort et fiable après douze ans à le tyranniser. Tous ces arbres plantés me semblent métaphoriquement plus qu'appropriés.

Par l'achèvement de ce travail de mémoire, je sens que les irréconciliables le sont un peu moins, que j'ai trouvé une manière d'habiter mes dialectiques intérieures, en creux et en plein, de me dessiner au cœur de ce qui m'habite. Je continuerai sans relâche d'écrire, de planter, de grimper, de performer en drag, et surtout, de manger. Quel meilleur moyen de s'appropriier le réel que de le mettre en soi ? Je mange avec la main qui écrit, qui taille le bois. La même main qui était frêle, blanche, incapable. J'espère que mon père considérera que j'ai cherché les causes et les effets, et

que je ne me suis pas servie de la prise diagnostic. Que j'ai mis les mains dans le cambouis, pour de vrai, pour une fois.

BIBLIOGRAPHIE

Agamben, Giorgio, *Le feu et le récit*, traduit de l'italien par Martin Rueff, Paris, Éditions Payot et Rivages, coll. « Bibliothèques Rivages », 2015, 163 p.

Alexandre, Sandrine, « La performance stoïcienne à la lumière du drag », *Cahiers philosophiques*, 2017, n°151, p. 73-90.

Ambroise, Bruno, « Socialité, assujettissement et subjectivité : La construction performative de soi selon Judith Butler », dans Marlène Jouan et Sandra Laugier (dir.), *Comment penser l'autonomie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009, p. 109-128.

Richard, Olivier, « Peut-on dire que nous vivons encore dans la postmodernité? », *Philosophie Magazine*, n° 93, septembre 2015, en ligne, < <https://www.philomag.com/articles/peut-dire-que-nous-vivons-encore-dans-la-postmodernite> >, consulté le 12 juin 2025.

Antonini, Antoine, « Maurice Blanchot ou la littérature comme expérience limite », *Commentaire*, 2015, n° 151, p. 579-588.

Aubrit, Jean-Pierre et Gendrel, Bernard, *Littérature : les mouvements et écoles littéraires*, Paris, Armand Colin, 2024, 256 p.

Austin, Ashley, Ryan Papciak et Lindsay Lovins, « Gender euphoria : a Grounded Theory Exploration of Experiencing Gender Affirmation », *Psychology and Sexuality*, mars 2022, vol. 13, n° 5, p. 1406-1426.

Arendt, Hannah, *Condition de l'homme moderne*, traduit de l'allemand par Georges Fradier, Paris, Calmann-Lévy, 1983, 528 p.

Arjakovsky, Philippe, Fédier, François et France-Lanord, Hadrien (dir.), *Le Dictionnaire Martin Heidegger : Vocabulaire polyphonique de sa pensée*, Paris, Éditions du Cerf, 2013. 180 p.

Barthes, Roland, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Points, 1972, 110 p.

Bauman, Zygmunt, *La vie liquide*, traduit de l'anglais par Christophe Rosson, Paris, Pluriel, 2023, 202 p.

Beaudoin, Vincent Ré, « Matière, conscience et socialisme : le matérialisme marxiste (2022) », *Le podcast communiste révolutionnaire*, [balado], Montréal, 1^{er} décembre 2022, en ligne, < Matière, conscience et socialisme : Le matérialisme marxiste (2022) - Le Podcast communiste révolutionnaire | Podcast on Spotify >, consulté le 7 avril 2025, 38 min..

Benoît, Audrey, *Trouble dans la matière*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2019, 360 p.

Besson, Patrick, *Et la nuit seule entendit leurs paroles*, Paris, 1001 nuits, 2008, 103 p.

Berger Soucie, Kevin, Catrina Grenier et Mikołaj Wyrzykowski (dir.). 2023. *Postures*, Dossier « Bribes : la littérature en fragments », no 38, en ligne < <https://revuepostures.uqam.ca/?p=6908> >, consulté le 15 août 2025.

Bernier, Frédérique, *Chimères*, Montréal, Nota Bene, 2024, 100 p.

Bidet-Mordrel, Annie, Galerand, Elsa et Kergoat, Danièle, « Analyse critique et féminismes matérialistes. Travail, sexualité(s), culture », *Cahiers du genre*, 3HS n°4, 2016, p. 5-27.

Blanchot, Maurice, *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980, 224 p.

Bourdieu, Pierre, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Les éditions de Minuit, 1979, 686 p.

Boussedra, Saliha, *Féministe avec Marx*, Pantin, Les Éditions de la Fondation Gabriel Péri, 2024, 82 p.

Bouvier, Nicolas, *Routes et déroutes. Entretien avec Irène Liechtenstein-Fall*, Genève, Métropolis, 1992, 256 p.

Brossat, Alain. « Boîte à outils ou supermarché aux idées ? » dans *Michel Foucault, un héritage critique*, dir. Jean-François Bert et Jérôme Lamy, Paris, CNRS Éditions, 2014, p. 263-268.

Judith Butler et S. Rubin Gayle, *Marché au sexe*, traduit de l'anglais par Eliane Sokol et Flora Bolter, Paris, EPEL 2001, p. 154.

Butler, Judith, *Ces corps qui comptent, de la matérialité et des limites discursives du sexe*, traduit de l'anglais par C. Nordmann, Paris, Éditions Amsterdam, 2009, 250 p.

Butler, Judith, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2007, 294 p.

Chollet, Mona, *Beauté fatale*, Paris, La Découverte, Poche, 2015, 240 p.

Cixous, Hélène, *La venue à l'écriture*, Paris, UGE, 10/18, 1977, 151 p.

Clerget, Joël, *La main de l'Autre*, Paris, Érès, 2006, 214 p.

Clohec, Pauline, Audrey Benoit, *Trouble dans la matière. Pour une épistémologie matérialiste du sexe*, Paris, Éditions de la Sorbonne, Coll. « Philosophies pratiques », 2019, 360 p.

Cosenza, Domenico, *Le refus dans l'anorexie*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, 288 p.

Crawford, Matthew B, *Éloge du carburateur*, traduit de l'anglais par Marc Saint-Upéry, Paris, La Découverte, 2016, 252 p.

Cyrulnik, Boris, *De chair et d'âme*, Paris, Odile Jacob, 2008, 255 p.

Darmon, Muriel, *Devenir Anorexique*, Paris, La Découverte, 2008, 350 p.

De Certeau, Michel et Giard, Luce, *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, 347 p.

Delaume, Chloé, *La règle du Je*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010, 92 p.

Deleuze, Gilles et Guattari, Félix, *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille plateaux*, Paris, Les éditions de Minuit, 1980, 645 p.

Corcos, Maurice, « Annexe - Figures littéraires de l'anorexie : lettres de l'extrême, extrêmes de l'être », dans *Le corps insoumis*, Paris, Dunod, 2011, 328 p.

Demeule, Fanie, « Entre désincarnation et réincarnation : la poétique du corps dans le récit d'un soi Anorexique Suivi de Carnet d'une désincarnée », mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires, Université de Montréal, 2014, 135 f.

Demeule, Fanie, *Déterrer les os*, Montréal, Hamac, 2016, 118 p.

Demeule, Fanie, *Bagels*, Montréal, Hamac, 2021, 72 p.

De Rougemont, Denis, *Penser avec les mains*, Paris, Gallimard, 1975, 249 p.

Ecarnot, Catherine, « Review: Monique Wittig: "Le chantier littéraire et le métier d'écrivain" », *Nouvelles questions féministes*, vol. 31, n° 1, 2012, p. 141-144.

Fleury Wullschleger, Marie, « Éprouver la frontière. Oscillations de la littérature "post-postmoderne" entre référentialité et fictionnalité », *A contrario*, 2018, n° 27, p. 137-155.

Fontaine, Brigitte, *Chute et ravissement*, Paris, Actes Sud, 2017, 40 p.

Foucault, Michel, dans « Conversazione con Michel Foucault », propos recueillis par D. Trombadori, Paris, 1978, *Il Contributo*, 4e année, n° 1, janvier-mars 1980, p. 23-84.

Fourment, Émeline, « Au-delà du conflit générationnel : la conciliation des approches matérialistes et *queer* dans le militantisme féministe de Göttingen », *Nouvelles questions féministes*, vol. 36, 2017, p. 48-65.

Gagnon, Madeleine, « La tentation autobiographique », *Autobiographie*, t.II : *Toute écriture est amour*, textes réunis et présentés par Jeanne Maranda et Maïr Verthuy, Montréal, VLB Éditeur, 1989, p. 168.

Giasson-Dulude, Gabrielle, *Entre les murs, des voix*, Montréal, Les éditions du Remue-Ménage, 2023, 224 p.

Godin, Louis-Daniel, « Entre catastrophisme et euphorie : *L'évasion d'Arthur ou la commune d'Hochelaga* de Simon Leduc », *Voix et Images*, vol. 46, n° 1, automne 2020, p. 69-83.

Golse, Bernard, « Réflexions sur le langage au cours des anorexies mentales », dans *Insister-Exister : de l'être à la personne*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, 352 p.

- Guattari, Félix, *Lignes de fuite*, Paris, Éditions de l'Aube, 2011, 464 p.
- Han, Byung-Chul, *L'expulsion de l'autre*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Presses Universitaires de France, 2020, 228 p.
- Han, Byung-Chul, *La fin des choses*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni Paris, Actes Sud, , 2022, 144 p.
- Heidegger, Martin, *Parménide*, Paris, Gallimard, 1992, [1927], 192 p.
- Ingold, Tim, *Faire, anthropologie, art, artisanat*, traduit de l'anglais par Hervé Gosselin et Hicham-Stéphane Afeissa, Paris, Éditions Dehors, 2013, 320 p.
- Jablonka, Ivan. *Le troisième continent*, Paris, Seuil, 2024, 400 p.
- Jégou, Mathilde, « De l'ombre à la chair. Quelques aspects du corps dans les récits de Nicolas Bouvier. », *Europe*, n° 975, juin-juillet 2010, p. 121-134.
- Kéchichian, Patrick, « Écrire en fragments », *Études, revue de culture contemporaine*, 2016, p. 73-84.
- Kestemberg, Évelyne, *La psychose froide*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Le fil rouge », 2001, 259 p.
- Kundera, Milan, *L'insoutenable légèreté de l'être*, traduit du tchèque par François Kérel, Paris, Gallimard, 1990, 476 p.
- Kunert, Stéphanie, *Matérialismes, culture et communication*, Paris, Les presses des mines, 2016, 422 p.
- Laborit, Henri, *Éloge de la fuite*, Paris, Folio Essais, 1985, [1976], 192 p.
- Lacan, Jacques, « La relation d'objet », *Le Séminaire, Livre IV*, Paris, Seuil, 1994, 512 p.
- Lacan, Jacques, « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, 616 p.
- Langlois, Simon, « La société est devenue liquide », Les blogues de Contact, publié le 18 août 2016, en ligne, <http://contact.ulaval.ca/article_blogue/la-societe-est-devenue-liquide/index.html#note-30002848-1>, consulté le 15 juin 2025.
- Larnac, Gérard, *Contre l'autofiction*, dans « Poétaille, petits manquements à la littérature », 2007, <<https://poetaille.over-blog.fr/article-10938401.html>>, consulté le 30 août 2025.
- Leader, Darian, *Mains*, Paris, Albin Michel, 2017, 240 p.
- Legroux-Gérot, Isabelle, avec Cortet, Bernard et Vignau, Jean, « Retentissement osseux de l'anorexie mentale », *Revue du Rhumatisme Monographies*, Vol. 80, Avril 2013, p. 94-99.

Leray, Pascale, « Au-delà de la parole, le dire rappelé à l'ex-sistence », *L'En-Je Lacanien*, 2014, n° 23, p. 43-57.

Leguil, Clotilde, « *Je* ». *Une traversée des identités*, Paris, Presses Universitaires de France, 2018, 240 p.

Levinas, Emmanuel, *Éthique et Infini*, Paris, Le livre de poche, 1980, 120 p.

Levinas, Emmanuel, *Totalité et Infini*, Paris, Le Livre de Poche, 1961, 352 p.

Levy, Frank, « Education and Inequality in the creative age », *Cato Unbound*, 2006, en ligne, <<https://www.cato-unbound.org/2006/06/09/frank-levy/education-inequality-creative-age/>>, consulté le 18 juillet 2025.

Lippi, Silvia, « À l'écoute du rythme... dans le free jazz et le discours maniaque », *Topique* n° 129, 2014, p. 143.

Lippi Silvia et Maniglier Patrice, *Soeurs. Pour une psychanalyse féministe*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2023, 352 p.

Lochmann, Arthur, *La vie solide : La charpente comme éthique du faire*, Paris, Payot, coll. Petite bibliothèque Payot, 2021, 208 p.

Lyotard, Jean-François, *La condition postmoderne*, Paris, Les éditions de Minuit, 1979, 128 p.

Lysy, Anne, « L'anorexie : je mange rien », *Le pont freudien*, en ligne, <https://pontfreudien.org/content/anne-lysy-lanorexie-je-mange-rien#footnoteref73_6248njf>, consulté le 20 juin 2025.

Mathet, Marie-Thérèse, « Le réel chez Lacan », dans *Littérature et psychanalyse*, Toulouse, Université de Toulouse Jean Jaurès, 2019, p. 1-11.

Mattéi, Jean-François, « La rame et le couteau, la question de l'Autre chez Levinas », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 2005, Tome 130, p.203-211.

Matteau, Hélène « Anorexie, l'adolescence assiégée », *Québec Science*, 25 octobre 2013, en ligne, <<https://www.quebecscience.qc.ca/societe/anorexie-ladolescence-assiegee/>>, consulté le 26 mars 2025.

Melman, Charles, « L'Inconscient, c'est l'organique », *Journal français de psychiatrie*, 2009, n° 33, p. 105-114.

Meuret, Isabelle, *L'anorexie créatrice*, Paris, Éditions Klincksieck, 2006, 206 p.

Meuret, Isabelle. *Writing size zero: Figuring Anorexia in Contemporary World Literature*. Bruxelles, Éditions Peter Lang, 2007, 298 p.

Morales, Bibiana, « Virginia Woolf entre la maladie et l'écriture », *Psychanalyse*, n° 12, 2008, p. 35-40.

Morisot, Joseph et Madeleine Rose, *Tableaux détaillés des prix de tous les ouvrages du bâtiment. Vocabulaire des arts et métiers en ce qui concerne les constructions (charpenterie)*, Paris, Carilian, 1814, 583 p.

Netchenawoe, Malika, « Ceux qui restent : Autothéorie », mémoire de maîtrise, Département des langues, du théâtre et du cinéma, Université Laval, 2024, 116 f.

Nicol, Mikella, *Mise en forme*, Montréal, Le Cheval d'août, 2023, 160 p.

Nothomb, Amélie, *Biographie de la faim*, Paris, Albin Michel, 2004, 188 p.

Noyé, Sophie « Matérialisme et queer dans la troisième vague française », dans *Féminismes du XXI^{ème} siècle : une troisième vague ?*, Archives du féminisme, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017, p. 135-146.

Papillon, Joëlle, « Autothéorie », dans *Nouveaux fragments d'un discours littéraire, un lexique littéraire*, Québec, Codicille éditeur, 2023, p. 27-41.

Pavan, Chiara, « Intolérable altérité, supporter autrui selon Levinas », *Les Études Philosophiques*, n° 143, 2022, p. 68.

Pierron, Jean-Philippe, *Éloge de la main*, Paris, Arkhê Sursauts, 2023, 64 p.

Plaat, Nathalie, *Chroniques d'une main tendue*, Montréal, Éditions Somme Toute, 2023, 240 p.

Preciado, Paul B., *Testo-Junkie, sexe, drogue et biopolitique*, Paris, Grasset, 2008, 389 p.

Press, Jacques, *La construction du sens*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010, 294p.

Rimbaud, Arthur, « Ma Bohème », dans *Poésies, Œuvres complètes*, 1870, Paris, Gallimard, 1972, 1224 p.

_____, « Lettre à Léon Billuart », dans *Lettres de la vie littéraire d'Arthur Rimbaud*, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1990, 140 p.

_____, *Œuvres complètes*, 1870, Paris, Gallimard, 1972, 1224 p.

_____, « Au Cabaret-Vert (1870) », dans *Œuvres complètes*, Paris, Éditions de Cluny, 1942.

Savard-Corbeil, Mathilde, « L'autothéorie comme forme d'engagement de la littérature contemporaine », *Revue critique de fixxion française contemporaine*, n° 27, 2023, p. 4-26.

François-David Sebbah, propos recueillis par Emmanuel Levine, dans « François-David Sebbah : face à la vulnérabilité », *Philosophie magazine*, n° 40, décembre 2019, en ligne,

<<https://www.philomag.com/articles/francois-david-sebbah-face-la-vulnerabilite>>, consulté le 18 août 2025.

Sennett, Richard, *Le travail sans qualités. Les Conséquences humaines de la flexibilité*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Albin Michel, 2000, 224 p.

Senett, Richard, *Ce que sait la main. La culture de l'artisanat*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Albin Michel, Paris, 2010, 416 p.

Smart, Patricia, *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1988, 376 p.

Stora, Éric, « La notion de structure à l'épreuve de la psychose », *Le journal des psychologues*, n° 239, 2006, p. 61.

Winnicott, Donald W., *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, traduit de l'anglais par Claude Monod et J.B. Pontalis, Gallimard, coll. « Folio Essais », Paris, 2002, 275 p.

Wittig, Monique, *Le chantier littéraire*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2010, 223 p.

Zarka, Samuel, *Art contemporain : Le concept*. Paris, Presses Universitaires de France, 2010, 224 p.

Zenoni, Alfredo, « Quelle réponse au monosymptôme ? », *Quarto*, n° 80-81, 2004, p.215-220.

Zucker, Danièle, *Penser la crise*, Bruxelles, De Boeck, 2012, 216 p.